



**À TOI
DE JOUER**

ZETTA MARINO

Emma 

CHEZ EMMA, VOUS AIMEREZ AUSSI...



Une ancienne passion, des rancunes, des regrets et deux caractères explosifs : un cocktail dangereux sous le soleil catalan !

Jennifer est fière de la vie qu'elle mène à Montréal : une carrière stimulante et un petit ami aux petits soins, elle n'a besoin de rien d'autre. Surtout pas que son mari vienne tout chambouler ! Pourtant Bruno est bien là, chez elle, huit ans après leur séparation, et il exige qu'elle l'accompagne en Espagne pour divorcer dans les plus brefs délais.

Hors de question pour Jennifer de mettre sa vie entre parenthèses pour se lancer dans un tel voyage ! Mais c'est sans compter sur la détermination de Bruno... Malgré toute sa force de caractère, Jennifer se voit contrainte de retourner sur les lieux de ce qu'elle a tant voulu oublier : leur passé.

Deux tempéraments de feu en confrontation constante pourraient bien réveiller la flamme d'une passion dévorante...

— *Il dit être ton mari.*

Jennifer pouffe de rire, avant de lui tourner le dos pour se caler confortablement dans le lit :

— *Arrête de dire n'importe quoi. Chasse-le à coups de pied aux fesses et reviens au lit. Quel culot de déranger les gens à neuf heures du matin pendant leur jour de congé !*

Avant même que Maxime ne s'exécute, un bruit de pas dans le couloir qui mène à la chambre résonne lourdement. Alertée par le bruit, Jenny se redresse, mais à peine a-t-elle le temps de remonter le drap sur elle que l'intrus apparaît dans l'embrasure de la porte. Il la détaille d'un regard dur, avant d'afficher un sourire forcé :

— *Bonjour, chérie, tu te souviens de moi ?*

Du même auteur, chez Emma :

Un cadeau du ciel

Après l'orage



Quand une simple lettre peut changer le cours de plusieurs vies...

Flavie, auteure de romans d'amour et fleur bleue dans l'âme, ne peut qu'être conquise quand elle reçoit un jour une missive mystérieuse, accompagnée des excuses de la Poste pour... les quarante-trois ans de retard.

Qui étaient donc cette Amélie et cet anonyme désespéré de la convaincre de tout quitter pour vivre avec lui ?

Bouleversée, Flavie brûle de les réunir, si longtemps après, et part en quête d'une aventure surgie du passé qu'elle espère faire renaître de ses cendres, au cœur de la Bretagne et de ses légendes. Malgré les embûches, elle est bien décidée à obtenir son happy end.

Amélie ferma les yeux, et le visage d'Erwan s'imposa à son esprit. Elle revoyait son sourire irrésistible, son regard gris qui virait souvent au bleu, ses cheveux toujours un peu ébouriffés, comme s'ils étaient trop rebelles pour se laisser discipliner. Elle sentait ses mains calleuses sur sa peau, ses lèvres sur les siennes, comme si c'était hier qu'elle se donnait à lui sur la plage. Elle secoua la tête, s'exhortant à oublier ce souvenir. C'était de la folie de repenser à lui. Le jour

de son mariage en plus. C'était il y avait si longtemps. Quatre ans. Quatre ans, quasiment jour pour jour. Il y avait bien longtemps qu'il l'avait oubliée. Il ne lui avait jamais donné de nouvelles. Jamais recontactée, d'aucune manière. Et après avoir attendu, des semaines, des mois même, qu'il lui donne signe de vie, elle avait accepté. Accepté de n'avoir été pour lui qu'une amourette de vacances. Une distraction, le temps d'un été. Et elle avait tourné la page, regardé vers l'avenir.



Thia est le genre de femmes à savoir ce qu'elle veut. Mais lorsque la passion s'en mêle, comment choisir entre les deux hommes pour qui son cœur balance... ?

Lorsque Thia se rend avec ses meilleures amies à Londres afin d'assister à un fan event autour d'un film à succès, elle est loin d'imaginer qu'elle va avoir la chance incroyable d'approcher et de rencontrer les acteurs... et notamment le beau et mystérieux Maden, pour qui elle a toujours eu un énorme crush.

À sa propre surprise, elle va se retrouver néanmoins à flirter avec le séduisant Jackson, dont l'accessibilité et le charme facile sont loin de la laisser indifférente. Entre la passion ombrageuse et longtemps fantasmée, et le coup de cœur sans nuage auquel elle ne s'attendait pas, le choix s'annonce difficile...

— *On ne se reverra plus, après tout..., murmurai-je sans pouvoir m'en empêcher.*

Donc ça ne compte pas, non ? *pensai-je avec l'impression d'être assoiffée et pourtant à côté de la source dont j'avais besoin.*

— *Dis-moi quelque chose en français, demanda-t-il.*

Mes paupières frémissent. Sentir ses lèvres caresser les miennes à chaque parole était trop bon.

—Embrasse-moi, fut la seule chose qui me vint à l'esprit en français.

Il sourit et, alors que je l'attirai pour réduire à néant l'ultime distance qui nous séparait encore, il affermit son étreinte. Enfin, je l'embrassai. Je goûtai ses lèvres, sa langue, avec ferveur. Je ne sais pas qui se rapprocha de l'autre, mais son corps épousa bientôt le mien, m'isolant du reste du monde et du vent qui balayait le parc.

Du même auteur :

Camping Dating

Zetta Marino

À toi de jouer

Emma

À mon chéri, bien sûr.

Je me suis jetée à son cou en criant victoire, il m'a attrapée et j'ai fondu, c'était tendre et pétillant comme une nouvelle première fois. Je suis calée au creux de lui. Il passe sa main dans mes cheveux et me couve des yeux comme s'il n'était pas encore tout à fait sûr que je suis là pour de bon.

Je dégage sa chemise pour pouvoir me frotter contre sa peau. Je ne me rappelle plus comment j'ai pu envisager une seule seconde d'être ailleurs qu'ici. Les vêtements valsent sur les cartons, et quand nos corps se joignent, c'est si fort, si bon, je m'affole, je défaille et je ris. Encore, encore cette sensation, encore ce plaisir, ce vertige ! En aurai-je jamais assez ?

Comme s'il m'avait entendu penser, il me glisse :

— On refait une partie ?

1

LE RETOUR À LA VIE

« Jour 38 post-Thomas : Peut-être que je vais survivre. » Avec le recul, ça paraît un chouïa dramatique. Ces semaines m'avaient semblé durer une éternité, s'amalgamant les unes aux autres dans un espèce de brouillard de peine. J'étais allée travailler comme une bonne fille, j'avais fait fonctionner mes bras, mes jambes et mes mâchoires. Je ne me serais pas sentie plus martyre en sortant d'une greffe de cœur.

« Jour 157 PT : Je n'ai pas pleuré avant de me lever ce matin ! » Je l'avais souligné de deux traits tellement c'était notable et inespéré. J'ai cru pendant longtemps que ma désolation allait créer un précédent à l'intérieur de moi. Je voyais mes neurones alignés dans une pente descendante, mes pensées prenant automatiquement ce chemin chaque matin. Jamais je ne pourrais me défaire de ces rigoles indélébiles que la peine avait gravées dans mon esprit.

Et puis finalement, tout s'est érodé petit à petit. L'envie de mourir, les larmes, et même l'absence de désir qui me collait à l'âme. C'est quand même merveilleux la résilience.

« Jour 173 : Retour à la vie. J'ai bossé le chapitre un. »

spotless_mind : Ça veut dire que tu t'es astiqué le pompon ?

La Llorona : Ouais

spotless_mind : C'était buene ?

La Llorona : Ouais. Mais bon.

spotless_mind : C'est cool j'en avais marre de t'entendre geindre. Mais bon, quoi ?

La Llorona : Je l'aime mon vibro, mais il a pas de bras, quoi. Ni de langue

spotless_mind : Elle est mignonne.

La Llorona : Et toi, quoi de neuf, le dernier prétendant ?

spotless_mind : Barré sans laisser de trace. C'est con, il était choupinet, et puis il remplissait tous mes critères.

La Llorona : C'est quoi tes critères ?

spotless_mind : Un peu beau, propre, pas trop con et qui sait trouver le clitoris avec sa langue.

La Llorona : C'est pas déconnant.

spotless_mind : N'est-ce pas ? En plus j'ai pas été chienne, il a pris son pied et je l'ai

pas foutu dehors après, je lui ai pas non plus demandé de m'épouser ni même de câlin. Je sais pas ce qu'il leur faut.

La Llorona : Il voulait peut-être juste un coup d'un soir.

spotless_mind : Ben oui mais quand c'est bien, autant capitaliser et faire plusieurs coups d'un soir, non ? Je lui demandais rien d'autre qu'un plan cul qui dure un peu, moi ! Ça me fatigue de refaire la dragouille à chaque fois.

La Llorona : Parce que c'est toi qui les dragues ?

spotless_mind : Non, mais les regarder se débattre, les pauvres...

La Llorona : T'es sans pitié !

spotless_mind : Mais au contraire ! Franchement, je suce et je demande rien qu'un peu d'attention entre mes deux gros orteils, je trouve que je suis super cool.

La Llorona : Bah ouais, c'est clair ! Écoute, il te méritait pas, c'est tout.

spotless_mind : T'es chou.

La Llorona : T'es jamais nostalgique de ton mari ?

spotless_mind : Non, parce que les bons moments ont été recouverts dans ma mémoire par la misère des derniers temps. Et toi ?

La Llorona : Je regrette, tu sais, la sensation d'être casée. La tranquillité d'esprit.

spotless_mind : Mais c'était qu'une illusion, ma biche.

« Retour à la vie », c'est un peu grandiloquent peut-être, mais c'est comme ça que je l'ai ressenti sur le moment. C'était le retour de la petite flamme, une toute petite bougie allumée, tremblante.

Le cent soixante-treizième jour, je me suis réveillée trempée de désir. J'avais rêvé des bras d'un homme, je me sentais bien, je baignais dans la chaleur. Je me suis caressée, presque machinalement. J'avais craint que mon corps ne se souvienne plus. J'avais eu bien tort. Les petits bouts de mon rêve cousus de quelques souvenirs se déroulaient dans mon esprit. Sa silhouette sur moi me promettait mille plaisirs, sa voix trouvait les mots pour me faire vibrer, je lui demandais de me prendre, encore, jusqu'au basculement. Lorsque l'orgasme m'a emmenée, j'ai été surprise, presque déçue dans un sens. C'était mort pour le rôle de l'héroïne tragique. L'appétit était bien là, aussi primitif que la faim de l'estomac. Tant pis, tant mieux.

Je me suis quand même levée, le cœur gros. Pour la première fois, je ne me sens plus très jeune. Ma petite existence terne et floue est engluée dans les larmes et la boue de mes pensées.

Un orgasme, c'est un début, mais on est bien loin de la vie, la vraie, la grande. Celle qui brûle, qui te coupe le souffle. Je voudrais que ma vie soit semblable à celle de ces romans écrits dans une urgence qui économise les mots, jette les images dans ton esprit, et arrive à te convaincre un instant que tu brûles, toi aussi.

Jour 173 post-Thomas, donc. Si seulement il était possible d'oublier en un frottement de doigts une errance de dix ans. Cette petite bougie a fait fondre la croûte de ma blessure et le désespoir coule à nouveau. Mon inconscient a dû décider quelque part qu'après cent soixante-treize jours j'étais apte à y faire face et je ne lui en suis pas du tout reconnaissante. J'ai essayé d'éconduire les fantômes de mon couple échoué, histoire de profiter encore un peu de la torpeur qui fait suite au chagrin, mais peine perdue. Tout me rappelle douloureusement que six mois auparavant, j'étais encore Adelina de « Thomas et Adelina ». Je faisais alors partie de la cohorte des bienheureuses qui auraient déposé

des offrandes à l'autel de la sainte trinité couple-maison-bébé. Enfin, en réalité et surtout à mon grand désespoir, j'appartenais à un sous-groupe retardé du précédent, les AMPettes, avec « AMP » comme Assistance Médicale à la Procréation. À l'insu du commun des mortels, il existe tout un réseau, un véritable monde parallèle, un peu comme les égouts sous la ville. On y communique exclusivement par codes, sigles, acronymes et raccourcis ridicules comme TP, gygy, dudu, stim, FIV, ICSI, PDS, SA (voir Doctissimo pour le lexique). La grand-messe se tient le matin à 7 h 45 dans le couloir jaune du pôle mère-enfant du CHU. Le but ultime est d'arriver à rejoindre l'étage bleu d'en dessous, qui est celui de la maternité, en évitant autant que possible le vert de la néonatalogie du premier. On arrive dans ce monde blessé, et on en repart triomphant ou anéanti, selon... le bon vouloir de MNLP – Mère Nature La Pute, copyright d'une blogueuse anonyme. Dans le principe, c'est un peu comme Koh-Lanta : seuls les couples les plus forts survivent. J'ai perdu. Nous avons perdu, Thomas et moi.

Le pire quand on se sépare, ce n'est pas d'avoir perdu la personne, puisqu'en fait, quelque part, elle est toujours là, juste un peu plus loin. Le pire, c'est que jusque-là tu étais sur un chemin, un joli petit chemin de cailloux lisses bordé d'une rambarde blanche – bon, sur les derniers kilomètres, les cailloux étaient de plus en plus mélangés à de la boue mais ça restait ton chemin, le paysage était dégagé et tu voyais où tu mettais les pieds. Et tout d'un coup, le chemin a été coupé, tu es face à un éboulis qui n'a pas de fin et tu ne sais plus où aller. Évidemment tu vas contourner, continuer à avancer. Mais pour ça, tu dois d'abord revenir en arrière. Habiter chez tes parents, t'occuper toi-même de tes paperasses, respecter ton créneau de salle de bains et te gratter le dos avec un crayon. Et puis devant c'est le brouillard ; tout juste si tu oses avancer le pied. Tout est possible ; qui sait où tu vas tomber ?

C'est désespérant, parce que si ton petit paysage te manque plus que l'autre et que la relation elle-même, c'est sans doute que cette relation ne représentait finalement pas grand-chose, à peine une petite perturbation au coin de ton champ de vision. Ou alors c'est que c'est vrai, même en dormant les uns contre les autres, on est toujours tout seul au monde.

Et de toutes ces pensées pathétiques naît une colère noire, parce que tu te trouves ridicule d'avoir tant de peine pour si peu, comme un gamin à qui on a enlevé un jouet. Celle qui résiste, quand on lui prend son jouet, elle se met à ramper pour chercher une autre découverte du monde. Tu es restée cent cinquante-six jours à pleurer et tu as honte de réaliser qu'à avoir eu toujours tout qui te tombait tout cuit dans le bec, tu n'es qu'une lavette qui s'effondre à la première épreuve. Une femmelette dégénérée de la modernité. Tu en es certaine, si tu étais née quelques siècles avant, tu serais morte avant d'avoir atteint l'âge adulte. Finalement ce n'est peut-être pas plus mal d'éviter de transmettre ces gènes moisis.

La veille, le cent soixante-douzième jour, avait commencé de manière un peu particulière. Les rues de Toulouse étaient étrangement tranquilles, comme souvent pendant les vacances d'hiver ; à croire que la ville entière est partie skier. Pour ma part, j'exècre le froid, l'humidité, les chaussures qui font mal aux pieds et rien que le mot « tire-fesses » me fout des boutons. J'allais donc prendre le train direction Lannemezan pour une semaine à la campagne chez papa-maman, option confit de canard. C'est en arrivant devant la gare Matabiau que j'étais tombée sur un crieur de rue. À partir d'un certain âge, ça devient rare de croiser quelque chose d'exceptionnel pendant sa journée. Quelques semaines auparavant j'avais cru voir un type déguisé en framboise. Finalement, c'était juste quelqu'un qui portait un filet de ballons de baskets à contre-jour, mais l'idée d'un type déguisé en

framboise m'avait réjouie pour la journée. Des crieurs, je n'en avais jusque-là rencontré que dans des bouquins, alors je m'étais jointe avec curiosité à l'attroupement autour de lui. Après avoir débité avec force commentaires ironiques des petites annonces plus ou moins farfelues – tournoi de belote, haricots verts tendres du Tarn, cours de tango sensitif, bel inconnu croisé dans le bus numéro 21, chaussettes esseulées – l'homme est reparti sur sa bicyclette à l'ancienne. C'était une de ces bicyclettes avec la roue avant dix fois plus grande que la roue arrière, pourvue d'au moins une dizaine d'ustensiles bruyants dont une cloche de vache, des clochettes et des sonnettes diverses, plus quatre rétroviseurs et un parapluie télescopique. Il était reparti et tout le monde était retourné vaquer à ses occupations, je ne sais pas si beaucoup avaient gardé comme moi l'impression que la vie était une vaste pièce de théâtre. Un crieur, quoi ! Me reste cette sensation de regarder la vie depuis le trottoir sans pouvoir y participer. Ma vitalité est tellement minuscule que parfois je me demande si je vis réellement. Qu'est-ce qui fait la différence, fondamentalement, entre une petite vie et une vie qui compte ? Rien, si ? C'est juste une posture, une perception ?

En arrivant chez mes parents, j'étais tombée sur le repas des voisins. Pour situer : neuf personnes debout autour d'une table de camping surmontée d'une bouteille de jus d'orange et du fameux cheesecake de ma mère, l'âge moyen avoisinant les soixante-dix ans, en comptant mes trente ans ainsi que les, quoi, quinze du petit voisin qui sert le jus d'orange avec diligence. Il a grandi sans que je m'en aperçoive ; il me dépasse d'une demi-tête alors que l'année dernière – ou était-ce la précédente ? – je devais me pencher pour lui rendre son ballon. Quel drôle d'âge qui transforme un garçon en homme le temps de tourner le dos !

Il m'interpelle de loin :

— Adelina, tu veux un verre ?

— Oui, s'il te plaît.

Et c'est là que ça se produit. En m'apportant mon verre, il jette un coup d'œil sans-gêne à l'échancrure de ma robe, s'approche comme pour me faire la bise mais ses lèvres vont se poser tout au coin de ma mâchoire, presque sous l'oreille, et il me murmure :

— T'es trop bonne.

Avant de retourner causer pêche avec mon père.

Ça me fait l'effet d'une décharge électrique... Ma mâchoire manque de tomber dans mon décolleté pourtant pas si vertigineux. « T'es trop bonne. » Sérieusement ? Comment quatre mots galvaudés au possible venant d'un garçon avec moins de poil au menton que moi peuvent-ils me faire un effet pareil ? Ça doit être le manque d'habitude. Je ne suis pas vraiment le genre de nana qu'on siffle dans la rue, j'ai le syndrome du caméléon trop bien ancré. Je redécouvre la sensation du rouge qui me monte aux joues.

Tu ferais bien de la savourer, ricane mon démon personnel, dans quelques années un petit jeune comme lui te laissera sa place dans le métro, et là c'est le vert qui colorera tes joues.

Suzanne était arrivée chez moi à l'improviste un samedi matin avec un dossier à la main, ça devait être vers le deux-centième jour, j'avais quand même fini par arrêter de compter. J'avais été assez étonnée, d'habitude on se voit le mardi et le vendredi, des fois le week-end mais on n'est ni l'une ni l'autre du genre spontané.

Suzanne est unique. Des nanas comme elle, tu en croises une dans une vie, deux si tu as de la

chance. Elle est l'incarnation de la force, de la générosité et de la clairvoyance dans une silhouette de divinité première. Elle mène son ours de mari et ses minots avec autant d'efficacité que sa carrière, toujours positive, efficace et pertinente. Je me demande parfois pourquoi elle m'aime bien. Probablement parce qu'elle me plume seulement neuf fois sur dix au scrabble, ce qui fait de moi l'adversaire le plus redoutable qu'elle a pu trouver. Vu que j'ai quelques années de moins qu'elle, je ne perds pas espoir d'atteindre avec de l'entraînement les vingt pourcents de parties gagnées.

— Ça va ? me demande-t-elle.

Je réussis un demi-sourire en haussant les épaules.

— Et toi ?

— Ah, c'est sympa, au moins il y en a une qui ne me demande pas des nouvelles de mes gosses avant des miennes ! Je te jure que c'est hyper ingrat des fois j'ai l'impression d'être devenue transparente. (Elle secoue la tête d'un air dégoûté.) Ouais, ça va. Bon, allez, je t'ai apporté les papiers pour le divorce. On s'y met, ça ira mieux quand ça sera fini.

Je plonge ma tête dans mes bras en gémissant.

— Noooooon...

— Allez, ça va bientôt faire un an que tu es partie, arrête de faire traîner. Je fais le scribe. Nom : Hierves. Date de naissance : 14 avril 1981. À partir de là j'ai besoin d'aide, allez, les prénoms : Adelina...

— Teresa, Angèle.

— Coordonnées, c'est bon...

Une demi-heure plus tard, tout est bouclé.

— Alors, ce n'était pas si terrible !

— Et maintenant ?

— Je te le mets à la Poste, et tu attends ta convocation au jugement. Si ça reste à l'amiable, ça sera fini en deux temps trois mouvements. Six mois, quoi. Vu que vous n'avez pas l'air de vous disputer grand-chose.

Effectivement, c'est assez effarant finalement le peu qui reste après un mariage de huit ans. Pas de maison, pas de gosse, pas même un chat. Quelques meubles sans intérêt, quelques objets, les plus disputés ayant été le gaufrier, auquel j'ai renoncé au profit du moule à madeleines, et la pompe à vélo, remportée après une lutte verbale de trois secondes et demie au cours de laquelle Thomas a reconnu qu'il n'avait pas de vélo.

Que faisons-nous ensemble, finalement, si nous avons si peu en commun ? J'étais si sûre de nous. Je sursaute lorsqu'une main se pose sur mon épaule.

— Adé, tu m'écoutes ?

— Pardon.

— Tu sais qu'on est là, Matthias et moi, si on peut faire quelque chose...

— Merci.

— Tu sais, Adé...

— Quoi ?

— La tristesse, ça finit par passer. Quand tu es dans le tunnel, tu ne vois pas forcément le bout, mais il est juste un peu plus loin. Tu t'accroches, hein ?

La tristesse finit par passer, je veux bien le croire. Et la solitude ?

Comme tous les soirs ou presque, je retrouve mes copines sur notre tchatbox. Spot et Miss sont déjà là.

La Llorona : Salut les filles !

spotless_mind : Bienvenue au club de la louze.

La Llorona : Ah ben surtout cache ta joie quand j'arrive.

spotless_mind : Désolée mes cailles, je vous adore mais honnêtement je préférerais être en train de me faire tringler par un homme beau, riche et drôle plutôt que de tailler le bout de gras avec vous un samedi soir.

MissDashwood : Toi tu devrais sortir, ça te changerait les idées...

spotless_mind : Toi-même, bébé ! Je me suis bien éclatée quand j'étais jeune au moins, mais toi qu'est-ce que tu fous là un samedi soir ?

MissDashwood : Mais justement j'y vais là, allez tchüss les meufs.

La Llorona : Ciao Miss. Et oublie pas les capotes hein !

MissDashwood : Non mais c bon je vais juste danser...

spotless_mind : Ouais c'est ça, on sait comment ça finit ces choses-là ma petite.

MissDashwood s'est déconnectée

spotless_mind : Rha les jeunes. Et toi Llo, tu pleures toujours après ton cheum ou quoi ?

La Llorona : Non

spotless_mind : T'as pas envie de te remaquier ?

La Llorona : Non

La Llorona : Si

La Llorona : Mais je suis pas prête

La Llorona : De toute façon, c'est pas comme si j'avais l'embarras du choix au niveau des candidats.

spotless_mind : Tu cherches quoi en fait ?

La Llorona : Tu sais...

La Llorona : Que ça fasse, shhhh, clic et wouUUUF...

spotless_mind : ?

La Llorona : Comme la gazinière

spotless_mind : Haaaaaa...

spotless_mind : Ben ma pauvre, t'es pas sortie du sable.

La Llorona : On peut rêver hein ! Sinon autant crever de suite.

On rigole, on rigole, mais c'est très sérieux. C'est tellement doux le refuge des bras d'un homme. Tellement chaud, la caresse du regard et des mains d'un homme. Tellement bon, le sexe d'un homme... C'est étrange, avant Thomas, je ne savais pas à quel point c'était bon, mais j'en crevais d'envie, et maintenant je sais à quel point c'est bon, je sais aussi que c'est éphémère et décevant, mais j'en crève toujours d'envie. Apparemment je n'ai pas été assez échaudée. L'évolution a créé un putain de truc puissant.

Mais il faut raison garder. Apprendre à apprécier sa propre compagnie, renouer avec sa féminité et affirmer son indépendance, et blablabla. Ça serait si simple ! Je n'y crois pas une seule seconde.

La vérité, c'est que je donnerais n'importe quoi pour retrouver cette sensation, le frisson du plaisir partagé, le petit feu d'artifice dans mon corps. Je crève du manque de sexe et de tendresse et de compagnie. Je crève d'envie d'un homme et en même temps ce n'est pas le moment, je ne suis pas prête, trop vulnérable, trop immobile. Je sens bien que je ne donne pas prise.

Le lundi suivant en arrivant au bureau, je fais le tour des poignées de mains. C'est une coutume initiée, imposée même, par Claude. La bisouille et l'inégalité hommes-femmes qui va avec ne passeront pas par nous. Claude, la directrice de Beatra – comme Bien-être au Travail, agence-conseil sur le bien-être en entreprise – occupe le bureau du fond seule, sauf quand Thorsten – son mari – s'installe à côté d'elle. C'est assez rare car son sens du rangement tout personnel laisse rarement plus de deux centimètres carrés disponibles.

Marlène, Duy et moi partageons le bureau principal, et la troisième pièce tient à la fois lieu de salle de réunion et de bureau pour Thorsten quand il est là ou pour Duy quand il a besoin de « s'isoler » (comprendre ici : de s'éloigner de Marlène).

Les bureaux se trouvent dans un ancien appartement aux plafonds hauts et aux parquets qui craquent. Le lieu donne une ambiance particulière au travail, intimiste et haut de gamme, qui change agréablement des open spaces moquetés en nuances de gris que j'avais connus jusque-là.

Duy fait le café. Il est arrivé il y a quelques mois et est toujours en phase d'observation avec Marlène. Elle a du mal à entrer en contact avec lui parce qu'il est taciturne, et elle le croit hautain. Je soupçonne qu'il ne se tait qu'en réaction à ses bavardages, et je compatis, j'ai eu du mal moi aussi. Marlène ne supporte pas de travailler seule et parle beaucoup, je pense qu'elle arriverait à étourdir un maître zen. Maintenant que j'ai l'habitude, j'arrive à filtrer, du moment que c'est moi qui tiens la souris.

Nous sommes arrivées presque en même temps. Les premiers jours n'ont pas été faciles, elle m'intimidait avec ses airs de Cécile de France et son côté bourge aux petits foulards, chemisiers et ballerines, toujours impeccablement maquillée et souriante. Quelques semaines plus tard, je me suis aperçu qu'elle avait un tatouage derrière l'oreille et qu'elle était nulle en informatique. Je la voyais galérer en pestant, je lui ai demandé si je pouvais l'aider, plus pour la faire taire que par réelle sympathie. Quand je l'ai débloquée en quelques clics, elle m'a regardé avec les yeux ronds et a lâché un « Putain mais t'es une putain de déesse de PowerPoint ! » qui sonnait tellement étrange par rapport à ce que je m'étais imaginé d'elle que je me suis esclaffée. Depuis on est copines, ce qui ne l'empêche pas de me saouler.

Je pense que Duy finira par réussir à la séduire à coups de ces délicieux petits gâteaux au sésame qu'il ramène le lundi. J'ai envie de lui demander si ses parents tiennent un restaurant où une épicerie mais ça fait un peu cliché alors je n'ose pas ; si ça se trouve il les achète à prix d'or.

J'ai été ravie de son recrutement parce qu'il s'est mis en tandem avec Claude, avec qui personne d'autre ne supporte de travailler. Elle a le don de me stresser avec ses deux cents idées à la minute. Elle part dans tous les sens, ne dit rien de clair et je vois bien qu'au final je n'ai pas saisi ce qu'elle voulait. Duy a une tactique intéressante : il ne l'écoute pas et lui propose systématiquement la solution qui l'arrange. Claude est contente, je suppose qu'elle trouve la simplicité du garçon reposante par contraste avec l'intérieur de son propre cerveau. Ensuite elle fait elle-même ses présentations, ce qui lui laisse le loisir de tout embrouiller de nouveau. Par un phénomène inexplicable, le résultat final est toujours brillant de pertinence. Son énergie est communicative, mais

heureusement que Thorsten passe derrière pour nouer les bouts de ficelles qui dépassent et concrétiser tous les brillants projets qu'elle ne finit pas plus que ses phrases. Quand elle part dans une tirade inspirée, il la regarde comme si elle était la huitième merveille du monde et je trouve ça adorable.

Le printemps m'a donné des ailes. J'ai entamé un rangement sévère de la maison que je n'avais pas encore complètement investie depuis que j'y suis installée. C'était bien chez papa-maman, mais j'allais prendre goût à la viande de boucherie, aux légumes du jardin et à la liste magique du frigo qui te ramène tout ce que tu écris dessus sans que tu aies jamais besoin de pousser un caddie. Il était temps que je rame de mes propres biceps.

Projet numéro 1 : accrocher des cadres. Il faut commencer modeste. Sauf que je me suis vite aperçu que je n'arriverais pas à obtenir l'effet feng-shui souhaité avec mon tabouret. Hors de question de le poser sur autre chose, j'ai déjà le vertige quand il est posé par terre. Bon, ce sera l'occasion de faire la connaissance du voisin que je n'ai fait qu'entrapercevoir jusqu'ici. Il doit avoir la cinquantaine, joue du piano et affectionne les pivoines, j'évalue donc à « élevée » la probabilité qu'il possède un escabeau.

Après m'être assurée que je ne suis pas trop échevelée, je sonne. Sa grande silhouette apparaît dans l'encadrement de la porte. Il ferme son livre, prend un air méfiant et retire ses lunettes. Il ne porte qu'un bermuda, ce qui me déstabilise légèrement.

— Bonjour, je suis votre voisine, Adelina. Je me demandais si vous auriez un escabeau à me prêter, s'il vous plaît ? Juste pour un moment...

Il a l'air soulagé que je ne lui demande que ça. Peut-être qu'il a cru que j'allais essayer de lui vendre des cookies. Heureusement que je ne m'étais pas fait des couettes.

— Je dois en avoir un quelque part, attendez.

Il disparaît en direction du jardin et revient en un temps record. J'ai à peine eu le temps de remarquer que sa maison est claire et mal rangée, contrairement à ce que j'avais imaginé. En plus il a une piscine, quel veinard.

— Voilà, ça ira ? Sinon, j'ai une échelle.

— Ça sera parfait, merci. Je vous le ramène dans un moment.

Du coup une fois mes clous plantés, je lui ramène son escabeau avec une assiette de madeleines au citron.

— Merci beaucoup, monsieur Lavigne.

Il semble tout surpris.

— C'est gentil ! Entrez prendre le café. Et, Adelina, appelez-moi Sergio... Si vous me donnez du « monsieur Lavigne », j'ai l'impression d'avoir soixante-dix ans...

Ça sent bon le café, la radio joue du classique et le pan de mur du salon que j'aperçois est couvert de livres. Des photos de famille forment un parcours mural que je suis avec curiosité jusqu'au salon, où une grande niche en contrebas de quelques marches abrite un piano à queue ancien. Il trône en vedette, entouré d'un canapé à l'anglaise et de chaises dépareillées. La mosaïque de tapis, le bois lustré sans un grain de poussière et l'accumulation de partitions dans tous les coins disent bien l'amour que son propriétaire lui porte.

— Oh, vous avez un beau piano.

— Vous en jouez ?

— Oui, enfin je prenais des cours quand j'étais jeune. Je joue de temps en temps quand je retourne chez mes parents.

— Quand vous étiez jeune...

Il semble prêt à dire quelque chose, puis se ravise.

— Essayez-le, si vous voulez.

Tout heureux de mon intérêt, il me monte la banquette et déplace la pile de partitions en équilibre sur le rebord. Je m'assieds devant le clavier, je caresse les touches et je pose avec précaution les premières notes de mon morceau fétiche.

— Ah, la valse posthume de Chopin... un petit bijou. Je vous laisse un instant, je vais chercher le café.

Jouer sur un si bel instrument me renvoie quinze ans en arrière. Ma prof avait un salon qui me paraissait immense avec un piano toujours enfoui sous un tas de papelards, de chats et de bibelots divers, qu'elle remuait avec agacement quand elle entendait une vibration parasite, c'est-à-dire toutes les cinq minutes minimum. Les dernières années, je soupçonnais le chat de ronronner spécialement pour la faire enrager. Voilà bien longtemps que je n'avais pas pensé à elle. Une fois que je suis habituée au toucher beaucoup plus souple que celui du vieux clou de mes parents, je recommence pour le jouer proprement. À la fin du morceau, je jette un œil par-dessus mon épaule. Le propriétaire des lieux n'a pas reparu, du coup j'attaque un second morceau, mais sans la partition je me trouve vite bloquée.

— Vous jouez très bien, vous avez pris des cours longtemps ?

J'ai fait un saut. Il a réapparu trop rapidement à mon arrêt pour venir de plus loin que quelques mètres...

— Sept ou huit ans je crois, mais j'ai beaucoup perdu.

— Je vais vous retrouver la partition de ce choral.

— Euh, merci.

En attendant, je jette un œil aux partitions qu'il a posées sur le couvercle, et j'attrape une valse de Brahms.

— Celle-ci, je l'avais apprise.

— Ah, la petite 39-15, elle est délicieuse.

Il retourne fouiller dans un porte-revues derrière le piano et revient avec une partition et un second tabouret.

— Je l'ai en version quatre mains, on l'essaie ?

J'attaque ma tasse de café le temps de trouver comment formuler un refus poli. La partition me paraît abordable, mais tout de même, je suis un peu rouillée et puis je n'ai jamais été une flèche en déchiffrage... Croyant sans doute que j'hésite, il ajoute :

— C'est Brahms lui-même qui l'a écrite.

Je manque de m'étrangler dans ma tasse en essayant de réprimer un gloussement devant cet argument incongru. Mais du coup j'ai souri, et il a compris que j'acceptais. Il me sourit gentiment à son tour et s'installe à ma gauche.

— Vous allez vous en sortir à merveille. Je prends le second.

Il claque des doigts pour donner le tempo et démarre sans plus de cérémonie. Je fais de mon mieux pour le suivre. Les réflexes me reviennent une fois plongée dans la partition. Les notes coulent de mes yeux à mes doigts et je sens mon cerveau turbiner à toute vitesse pour faire la transition. Je

reconnais l'expertise de Sergio qui me suit et rattrape mes hésitations. Les vagues de la mélodie me portent, nos mains dansent sur les touches. Il donne le rythme à la basse et je m'envole jusqu'au crescendo de la dernière partie, avec ses petites perles qui mouchent délicatement le ciel et me collent des frissons avant de redescendre. Au moment où je pose le dernier accord, je sens le pic d'adrénaline qui retombe, j'ai le souffle coupé et les mains tremblantes. Heureusement que le morceau est court parce que je n'aurais pas pu tenir longtemps ce niveau de concentration. La redescence dans la réalité est tellement brutale que les larmes me montent aux yeux. Il m'en faut peu...

Il se tourne vers moi et dans son regard je lis la même émotion teintée de désespoir qui se trouve à coup sûr dans le mien. Je ne l'ai donc pas imaginé, ce moment de grâce, il était vraiment là. Alors, je ne sais pas ce qui me traverse l'esprit, pour le remercier, pour prolonger la magie, ou simplement parce que j'en crève d'envie, je prends une inspiration et je l'embrasse. Sa bouche est chaude et rêche, et je me prends une décharge au creux du ventre. J'ai le sang qui bouillonne, il faut que je me calme, mais enfin, ça va pas de sauter sur les gens comme ça ? D'un bond, je m'éloigne et vais me planter devant la baie vitrée. J'essaie de retrouver mon souffle en regardant le jardin. Je l'entends se lever et se placer derrière moi. Dois-je m'excuser ? Ça n'a pas eu l'air de lui déplaire. Le poids de ses mains sur mes épaules m'aide à revenir sur terre. J'ai juste suivi une envie. Ce n'est rien de grave, c'est humain, c'était agréable... Je me tourne vers lui. Il est toujours torse nu et ça m'émeut beaucoup plus que nécessaire.

— Vous vous baladez toujours torse nu ?

C'est sorti sur un ton un peu plus agacé que je ne le voulais. Après tout il est chez lui, il peut bien se balader comme il veut. Et puis dans le genre pudique, vu que je viens de l'embrasser éhontément, je me pose là... D'ailleurs il a l'air amusé par la question.

— Pourquoi, ça vous gêne... ?

— Non, mais ça me donne envie de toucher...

Et je joins le geste à la parole. Mes doigts effleurent son torse, j'ai une irrésistible envie d'y mettre aussi le nez, mais ma main retombe en avisant son expression presque douloureuse.

— Pardon... Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui...

— Non, non...

Il attrape ma main et la presse contre lui. Son cœur bat au moins aussi vite que le mien, ce qui n'est pas peu dire.

Il a l'air... désarmé. Je frotte mon visage sur sa peau en soupirant. La peau d'un homme... ça faisait longtemps. Son bras enlace ma taille, pendant que son autre main serre toujours la mienne. On dirait qu'on va se mettre à danser. Quand je relève la tête, son regard qui me dévore me lance une deuxième décharge. Le deuxième baiser est encore plus âpre que le premier, nos lèvres s'accrochent et se goûtent avec une telle éloquence que je laisse échapper un gémissement qui retentit dans la pièce.

Sergio laisse échapper un soupir et fait un pas en arrière.

— Adelina...

— Mais...

J'ai envie de dire « ça sera bien ! » ou peut-être « s'il vous plaît ». Mais je me retiens à temps. Il me regarde doucement et je ne peux pas supporter le silence qui s'installe. Je soupire.

— OK, j'ai compris...

Je lui lâche la main et il a l'air soulagé. Et peut-être un peu embarrassé aussi. Mon élan est

retombé, et il faut que je ferme les yeux pour empêcher ma lèvre de trembler.

Il me caresse les cheveux comme si j'étais une petite fille.

— Ne m'en veuillez pas...

J'avoue que ça va être difficile, mais je ne vais quand même pas bouder. Je secoue la tête pour repousser sa main et réussis à composer un sourire un peu vacillant.

— En tout cas je suis ravie d'avoir un voisin pianiste.

— Mais moi aussi ! Et ça me ferait plaisir si vous veniez jouer de temps en temps, enfin, si ça vous tente...

Je lui jette un coup d'œil interrogateur. C'est une invitation ou pas ? Il me sourit gentiment. Je n'y comprends plus rien.

— Merci beaucoup, ce sera avec plaisir.

La Llorona : Yo Spot

spotless_mind : Hey Llo

La Llorona : J'ai fait un truc bizarre aujourd'hui

spotless_mind : Raconte

La Llorona : Embrassé mon voisin, la cinquantaine.

spotless_mind : Beau ?

La Llorona : Pas mal.

spotless_mind : Non mais sur une échelle de 1 à Georges Clooney, il est beau combien ?

La Llorona : Haha disons comme moi sur une échelle de 1 à Penelope Cruz.

spotless_mind : Pas mal, donc. Il t'a draguée ?

La Llorona : Pas du tout, c'est moi qui lui ai sauté dessus.

spotless_mind : C'est signe de bonne santé. Comment ça s'est passé ?

La Llorona : Ben... à la base j'y allais pour lui rendre son escabeau. J'avais pas prévu qu'il avait un beau piano.

spotless_mind : « Un beau piano » c'est une métaphore ?

La Llorona : Non ! Un beau piano à queue, en plus...

spotless_mind : Excellent. Et sinon, c'était bien quand même ?

La Llorona : Première fois que j'embrasse quelqu'un qui me vouvoie...

spotless_mind : Ah noooooon la classe !! *jalouse* Et pourquoi vous vous êtes arrêtés là, t'as eu peur qu'il clamse du cœur pendant la chose ?

La Llorona : Non mais il est pas vieux à ce point ! Il a pas voulu continuer.

spotless_mind : Pff, la prochaine fois tu lui demandes pas son avis ! Il se serait laissé faire. En plus un vieux, la tactique numéro 2 ça aurait marché, à 90 %.

La Llorona : Bon OK je mords, c'est quoi la tactique numéro 2 ?

spotless_mind : Merci d'avoir posé la question. Alors, pour s'envoyer en l'air jusqu'au septième ciel si possible, il y a trois tactiques. La numéro 2 c'est la tactique dite « de la passagère ». En gros, tu le laisses piloter et tu applaudis à la fin. Inconvénient, le voyage n'est agréable que si le mec a le GPS intégré avec clitoris-ville dedans. Avec un vieux beau t'as de bonnes chances, il a eu le temps et l'occasion de potasser la question.

La Llorona : Okaaay, et la numéro 1 du coup ?

spotless_mind : La numéro 1, tu prends les choses en main. C'est pour les petits jeunes ou

ceux qui sont un peu rachtos de la caresse. La clé c'est : rien pour lui tant que t'as pas pris ton panard.

La Llorona : Et concrètement ?

spotless_mind : Tu lui colles la tête entre tes jambes ou alors tu te caresses toi-même. Avec un petit jeune ça peut valoir le coup d'investir en mettant le paquet sur la pédagogie. Pour les autres, moi je dis : pourquoi s'encombrer d'un gros poilu qui pète si c'est pour faire tout soi-même, mais bon ça après c'est perso, y en a qui préfèrent tenir le manche.

La Llorona : OK ! Et la numéro 3 ?

spotless_mind : Ya pas de numéro 3, en fait. La numéro 3 c'est quand ya pas besoin de tactique, quand c'est magique et que vos corps s'accordent et que vous jouissez en même temps tout naturellement les yeux dans les yeux avec des petits cœurs dedans, autant dire que ça arrive environ jamais.

La Llorona : Ça t'est déjà arrivé ?

spotless_mind : Une fois.

La Llorona : Et alors ?

spotless_mind : Je l'ai épousé. Il s'avère que même les petits cœurs dans les yeux, c'est pas suffisant pour tenir sur la longueur.

RENDEZ-VOUS AVEC JEAN-SÉBASTIEN

Les soirées d'été sont douces et n'en finissent pas. Il y a des festivals et des coups à boire, il y a les soirées à traîner au bord de la Garonne, les feux d'artifice et les concerts. L'air du soir fait oublier la chaleur plombante de l'après-midi et la lumière des matins donne un parfum de vacances aux journées qui s'étirent. Tous les jours ou presque j'enfile mes baskets et je vais courir. Je commence doucement, avec le petit plaisir de me gorger de l'air délicieux qui émane du soupirail de la boulangerie, puis je remonte l'allée de platanes avant d'arriver à la coulée verte. Je croise presque toujours d'autres joggers, nous sommes nombreux à battre le bitume. J'aime bien observer les autres, d'un côté il y a les pros avec leurs tenues fluos, leurs cardios, leurs écouteurs. Les hommes ont l'air concentré et les femmes ont les queues-de-cheval qui oscillent en rythme. Et puis il y a ceux comme moi qui ont juste enfilé leurs baskets et un vieux tee-shirt. Thomas m'avait offert du matériel mais ça ne m'est jamais venu à l'esprit de l'utiliser. Le problème c'est que je ne sais courir qu'avec un but. J'ai envisagé de m'accrocher une canne à pêche dans le dos avec une chocolatine qui pend au bout, mais j'ai opté pour une tactique plus discrète : dans ma tête je m'imagine que je cours pour couvrir une grande distance, pour échapper aux prédateurs, pour sauver ma peau. Comme si je risquais d'être courcée par un rhinocéros en plein Toulouse ! En attendant ça marche, je visualise le danger et je cours. Au bout d'un moment, grisée par la dopamine, je pourrais courir tout autour du monde, traverser vallées et montagnes, ne plus jamais m'arrêter. Puis un coup de Klaxon, un aboiement ou un salut amical me surprend et je reviens à la vraie vie, celle où nous sommes limités par la faim, la fatigue et l'envie de faire pipi.

En rentrant, je souffle en inspectant mes plantations. Un bien grand mot pour désigner les deux mètres carrés dévolus au potager. J'ai des tomates cerises à cueillir, et une, non, deux groseilles, plus quatre framboises. C'est Byzance. Lorsque le téléphone sonne, je pourrais parier que c'est ma mère, qui est la seule personne à oser m'appeler si tôt.

— Bonjour maman.

— Allô ma chérie...

Je sens immédiatement que quelque chose ne va pas. Qui est mort ?

— C'est Tere, elle est décédée, ma puce.

Je m'assieds par terre. À l'extérieur, un fil d'araignée oscille doucement dans le soleil, l'irisation

fait comme une déchirure de ciel. Le merle de la haie piaille comme un forcené. C'est fou comme il fait chaud déjà.

— Son cancer a récidivé, elle ne l'avait dit à personne... Tu sais comment elle était, ta marraine, elle ne voulait pas embêter... Allô, ma chérie ?

— Oui, oui.

— Paco va monter de Barcelone, le pauvre petit il est loin, c'est ton père qui va s'occuper des formalités, on part sur Bordeaux de suite. La cérémonie sera lundi, viens si tu peux. Paco pourrait te prendre au passage, il arrivera samedi en voiture.

— D'accord, je vois avec lui...

Je reste un moment à regarder les ondulations du fil. C'est comme ça, je le sais, je suis une retardée de l'émotion. Je ne ressens rien d'autre que le calme avant la tempête.

Après une douche et quelques textos échangés avec mon cousin, j'ai toujours l'impression d'avoir le chagrin en sursis. Je rappelle ma mère.

— J'ai eu Paco, il passe me prendre, on arrivera dans l'après-midi. On va directement chez Teresa... enfin, à Pessac ?

— Oui, ton père et moi commencerons à ranger la maison.

Les deux jours suivants passent comme dans un rêve un peu halluciné. Marlène et Duy me regardent en coin. Claude distribue encore plus de chocolat que d'habitude. Je ne ressens rien de plus qu'une légère fièvre. Tout sortira plus tard, au moment où je ne m'y attendrai plus. L'inconscient est traître. Ça serait tellement plus pratique de pouvoir décider d'un moment de purge.

Samedi finit par arriver avec mon cousin qui a dû se lever aux aurores. À moins, vu sa tête, qu'il ne se soit pas couché.

— Olá, Paco.

— Olá, chica.

Je le serre dans mes bras. On soupire tous les deux. Il extrait un paquet de cigarettes de la portière.

— Je m'en grille une avant de repartir.

— Donne-m'en une.

— Tu fumes ?

— Que pour les occasions.

Il hoche la tête.

Je me détourne légèrement pour ne pas qu'il me voie ; par chance, il regarde dans le vague. C'est plus fort que moi, dès que j'ai une cigarette à la bouche, je me prends pour une star de cinéma. Heureusement que je ne fume pas, j'aime trop ça, le goût, l'odeur, je deviendrais accro en moins de deux. Il interrompt ma minute de gloriole muette.

— Tu sais Adé, maintenant je n'ai plus que tes parents.

— Et moi.

— Et toi...

Paco essaie de se reposer pendant que je fais défiler l'autoroute en tapotant le volant au rythme de mes pensées. J'ai un ver. Un ver musical, ça m'arrive de temps en temps. C'est la petite ritournelle qui vous tourne en boucle, mais un cran au-dessus, comme si la sono avait été mise trop fort. D'expérience, je sais qu'il n'y a rien à faire à part attendre que ça passe. Si on focalise dessus

on peut devenir à moitié fou. Dans mes mauvaises périodes, j'en avais constamment et ils ne parlaient que pour être remplacés par d'autres. Je me demande ce que sont les arbres que je vois partout sur le côté. Vu l'endroit, j'entretiens un moment l'hypothèse de pruniers d'ente, sauf que ça ne ressemble pas à des pruniers. Mais peut-être que les pruniers d'exploitation sont plus disciplinés que les pruniers libres. La région fait aussi des kiwis, mais je n'ai aucune idée de la dégaine d'un arbre à kiwis. Est-ce que les kiwis poussent sur des arbres au moins ? Si ça se trouve, ce ne sont que de bêtes pommiers.

Enfin Bordeaux nous tend le périph', et pour une fois j'arrive à Pessac sans le moindre ralentissement. Je m'en réjouirais presque.

Mes parents sont inhabituellement expansifs. Ma mère me retient à l'extérieur pour laisser Paco avec mon père faire un premier tour dans la maison. Tout en coupant les roses fanées, nous les écoutons discuter par la fenêtre ouverte.

— Qu'est-ce que tu veux récupérer en priorité, Paco ?

J'entends Paco faire une sélection rapide. Au moment où nous entrons, mon père conclut.

— Bon, tu as l'essentiel, le reste on te le stocke et tu pourras le reprendre petit à petit.

— Je ne veux rien d'autre, Luis. Prenez ce que vous voulez, et le reste tu le donnes ou tu le jettes, si tu veux bien t'en charger.

— Et le piano ? dis-je.

— Le piano, il peut partir à la décharge, il est foutu.

— Ah non !

Ça m'a échappé. Le piano de Tere, c'était son doudou, son réconfort.

— Si, regarde, il est mort.

C'est vrai qu'en plus de sonner atrocement faux, deux touches ne produisent plus qu'un bruit mécanique terne.

Je secoue la tête avec une vigueur qui semble inquiéter ma mère.

— Tu ne vas pas nous refaire un coup de calgon ma chérie ?

Il faut dire que ce sont eux qui m'ont ramassée quand j'ai quitté Thomas. Je n'ai même pas pu les appeler, je suis arrivée devant la porte, j'ai sonné, et comme si le coup de sonnette était le dernier effort que j'étais capable de faire, je me suis pliée en deux sur le paillason et j'ai attendu qu'ils viennent me chercher. C'était la première coulée de boue. D'une longue série. Mais aujourd'hui, c'est autre chose. Je revois Tere assise au piano, elle jouait en fermant les yeux, des bouts de mélodies romantiques, toujours les mêmes et sans en finir aucune, comme un juke-box cassé. Je pense qu'elle ne jouait pas pour faire de la musique, mais comme d'autres tricotent ou fument, pour s'occuper les mains.

— Je le prends.

— Mais ma chérie, il est injouable, et ça va te coûter des centaines d'euros pour le déménager !

— Je m'en fous ! Je ferai comme les gens qui posent des photos dessus, et puis des fleurs, ça fera joli, comme un genre de gros guéridon cubique.

Mes parents échangent un regard, ils ont l'air de penser que j'ai tourné dingue.

— Non, mais tant pis, je le jetterai plus tard, peut-être, mais là, non, non...

Ma mère essaie de distraire mon attention, comme si j'avais deux ans :

— Tu ne veux pas autre chose ? Regarde ces tasses, la dernière fois tu m'as dit qu'il t'en manquait.

Avec la permission de mon cousin, j'emballer les tasses à fleurs et une boîte à musique ancienne que j'affectionne particulièrement avec une petite danseuse qui tourne quand on lève le couvercle. Je l'ai tellement admirée cette petite danseuse, et j'ai cru pendant des années que les boîtes à musique étaient des trésors rarissimes... J'ai été bien déçue le jour où j'en ai vu des semblables à quarante euros. Mais celle-ci est particulièrement jolie avec sa petite poupée vêtue de tissu.

— Mais quand même, je veux aussi le piano. Lundi je contacterai des transporteurs.

Mon père intervient gentiment avant que ma mère s'interpose à nouveau.

— Écoute, je vais demander à Jacques de me prêter sa camionnette, et je te l'amène à Toulouse,

OK ?

Il se tourne vers ma mère comme pour avoir son aval. Elle lève les mains.

— Tu feras attention à ton dos, Luis...

Il me fait un clin d'œil.

— Mais oui... On fera ça tranquillement, je lui dirai de venir avec son frère et je leur paierai un coup...

Paco regarde par la fenêtre. Je croyais qu'il ne nous écoutait pas, mais il lâche :

— T'es bien sa nièce, têtue comme une bourrique.

Et c'est là que tout le monde s'est mis à pleurer.

Quelques jours plus tard, Paco m'a ramenée à Toulouse et j'attends avec impatience le fameux piano. J'ai poussé les meubles et décalé des tableaux pour lui faire de la place. J'ai des fourmis dans les doigts et mon cœur sautille ; c'est sans doute idiot mais je pressens qu'il n'y a pas que ma déco qui va changer. J'ai tellement hâte de poser mes mains sur lui, de le caresser, de le faire chanter...

Marlène m'a dit :

— On croirait que tu attends ton amant qui revient de voyage !

Moui... du genre fidèle mais pas très entreprenant. Je lui ai tout préparé, un joli tapis, des patins, et la petite danseuse que j'ai prise chez Tere pour qu'il retrouve un élément familier. Sur le comptoir de la cuisine, un brunch attend les déménageurs, avec des bières au frigo et une salade pour qu'ils puissent assurer à leurs femmes qu'ils ont mangé équilibré. Il est en retard pour cause de bouchons et ça fait une demi-heure que je virevolte stupidement dans la pièce sans rien me sortir des doigts. Enfin, enfin, la clochette du jardin me précipite dehors – à défaut d'être utile niveau muscles, je tiendrai les portes.

Au final j'ai tout de même servi à porter la banquette et le carton de partitions. Jacques et son frère rigolent encore de mes exclamations admiratives et de mes remerciements multiples cinq minutes après que tout soit fini. Mon père, qui ne manque jamais une occasion de montrer qu'il est fier de moi, insiste :

— Tant pis pour les fausses notes, joue-nous quelque chose !

— Mais Papa, il y a des touches qui ne fonctionnent pas ! Je vous réinviterai quand je l'aurai fait réparer et accorder, ça vaut mieux...

Une fois les hommes partis, on reste là à se regarder en chiens de faïence.

— Je me demande si tu peux être réparé.

Il garde l'air digne malgré sa fatigue évidente. Je lève le couvercle et décroche le panneau supérieur pour regarder le mécanisme. L'intérieur est étonnamment propre, mais les marteaux sont

très décalés. Je fais jouer les touches cassées sans arriver à détecter de problème autre que ce décalage. Pas d'odeur de moisi, pas de nid de souris, pas de colonie de termites, c'est déjà pas mal. Je hoche la tête doctement et rigole toute seule de mon expertise avisée.

Tentons une petite expérience. Nous sommes dimanche, il fait une chaleur de plomb et les orages n'arriveront que ce soir. Je suis prête à tester la théorie numéro 2 de spot. J'ouvre grand la fenêtre et je vais fouiller dans mon carton de partitions. De retour au piano j'attaque la valse 39-15 de Brahms, en version deux mains, écrite par Brahms lui-même.

Deux minutes plus tard, on sonne à ma porte. Je souris de toutes mes dents en ouvrant à Sergio.

— Je me demandais si vous alliez comprendre mon message...

Il sourit aussi en me faisant une bise. Ai-je imaginé qu'il reculait plus rapidement que nécessaire ? Sans doute.

— Tu as fait une folie ? On peut se tutoyer, au fait, si tu es d'accord ?

Je hausse une épaule. Tant pis pour mon fantasme de vouvoiement sous la couette. Ses petites rides au coin des yeux s'accroissent pendant que je le dévisage. Il est planté dans mon salon, et tout aussi charmant que d'habitude. Au moment où je fais un pas vers lui, il se frotte le menton et tourne son regard vers le piano.

— Alors ce piano ?

OK, on s'occupe du piano d'abord.

— J'ai hérité du piano de ma marraine. Mais je ne sais pas s'il est récupérable.

Le piano est resté ouvert, et je lui montre les touches qui coïncent. Il se penche dans le ventre de l'instrument et fait jouer le mécanisme pendant quelques minutes, essaie le clavier d'un bout à l'autre. Je m'aperçois que je retiens mon souffle, qui s'est un peu accéléré à voir ses doigts caresser les touches.

— Il a été pas mal joué et pas suffisamment entretenu mais c'est un bon petit piano. Pour les deux touches, ce n'est rien. La mécanique est bonne, avec quelques centaines d'euros de remise en état il te fera bien l'affaire. J'ai mon accordeur qui vient dans quinze jours, si tu veux je te l'enverrai, il te fera un devis. Il est très compétent, si quelqu'un peut te le ressusciter, c'est bien lui.

— Cool, merci.

Je suis un peu éberluée par cette discussion qui ne prend pas le tour que j'avais imaginé et continue sur le mode piano, sano. Si ça continue on va parler de la pluie et du beau temps et ça sera la fin des haricots.

— Tu as l'intention de reprendre des cours ?

— Pourquoi pas, oui, pour me remettre en selle, si je trouve quelqu'un.

— Je connais une prof formidable.

— La vôtre ? Euh, la tienne ?

— Non. Je travaille seul. C'est l'amie d'une amie, elle s'appelle Johanne, je la croise régulièrement. Elle joue très bien évidemment, sans ostentation, mais surtout elle a une culture et une compréhension de la musique très fines, c'est vraiment une personne extraordinaire, je pense que vous vous entendriez.

En parlant, il a sorti son téléphone pour me noter son numéro sur un coin de magazine. Puis il me regarde. Ça pourrait être embarrassant mais je n'ai pas le temps d'être embarrassée.

— Et si elle ne te convient pas, j'ai d'autres noms à te donner. C'est important de trouver la bonne personne.

Son regard dans le mien appuie ses propos.

— On peut aussi faire un petit bout de chemin avec quelqu'un tout en sachant que ce n'est qu'une étape...

Il rit et se passe à nouveau la main sur les joues.

— Je cherche un moyen de répondre à ça sans avoir l'air d'un vieux con, mais je crois que c'est impossible, alors tant pis. Je suis un vieux con, après tout. Toi, tu cherches encore ton chemin, mais moi... je suis presque arrivé...

— Ça ne fait rien ça, pour partager de la musique et un peu de chaleur humaine !

Il a l'air choqué que je cherche à le contredire, monsieur le grand sage.

— Mais si, ma petite, au contraire ça fait tout ! Tu verras...

— Hé, j'ai trente-deux ans, pas dix-sept, alors tu ne me fais pas le coup du paternalisme ! Je suis assez grande pour décider ce qui est bon pour moi.

Il souffle d'un air exaspéré mais son sourire s'accentue.

— Bien ! Dans ce cas j'espère que tu m'accordes la même courtoisie !

Il me prend les mains et mon cœur trépigne.

— Celui avec qui tu feras ton chemin aura bien de la chance. Mais ce n'est pas moi, Adelina. Tu comprends ? Pas même pour un petit bout de chemin.

Je lui échappe et me retourne pour cacher ma déception. Je ne suis pas une de ces filles qui font tourner les têtes, c'est comme ça, c'était ridicule d'imaginer autre chose. Il me touche à peine l'épaule pour me dire au revoir et je lui réponds d'un petit signe et d'un pauvre sourire.

— Merci pour le diagnostic et pour les contacts...

— Joue bien... je tendrai l'oreille !

Je me retourne d'un air outré et il me fait un clin d'œil avant de sortir en riant. Je glousse et je soupire. Je vais pouvoir aller courir encore une fois.

Quelques semaines plus tard, c'est le grand jour. J'ai dû prendre une deuxième demi-journée « piano malade », faut-il que je l'aime. L'accordeur, qui est arrivé à moto, ressemble à un rocker-hippie. Quand il fait des tests, c'est du blues ou du Mozart, ce qui me paraît de bon augure. L'homme est bavard. Il m'apprend qu'il était mécanicien auto avant d'être accordeur, et je n'arrive pas à décider si je dois en être rassurée ou effrayée. Après trois bonnes heures et un litre de café, il me rend enfin le piano.

— Voilà, ma p'tite dame. À vous de jouer.

Il ne reste plus que lui et moi. Je lui fais la poussière et replace le napperon et la petite danseuse. Cette fois je ferme la fenêtre. Ça sera juste pour moi. Le premier prélude de Bach, juste les notes, doucement, pour qu'on refasse connaissance.

spotless_mind : Hey babes.

MissDashwood : T'aimes bien donner des surnoms aux gens, non ?

spotless_mind : Eh oui mes poulettes, c'est un des petits plaisirs de la vie. Mais bon j'utilise que mon stock de féminins, c'est chiant. Où sont les mecs ? Ya que de la meuf partout autour de moi. Les hommes ont déserté la terre, on se croirait en temps de guerre.

MissDashwood : Mais non, y en a plein.

La Llorona : Plein je m'en fous, je me contenterais d'un, mais dans mon lit si possible !

spotless_mind : C'est clair, ils se planquent ou quoi ? On pue des pieds ? Sérieusement, ça fait trois mois que j'ai pas parlé à un mec. Et encore il y a trois mois, c'était le père d'une copine de ma nièce qui m'a offert un verre d'Oasis à cinquante centimes à la fête de l'école. Honnêtement j'étais tellement en carence que j'ai mouillé.

MissDashwood : Oasis, Oasis, c'est bon, c'est bon !

La Llorona : Non mais ris pas, putain, faut pleurer là.

spotless_mind : C'est la dèche des mâles.

La Llorona : On n'a qu'à faire ça avec des filles.

MissDashwood : Vous avez déjà essayé ?

spotless_mind : Moi ouais...

MissDashwood : C'était comment ?

spotless_mind : Pas pour moi.

La Llorona : C'est-à-dire ?

spotless_mind : Non mais c'est bien mais chais pas, ça manque de quelque chose, quoi. Ça doit encore être un coup du cerveau reptilien. De toute façon Llo t'as pas vraiment envie d'une nana, avoue... c'est juste que comme tu kiffes pas les filles, au moins tu serais tranquille ça t'engagerait pas trop.

La Llorona : Arrête de casser mes trips, t'es chiante.

spotless_mind : Tu regrettes pas de pas avoir violé ton voisin ?

La Llorona : Un peu.

Je l'ai encore croisé ce matin, rien à faire, il est craquant. Merde, je n'arrive pas à passer le cap. On aurait pu, il a l'air célibataire, je le suis aussi, ça ne gêne personne. J'aurais dû le pousser un peu, me frotter contre lui, retirer ses lunettes, mettre la main sur son short, puis lui enlever, doucement pour ne pas lui faire peur. Je l'aurais pris dans ma bouche, il aurait tressailli, puis gémi, et au bout d'un moment il m'aurait repoussée parce qu'il aurait su qu'il ne tiendrait pas deux rounds. Il m'aurait allongée sur le canapé, caressée avec révérence. J'aurais pris son sexe pour lui mettre un préservatif et je lui aurais dit en surjouant l'admiration : « Vous êtes drôlement en forme pour un vieux ! » Il aurait fait semblant d'être outré et se serait employé à me montrer sa vigueur...

La Llorona : J'ai pas su faire. J'ai pas été assez...

spotless_mind : Assez quoi ? Des fois quand ça doit pas se faire... Il avait sans doute ses raisons, te bile pas.

Quand même, les hommes célibataires de cinquante ans, ils se laissent séduire par les jeunettes d'habitude, non ? Ou alors je ne suis déjà plus assez jeune pour ça non plus ? Je la connais bien, cette impression de ne pas être assez. Elle me colle aux basques depuis Thomas, ou peut-être même avant. À son crédit, je crois qu'il s'est retenu longtemps de me dire que je n'étais pas à la hauteur. Mais ça se sent, ça se lit dans les non-dits, les petits gestes, la bouche qui s'ouvre puis se referme, dans un serrement de dents, dans les tâches que l'autre se met à faire pour toi parce que tu n'y arrives plus. En plus, pas besoin de le démontrer par a + b. Je le savais, que j'étais insuffisante, tous les mois en regardant mon ventre plat avec mes ovaires « un peu fatigués ». Je palissais petit à petit, je parlais

moins et mes joues se creusaient. Je n'étais plus qu'une insuffisance ambulante. Et je ne pouvais même pas déprimer sérieusement parce que, tout en me méprisant pour cette vanité, je m'accrochais à l'idée que j'avais de la valeur quand même, parce que si je n'avais pas de valeur, on était un paquet à ne pas en avoir, et je me disais que ce n'était pas sympa pour les autres. J'ai été sauvée de moi-même par un altruisme mal placé. Comique.

Samedi après-midi, j'attendais Johanne ma peut-être future prof de piano en tournant les pages de mes anciennes partitions, assez peu gribouillées finalement. Par quel méandre de mon cerveau tout ça me paraissait-il si loin, comme venant d'une vie antérieure ? Impossible de me rappeler exactement pourquoi j'avais arrêté les cours. Ça avait simplement dû s'essouffler.

Quand elle est arrivée, j'ai été un peu impressionnée par la densité de sa présence. Mais j'ai lu dans son regard un véritable intérêt et pas de mépris, pas même en voyant le vieux piano de Tere. Comment je vais lui demander de me montrer ce qu'elle sait faire ? Ça se fait de lui demander de me jouer quelque chose ?

Elle ne m'a pas interrompue lorsque je lui ai joué une étude, juste assez massacrée pour lui donner à la fois la mesure de mes possibilités et celle de mes limites.

— Vous avez un bon bagage. Par contre, on dirait que vous avez peur de faire du bruit, c'est le piano ?

Je souris de me voir si bien devinée.

— Je n'y suis pas encore habituée, c'était celui de ma marraine. Il sonnait mieux quand c'était elle qui jouait.

— Chacun joue avec le toucher qui lui est propre.

Elle fait un geste vers le piano.

— Puis-je ?

— Bien sûr.

Parfait. Elle se met au piano pendant que je vais nous servir un thé. Je vais lui sortir une tasse à fleurs. Ces tasses étaient trop sages pour Tere, mais à elle, elles lui iront bien.

Il lui suffit de quelques mesures pour me gagner. Sergio ne m'a pas menti. Je retiens mon souffle pendant que sa musique déborde du piano jusqu'à moi. C'est ça que je veux, cette aisance, cette communion avec le clavier. Jusqu'ici je n'ai fait que taper sur ce pauvre piano, elle le fait chanter. À la fin du morceau, je m'aperçois que je n'ai rien fait d'autre que sortir les tasses et je verse précipitamment le thé.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Une romance sans paroles de Mendelssohn.

Il serait vain que je fasse un commentaire, de toute façon je n'y connais rien. Elle souffle sur son thé de façon curieusement attendrissante.

— Alors, dites-moi, par quoi voulez-vous commencer ?

— Du Bach.

J'ai répondu du tac au tac et elle semble intriguée. C'est vrai que les napperons en crochet, les fleurs sur la terrasse et le thé dans des tasses en porcelaine évoquent sans doute plutôt Chopin, ou à la rigueur Beethoven. Mais tout devrait commencer par du Bach, c'est la base, ou peut-être le sommet. Il parle directement à l'âme. C'est un peu difficile à expliquer. Chaque note est irremplaçable et choisie selon une logique que je n'arrive pas à saisir tout à fait mais qui rend sa musique

merveilleuse, impitoyable et fondamentale. Et puis jouer du Bach, ça compte pour prière. Et j'ai du retard en la matière.

— Je voudrais reprendre un des derniers morceaux que j'avais étudiés mais que je n'ai jamais bien fini, un choral. Mais avant, peut-être un prélude et une fugue pour me mettre en doigts.

— Très bien.

LA THÉMATIQUE DE LA POURRITURE

L'automne est passé, je suis concentrée, je gère tout à la fois, je suis grande et forte.

Un soir je trouve un message de Suzanne avec un lien Facebook et une mention cryptique : « Vaut mieux que tu l'apprennes tranquille chez toi. » Je clique et je tombe sur une photo de bébé encadrée d'étoiles qui clignotent : « Thomas et Lucie ont le plaisir de vous annoncer la naissance de leur petite Rose. »

Elle est... même pas chauve, elle est toute mimi, adorable. La haine. Mange les étoiles roses dans ta face. Qu'est-ce que c'est pitoyable d'être jalouse. Mais je ne suis même pas vraiment jalouse, juste renvoyée une fois de plus au souvenir du couloir jaune.

J'avais quitté Thomas parce qu'il n'avait pas voulu voir que je me perdais dans la course à la maternité. Des morceaux de moi se détachaient à chaque rendez-vous. Le premier à partir avait été mon estime, envolée par petits éclats à chaque résultat d'examen, à chaque réflexion idiote. Ensuite la dignité, perdue à coups de longues minutes d'attente à demi-nue les pieds dans des étriers et de banales impolitesses. Et pour finir l'espoir. L'espoir envolé avec le seul petit embryon qui s'était accroché mais n'est resté que cinq semaines.

Quelques jours avant de partir, je l'ai supplié d'arrêter. Je l'ai supplié en pleurant comme une conne. Je me serais traînée à ses pieds si j'avais pensé que ça pouvait aider. Et il m'a répondu, le visage verrouillé, les larmes aux yeux :

— Adelina, j'ai peur de ne plus pouvoir t'aimer si tu laisses tomber.

Ça avait au moins le mérite d'être honnête.

Mais je ne pouvais plus. Alors j'ai sauvé ma peau, je suis partie.

Je crois maintenant que je vais réussir à me garder en un seul morceau et à vivre normalement. Je ne sais pas encore si je parviendrai à me convaincre que ça a une quelconque importance.

Quand je pense que quand on avait décidé d'arrêter la pilule, j'étais toute contente à l'idée de fabriquer un petit métis. Je m'imaginais un petit ou une petite couleur chocolat au lait comme un parfait mélange de nous deux. J'avais l'impression que j'allais participer au brassage génétique du monde. Qu'est-ce que je pouvais être niaise ! Force est de constater que le monde se brasse très bien sans moi.

Le midi je retrouve régulièrement Suzanne dans une petite brasserie de quartier, qui fait de son

mieux pour avoir l'air d'un archétype et qui réussit plutôt bien : nappes à carreaux, chaises pailées, *La Dépêche* à disposition, blanquette de veau le mardi, cassoulet le jeudi, entrecôte-frites tous les jours. La première fois, c'était la semaine suivant la fin du contrat entre nos boîtes. Elle m'avait proposé un déjeuner, « mais pas pour parler boutique, juste comme ça ». Le jeudi suivant, elle était arrivée et m'avait dit en s'asseyant : « L'obsession des entreprises pour le chiffrage est vraiment emmerdante. Le prochain qui me demande de faire un rétroplanning, je le claque. » J'avais été quelque peu amusée par son aplomb alors que quelques semaines plus tôt elle me tannait au téléphone pour obtenir une date pour la présentation de notre audit. En fait pour Suzanne, l'efficacité va de soi, elle ne conçoit pas que tout le monde ne soit pas à bloc tout le temps. Je ne sais pas d'où elle sort cette concentration fatigante. Pour surfer sur son introduction, j'avais revendiqué la lenteur, le vernissage des ongles, les coups de fils aussi verbeux qu'inutiles et les pauses à traîner au soleil en rêvassant – ma spécialité. Elle avait poussé les hauts cris. Je pensais l'avoir définitivement dégoûtée, mais elle avait fini par pouffer ; le ton était donné.

Aujourd'hui, elle est à la fois souriante et troublée, ce qui m'étonne.

— Tu sais Adelina, avec Matthias on avait le projet de revenir en Lorraine, près de nos familles, enfin, surtout de la sienne. Son père m'a proposé de reprendre son entreprise, il veut prendre sa retraite. On a bien réfléchi et on a accepté.

— Il te l'a proposé à toi plutôt qu'à son fils ?

— Il nous a laissé le choix, mais je suis plus qualifiée que Matthias pour un poste comme celui-là, il le sait très bien et Matthias aussi. D'ailleurs il n'en voudrait même pas de ce poste, le terrain lui manquerait trop, ses élèves... non, ce n'est pas pour lui. Il a obtenu une mutation assez facilement – tu parles, personne ne veut aller s'enterrer en Lorraine. C'est pas mal parce que ça nous permet de garder un filet de sécurité, au cas où ça ne marcherait pas pour moi. Ses parents nous ont même déjà trouvé une maison, toute jolie, avec un cerisier dans le jardin et une balançoire pour les gosses.

Un cerisier, c'est le rêve de Suzanne, elle me l'a dit mille fois. Sa voix tremble légèrement.

— On part début mars.

— Tu es contente ? Ça sera super d'avoir vos familles à côté, surtout pour les petits.

— Oui, je suis contente, c'est super à la fois au niveau pro et familial.

— C'est cool alors.

Un ange passe.

— Mais tu vas me manquer.

Le rouge me monte aux joues. Ce n'est pas le genre de choses qu'on se dit d'habitude.

— Toi aussi...

Pour mon deuxième cours de piano, j'ai joué l'élève modèle. J'ai bien bûché mon prélude et ça s'entend.

— Vous avez bien avancé.

J'ai bien avancé, mais j'aurais aimé que ma raison s'envole et ça ne s'est pas produit. J'avais oublié à quel point Bach est ingrat. Il n'y a pas une mesure facile, pas une note qui tombe sous le doigt. Le morceau doit être monté brique par brique. C'est de la musique de forçat.

— Je prendrais bien quelque chose de plus romantique avant d'attaquer le choral. Quelque chose d'un peu moins...

— Austère ?

J'allais dire « pète-couilles », mais admettons. Johanne tire un recueil de la pile posée sur le piano.

— Pourquoi pas un nocturne de Chopin ? Il y a celui-ci, qui est très connu.

Elle s'est mise au piano. Les accords de l'introduction m'ont mise sur le qui-vive. C'est quand la mélodie a inondé la pièce que ma gorge s'est serrée. J'ai caché ma figure dans mes mains et les souvenirs m'ont envahie.

Le dos de Teresa assise au piano dans la pénombre, sa grosse boucle d'oreille qui lui touche l'épaule, son chemisier rouge et son pied nu sur la pédale. La lumière d'été filtre dans la pièce à travers les volets tirés, et je pousse ma feuille sur la table du salon pour que la poussière qui danse dans le rayon de soleil se pose juste au centre de la rosace que je viens de terminer. Tere se tourne vers moi et dit doucement pour ne pas réveiller Paco qui dort à côté.

— Minou, tu fais quoi ? Et si on allait à l'océan demain ?

Tere me coiffe, elle me fait une tresse pour que je n'aie pas les cheveux dans la figure. Demain on partira à la plage de façon désordonnée, avec deux grands paniers contenant sept chapeaux mais sans les pelles ni le goûter. On mangera une glace, on fera des sculptures décorées de coquillages, et on rira beaucoup parce qu'avec elle tout est toujours facile et léger.

La musique s'est arrêtée et la main de Johanne sur mon bras me ramène au présent. Je secoue la tête et essuie mes joues.

— Excusez-moi... c'était un des morceaux que jouait ma marraine... Oui, j'aimerais beaucoup travailler celui-là.

Et quand je saurai le jouer, il viendra se ranger à côté de ce petit bout d'elle qui sera toujours dans mon âme.

Aujourd'hui, c'est la crise chez Beatra. Duy est parti au ski, et apparemment le dieu du lundi est mécontent de l'absence des petits gâteaux qu'il lui ramène habituellement en offrande pour que la semaine se passe bien. C'est du moins ce que prétend Marlène. Je pense qu'elle a ses règles. Ou alors elle s'est disputée avec Gavin, ce qui arrive un peu trop souvent pour mon goût ces derniers temps.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je me retiens *in extremis* d'ajouter « encore » en voyant que Marlène, qui vient de raccrocher le téléphone, est presque aussi grise que son chemisier.

— Un suicide chez Cassipio. Dans les bureaux, ils l'ont trouvée lundi matin, une femme du service compta clients.

À mon tour de rester figée. L'image me vient d'une femme seule dans un bureau, qui avale méthodiquement une rangée de cachets avant de se coucher sur la moquette avec... soulagement ? En arrivant chez Beatra, quand on entendait parler de burn-out ou de harcèlement je me disais : *Mais enfin, un adulte, c'est solide, ça tient debout, ça ne s'effondre pas sous des mots et des dossiers, merde !* Au pire, tu te casses en courant, mais tu ne te laisses pas détruire ! J'étais jeune et naïve. Maintenant, je peux le comprendre, le noir qui te suffoque, la lassitude qui annihile tout, l'envie que ça s'arrête, à n'importe quel prix. Quand j'ai quitté Thomas, j'étais dans un tel état que pendant plusieurs mois j'ai douté d'en revenir. J'avais des crises, que j'appelais mes coulées de boue, parce que je me retrouvais engluée, incapable de bouger, de respirer, avec l'impression que tout puait. Les premières fois, dans l'affolement, la terreur de mourir d'asphyxie, j'avais eu l'impression que j'étais

pourrie de l'intérieur, en stade de prédécomposition. Ça me semblait bien aller avec ce qu'était devenue ma vie. C'est à la même époque que j'avais des vers musicaux sans arrêt. Je nageais dans la thématique de la pourriture. Après avoir accepté que c'était psychologique, j'avais trouvé un bon truc pour m'en sortir : je me concentrais sur le ver pendant la coulée de boue, et bizarrement les deux finissaient par passer à la fois, et me laissaient exsangue. Aujourd'hui, je regretterais presque de ne pas avoir un petit ver auquel me raccrocher.

Un suicide sur le lieu de travail, c'est la première fois que j'en vois un, c'est un message très fort. Chez Cassipio, c'est malheureux à dire mais ce n'est pas vraiment étonnant. C'est une boîte dans le domaine du social avec une majorité d'employées cinquantenaires, déprimées et pathologiquement réfractaires aux nouveaux systèmes d'information et au changement en général. Les directions ont laissé la situation se dégrader depuis des années et il en faudra autant pour la redresser. L'ambiance est vraiment plombante. À chaque fois qu'on est allées sur place avec Marlène, j'en suis ressortie lessivée. Pourtant c'est du job de bureau lambda, mais c'est un monde impitoyable de femmes, avec les classiques jeux de pouvoir, critiques doucereuses et conflits larvés. Suite à notre questionnaire, une personne a répondu à la question : « Quelles sont vos missions chez Cassipio ? » : « Arroser la plante verte. » Je me demande si c'est celle-là qui a été retrouvée sur la moquette. Quand j'avais dépouillé les questionnaires, je m'étais imaginé son histoire. J'en avais connu une comme ça, dans un job précédent à moquette grise. La femme parano, dont on connaît peu la vie privée, mais qu'on devine glauque, entre un mari maltraitant et une mère abusive – on n'échappe pas aux clichés. Souvent en arrêt, du coup mal vue par ses collègues. Sa responsable lui donne peu de boulot, les tâches les moins cruciales et les plus chiantes, dont elle n'arrive de toute façon pas à venir à bout, persuadée qu'elle est que l'informatique – ce terme regroupant à la fois toute personne travaillant de près ou de loin au service informatique et les ordinateurs eux-mêmes – lui en veut personnellement. S'ensuivent les petites omissions innocentes : départ à la cantine sans elle, oubli de l'inviter au pot du service. Comme si elle était déjà partie. Que fait-elle de ses journées ? Tout le monde se le demande. Elle regarde pourtant son écran, prend peu de pauses, toujours seule. À cause de ses médicaments, elle a du mal à se concentrer, se montre en alternance abattue et agressive. Ceux qui ont voulu lui tendre la main se sont fait rembarrer. Personne ne sait comment la prendre. Le jour où elle ne sera plus là, c'est triste mais il n'y aura bien que la plante verte pour la regretter.

Marlène n'a rien dit depuis cinq minutes, ce qui est en soi un exploit. Si Duy était là, elle n'aurait peut-être pas osé, mais elle n'y tient plus et balance un coup de poing monumental sur son bureau. J'ai vu le geste mais j'ai sursauté quand même.

— Mais putain, les gens, putain ! Ça sert à quoi qu'on se décarcasse ! PUTAIN !!!

Le cliquetis du clavier de Claude a cessé et ses talons approchent de notre bureau.

— Qu'est ce qui se passe, ici ?

Je la briefe en deux phrases en surveillant du coin de l'œil Marlène qui continue à fulminer.

Claude ferme les yeux et se pose les deux mains jointes sur le visage. Puis elle se secoue.

— Au boulot les filles, il va falloir leur présenter un plan d'action en béton, parce que quand ça commence, ces choses-là...

Le ton de sa voix me fait frissonner. Manquerait plus qu'une série.

TOI INDIANA, MOI JANE ?

Ce soir, Suzanne et Matthias ont rassemblé une vingtaine de personnes pour leur soirée de départ, et après les nouvelles de ces derniers jours je me traîne un blues du tonnerre. Pour contrecarrer, j'ai fait un effort de sape avec une robe en maille violette qui brille et à large col, mignonne mais pas trop chic, et mes bottines magiques confortables et jolies à la fois. J'ai même sorti mon maquillage des grands jours, c'est-à-dire mon maquillage tout court, et la chaleur du sourire de Matthias qui m'ouvre la porte me remonte provisoirement le moral.

Une nuée de six ou sept enfants volette d'un côté à l'autre en pépant joyeusement. Apparemment il est question d'un trésor de bonbons et de méchants pirates-ninjas.

Suzanne s'extasie sur ma robe et me présente aux autres invités. Salut, salut, bise, bise. Je ne connais personne, à part une de ses collègues que j'ai croisée quelques fois. Enfin, on arrive au dernier qui est calé contre la fenêtre.

— Adelina, Lionel, Lionel, Adelina.

Je marque un arrêt. Croyant que j'attends quelque chose, Suzanne ajoute :

— Lionel est un cousin de Matthias.

— Ah, d'accord. Salut.

J'ai répondu comme si c'était l'information que j'attendais. Pourquoi me serais-je arrêtée sinon ?

— Enchanté.

Jolie voix, posée et large mais pas trop. La barbe, il est coincé derrière une console et je dois me pencher en équilibre précaire pour lui faire la bise. Heureusement, il a la bonne idée de m'attraper le coude pour me stabiliser. La chaleur de sa main sur mon bras manque de me causer un étourdissement. Pourquoi il est brûlant comme ça, c'est un loup-garou ou quoi ? N'importe quoi, il est juste appuyé à un radiateur. Je délire, il faut que j'aie manger quelque chose de toute urgence. Il n'est même pas beau. Enfin pas vraiment. Il n'est pas rasé, et puis il est, disons, costaud, mi-musclé mi-moelleux. Il a le visage couvert de taches brunes. Pas des taches de rousseur, des taches vraiment brunes. Et son sourire... J'ai le cœur qui bat un peu trop vite – il ne manquait plus que ça. Saletés de phéromones. Je vais aller voir plus loin si j'y suis.

Une fois tout le monde arrivé, Suzanne et Matthias prennent la parole pour un au revoir collectif, parce que, disent-ils, les au revoir privés sont au-dessus de leurs forces. Les plaisanteries fusent sur l'éventualité d'un TGV Strasbourg-Toulouse direct qui risque bien de ne pas voir le jour avant la fin

des réserves de pétrole.

Je n'en prends pleinement conscience que maintenant. Ça fait des mois que je le sais, mais je n'avais pas réellement percuté. Je ne verrai plus Suzanne un mardi midi sur deux autour d'une blanquette de veau ou d'un pique-nique. Finies les soirées scrabble. Je ne verrai pas Paul et Gaspard grandir. Nos chemins s'éloigneront petit à petit jusqu'à ce que l'autre ne soit plus qu'une petite tache au loin. Qui pourrai-je appeler en lui faisant confiance pour me dire si je dérange ? Qui va m'expliquer comment remplir mes déclarations d'impôts et mes demandes de divorce ? À qui pourrai-je dévoiler autant de ma vie sans avoir l'impression d'être impudique ? Et surtout, qui va me lasser au scrabble ?

Je me suis réfugiée dans la cuisine, les larmes aux yeux. Rien de tel que la vaisselle pour se donner une contenance. J'ai un morceau triste qui tourne en boucle dans ma tête. C'est fou ce qu'une paire de bémols peut donner envie de pleurer, à croire que Dieu a créé les bémols le même jour que les oignons et s'est emmêlé les pinceaux.

— Ça va ?

Le cousin de Matthias est arrivé derrière moi et m'a fait sursauter. Je fais un demi-sourire triste, parce que je ne vais pas répondre que non, mais dire « oui » serait un peu trop évidemment faux. Fuck le si bémol. Il me sert un café, avec une rasade de whisky. Ce n'est pas ce qu'on donne aux victimes d'avalanches ? J'hésite un instant, mais il insiste devant ma grimace.

— Ça te fera du bien.

Une avalanche de bouse, ça compte aussi, non ? C'est vrai que ça fait du bien. C'est mi-chaud, mi-âtre, et re-mi-chaud derrière.

— Mieux ?

Je hoche la tête et je soupire. Ça va, sauf que j'ai ruiné mon maquillage et toute possibilité même lointaine d'avoir l'air distingué. Dans un ultime sursaut de dignité, je me tourne à demi pour me moucher. Au moment où je vois du coin de l'œil son regard se diriger vers mon dos, je réalise que la robe que je porte dévoile probablement une partie de mon tatouage. D'habitude je le laisse couvert pour ne pas avoir à affronter les regards offusqués ou dédaigneux des braves gens. Les quelques fois où il m'était arrivé de le montrer – uniquement à des potes de mon âge, qu'on aurait pu croire modernes et tolérants, ou à des petits copains, qu'on aurait pu croire désireux de me faire plaisir – j'avais récolté un nombre incroyable de remarques plus nulles les unes que les autres, du gentil mais lassant « C'est un vrai ? » au délicat « J'ai toujours eu envie de me faire une fille tatouée » en passant par un mémorable « Je vais te baiser tellement bien que bientôt c'est mon nom que tu te feras tatouer ». Rien que d'y repenser j'ai envie de rouler des yeux.

— Je peux le regarder en entier ?

Évidemment la bonne réponse serait « Bas les pattes ! », mais n'en étant pas à une contradiction près, je dis en haussant les épaules :

— Si tu veux.

Il a écarté doucement le tissu de ma robe, je retiens mon souffle quand son pouce effleure ma peau. J'ai l'impression de sentir son regard caresser mon dos, et je crève soudain d'envie que ses doigts parcourent ma peau avec la même attention. Au secours ! J'essaie de penser à la barbe de Moussorgski – ça me revient maintenant, c'est lui tous ces bémols – et de respirer profondément pour masquer mon trouble. Il n'en finit pas de regarder sans rien dire. Pourquoi il ne réagit pas ? Il va finir par me sortir une ânerie comme les autres ? Au bout d'une minute interminable, je me retourne, prête

à me défendre. Mon mouvement semble le sortir d'un état hypnotique et son sourire me désarme.

— Il est magnifique.

— Merci, je souffle, presque déçue de ne pas avoir à l'engueuler.

Je l'avais fait dessiner pour moi, comme un rappel de la réalité de ma personne à un moment où je doutais d'avoir une réelle consistance, quelques mois avant la fin de mon mariage. Je ne suis pas une habituée des tatouages, j'avais tergiversé longuement et potassé le sujet à fond avant de me décider pour une ancre classique, à peine retouchée pour avoir une dégaine de clé de sol, habillée de notes-fleurs qui dansent. Dit comme ça, ça fait cloche, mais c'est joli. J'avais vécu le processus comme une espèce d'expérience mystique. Le tatoueur avait une voix profonde et avait su me rassurer. Le jour de l'encrage, il avait mis une musique envoûtante, et il me semblait qu'avec chacun de ses gestes un lambeau de tristesse se détachait de moi. La brûlure sur ma peau dégageait la brûlure de mon intérieur. J'avais soudain eu envie de me mettre en robe avec les jambes nues et d'être rouge et noire, de courir avec les loups. De me vautrer dans la vie pour la laisser passer à travers moi jusqu'à être bouffée en entier. J'aurais été ouverte aux quatre vents et personne n'aurait pu me reprocher d'avoir été avare de moi. J'étais ressortie chancelante, à la fois épuisée et vivifiée. Je chéris ce bout de peau comme s'il m'ancrait véritablement dans ma vie.

Il me regarde pensivement et mon silence semble le décider.

— J'en ai un moi aussi.

Il soulève la manche de sa chemise et je suis juste à la bonne hauteur pour admirer la Terre sur son épaule, pas comme on la voit du ciel, mais luxuriante et couverte de végétation démesurée, en lévitation sur une main tendue. Le cadeau de la terre ? Il semble plus ancien que le mien, mais il est hors du commun et très réussi.

— Tu es agriculteur ?

C'est ça, et l'amour est dans le pré. Remarque brillante, Adelina.

— Pas mal, j'aurais pu. Mes parents l'étaient. En fait je suis archéologue.

Mouarf ! Toi Indiana, moi Jane ? Un sursaut de politesse m'empêche de pouffer mais ça paraît tellement improbable... ça existe en vrai les archéologues ? En banlieue toulousaine ? Soit j'ai fait les yeux ronds, soit il a l'habitude, parce qu'il sourit en se passant la main sur la nuque.

— Oui, bon, j'ai pas le chapeau ni le fouet, hein... Je travaille dans l'archéologie préventive.

— Ah oui, les pénibles qui retardent les travaux en trouvant des vestiges là où on veut construire ?

Je me pince immédiatement les lèvres. C'est toujours agréable de se faire traiter de pénible par quelqu'un qu'on connaît à peine.

Heureusement, il se marre.

— Exactement ! Sauf que la plupart du temps, on cherche mais on ne trouve rien...

Ouf. J'essuie ma dernière larme. Tiens, ça fait cinq minutes que j'ai oublié de pleurer. Il a vraiment un visage particulier, je me demande si elles ont toujours été là ces tâches, et aussi si on les sent sous les doigts comme des grains de beauté... Il hausse légèrement les sourcils et son sourire amusé me sort de mon fil de pensées.

— J'ai l'habitude d'être dévisagé, mais c'est rarement aussi franc.

— Oh pardon !

Bon sang, Adelina, tu es la délicatesse personnifiée ce soir.

— Pas de mal, venant de toi ce n'est pas désagréable.

Pétrifiée de gêne, j'essaie de retrouver une contenance en regardant ma tasse suspicieusement. Combien il y avait de whisky là-dedans ? J'aimerais bien savoir déchiffrer la trace qui reste au fond. Je vacille légèrement et pose la main sur le comptoir pour me stabiliser. Je me froterais bien les yeux, mais avec le maquillage, la tête de panda me guette. Il m'attrape par le bras, et le nouveau choc de sa main touchant ma peau n'arrange pas mon état.

— C'est le whisky, dis-je précipitamment.

Il me lâche. Non ! Mince, il faut savoir ce que tu veux. Avant d'avoir eu le temps de trop y réfléchir, je me blottis contre lui. Il sent bon le savon et le chaud.

Il hésite un instant avant de refermer ses bras, une main sur ma taille et l'autre dans mes cheveux. Je ferme les yeux et je respire son odeur qui m'apaise et me chavire en même temps. C'est étrange et doux, j'en bâille.

— Hé, miss, tu t'endors pas, hein ?

Ça fait combien de temps que je suis comme ça ? Je glousse. Franchement pas gênée, la fille. Je me décolle à regret de son grand corps chaud. Son sourire est vraiment craquant. Quel âge peut-il avoir ? Au premier coup d'œil, je lui avais donné trente-cinq ans mais je ne suis plus sûre, sa voix fait plus jeune, c'est peut-être la barbe qui le vieillit.

— Ça va ?

— Cette fois ça ira. Désolée d'avoir profité de ton corps.

Excellent choix de mots. Ça serait peut-être pas mal que j'arrête complètement de parler tant que je n'ai pas cuvé ce whisky. Je ferme les yeux en secouant la tête de désespoir et il éclate de rire.

— Quand tu veux...

La promesse dans sa voix m'envoie une décharge aux creux du ventre. Quand je veux ?

Matthias arrive dans la cuisine, Lionel lâche mon coude et range sa main dans sa poche. Je passe le reste de la soirée à planer. De honte ou de whisky, le doute persiste.

Au moment de partir, je le cherche des yeux, sans savoir si je suis contrariée de ne pas le voir ou de me rendre compte que ça me ferait suer de partir sans lui dire au revoir. Il me surprend une nouvelle fois en arrivant derrière moi.

— Je te raccompagne ?

Bonne idée, parce que le whisky n'est pas encore passé. Je me demande vaguement si je l'invite, s'il s'y attend, si j'en ai envie, si ça se fait... Quel jour on est déjà ? Depuis quand j'ai changé les draps ? Comment je vais faire pour me brosser les dents discrètement ? J'ai bien tiré la chasse ? Le pain acheté tout à l'heure ne sera pas trop sec demain matin ? Aïe, ma tête !

Il me sourit.

— T'inquiète.

Je pense tout haut ou quoi ?

Quand on arrive chez moi, je reste tétanisée d'indécision, ou de fatigue, je ne sais plus bien ce que je veux. Il me plante une bise sur la joue, et voyant que je ne réagis pas, il me prend les clés des mains, ouvre la porte, me les rend, m'attrape par les épaules, me pousse gentiment dedans et referme la porte. Le tout a duré quatre secondes chrono, je suis plantée dans mon entrée, un peu étourdie. Un peu frustrée, aussi. Et le « quand je veux », alors ? Je sursaute quand il frappe doucement.

— Hé, ferme à clé !

J'obéis en soupirant, le front appuyé contre la porte.

— Bonne nuit !

— Ciao...

J'ai envie de le rappeler. Mais comme on n'est pas dans un film avec Hugh Grant et que je commence à avoir méchamment mal à la tête, j'opte pour aller me coucher.

Si on me demandait ma vision personnelle du paradis : boire un thé brûlant au soleil du matin, avec la perspective d'une journée à ne rien faire. Je m'installe sur ma terrasse avec ma tasse et mes tartines, enroulée dans une couverture.

8 h 32, mon sac sonne : texto.

Salut Adelina, tu vas bien ? Lionel (l'archéologue)

Mon cœur fait un bon. Dis donc, il se lève tôt le garçon. Peut-être qu'il aime le thé lui aussi. D'où il a sorti mon numéro ?

Salut Lionel l'archéologue, super merci, thé + soleil = bonheur.

Et toi ? Adé

Ici café + soleil, pareil. Bise bonne journée

Coffee guy, j'aurais dû m'en douter. « Bise » : une seule, c'est un peu radin.

Je regarde la deuxième chaise de ma terrasse. Pour la deuxième fois en moins de douze heures, j'aimerais savoir lire l'avenir dans le fond de ma tasse. Je risque quoi au fond ? Un coup de râteau n'a jamais tué personne. Est-ce qu'il est plutôt du genre nature ou plutôt du genre urbain ? Je parie sur nature, j'espère que je ne me trompe pas. Faisons un petit test :

Vais me balader à Bouconne tu veux venir ?

S'il me répond « c'est quoi Bouconne », c'est mauvais signe. La forêt de Bouconne, c'est la nature soft pour les Toulousains : plus civilisé que ça, ça s'appelle un square. Tu peux faire trois kilomètres à pieds sans croiser une ronce. Mais il y a des feuilles mortes et des libellules, ça fera l'affaire.

Avec plaisir, où et quelle heure ?

Yes !

Parking proche lac bordette rte levignac 10 h 30 ?

OK à tout'

Affaire rondement menée. Rectification : ma vision personnelle du paradis : boire un thé brûlant au soleil du matin, avec la perspective d'un moment avec un type charmant et plus si affinités.

J'ai vraiment eu une idée brillante d'avoir proposé un rendez-vous dans un endroit où il faut porter des bottes en caoutchouc, au moins on ne risque pas l'overdose de glamour. Remarque, il ne les porte pas mal ses bottes, avec un jean, un tee-shirt et un gilet genre pêche à douze mille poches. Les miennes étant violettes – cadeau de maman –, elles font super new age avec un slim, une petite blouse à imprimé liberty, un pull oversize et un coupe-vent rose de chez Décath'. Classieux. Encore un petit effort et je suis mûre pour la chronique mode de Cosmo.

La température est beaucoup trop douce pour un mois de février. D'où la boue. L'endroit pullule de joggers, qui ont tous l'air d'aller au même endroit. Je me demande s'il existe une règle locale tacite qui veut que tout le monde coure dans le même sens afin que personne ne croise personne. La piste prise à rebrousse-poil nous amène au lac, au bord duquel se trouve l'objet de ma quête. Je coupe les cinq plus jolis pissenlits que je trouve avec mon opinel pendant qu'il regarde en l'air.

Quand je me relève avec mon sac, il me jette un coup d'œil curieux.

— Tu fais quoi avec ?

— Ben, je les mange. En salade, avec des pommes de terre. C'est courant, hein, on en vend sur les marchés.

Je ne voudrais pas passer pour la sorcière du coin.

— Ah bon, j'en ai jamais mangé, mais je ne suis pas de la région...

— Ça s'entend, tu es d'où ?

— De Touraine.

— Comment tu es arrivé ici ?

— Je suis en détachement pour deux ans, pour les chantiers de la LGV.

— La LGV ?

— La ligne pour le TGV. Il faut déposer et remplacer tous les rails, ils en profitent pour faire des fouilles qu'ils n'avaient pas faites à l'époque.

— Comment ça marche, vous ne creusez quand même pas tout le long ?

— Non, il y a des emprises délimitées, ça suit des procédures... Mais c'est un chantier itinérant, souvent loin de tout pour plusieurs jours, ils manquaient de volontaires. C'est pour ça que j'ai pu être détaché ici, sinon c'est une région très demandée alors les places sont chères.

— Et après je suppose que vous ne fouillez pas dans la poussière au pinceau comme dans les films ?

Il rigole.

— Pas vraiment non, on fait du carottage, et selon les analyses on creuse plus ou moins, en général avec des minipelles. Et surtout, on remplit des paperasses. Et toi, tu fais quoi comme métier ?

— Je travaille dans une petite boîte qui réalise des bilans psychosociaux pour des entreprises. Je m'occupe du traitement informatique des données et des statistiques.

— Ça ne doit pas être facile... J'ai un collègue qui est au CHSCT et apparemment des fois ça vole bas sur ce genre de sujets.

— Oh, tout est dans l'art de la présentation. Pour les instances type CHSCT, on a une tactique de good cop / bad cop avec Marlène, la collègue psychologue avec qui je suis en tandem. En général, à la fin le mec de la CGT m'invite à boire un verre pendant qu'elle passe de la pommade au président, et chacun est persuadé que les conclusions de l'enquête vont dans son sens. On peut faire dire aux chiffres ce qu'on veut...

Assis sur le talus qui surplombe le lac, on sent déjà la promesse du printemps dans la chaleur du

soleil, même si la lumière a encore la douceur de l'hiver.

Je me demande distraitemment à quel moment il va commencer à lancer des cailloux. Parce que normalement, quelqu'un avec un chromosome Y au bord d'un lac finit forcément par y lancer des cailloux. Je repère une silhouette d'oiseau sur fond de forêt.

— Regarde, là-bas, un héron.

— En fait c'est une aigrette, je la regarde depuis un moment. Elle est dans l'ombre maintenant, mais quand elle est arrivée j'ai vu qu'elle était toute blanche.

Compris, je vais pas la ramener sur les oiseaux. Nous sommes descendus au bord de l'eau et il a fini par lancer des cailloux, j'aurais dû parier. Et en bonne personne dépourvue d'un chromosome Y, je trouve ça hyper sexy. Voilà un mâle capable de chasser de la pitance pour ma progéniture, quelle chance ! Pendant que nous revenons jusqu'au parking, je me gausse intérieurement de la prédictibilité féminine quand tout à coup il m'attrape par la taille. Je crois qu'il va me dire quelque chose ou m'embrasser, mais il se contente de me regarder. J'essaie de ne pas paniquer. C'est ce que je voulais, non ? Je lâche mon sac de pissenlits et je pose doucement les mains sur son torse, en essayant de deviner s'il est poilu à travers son tee-shirt. L'idée me fait sourire.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je me demande si tu es poilu... mais ne me le dis pas...

Moi vouloir voir toi tout nu, tu piges ? Je ne suis pas tellement plus subtile sans whisky qu'avec, tout compte fait.

Il a souri et fermé les yeux, comme pour savourer la sensation de ma caresse.

Je continue jusqu'à ses épaules, son cou. Il ne réagit pas plus.

— Tu vas pas m'embrasser ?

Flûte à la fin quoi, ma libido et moi on aimerait bien savoir où on va !

— Embrasse-moi, toi.

— Et pourquoi ?

— C'est toi qui as commencé...

Je me prépare à discuter la pertinence de ce raisonnement et à lui rappeler que c'est peut-être moi qui l'ai invité mais que c'est lui qui m'a attrapée quand son sourire me coupe dans mon élan. C'est donc un défi ? Cap ou pas cap ? Je n'ai jamais su résister aux défis... Mais il ne faudrait pas non plus que ça soit trop facile. Je pose les mains sur son épaule droite et sur sa nuque et me mets doucement sur la pointe des pieds pour poser mes lèvres au bord des siennes. Tout est dans l'instant de trop ; c'est juste un peu plus qu'une bise, une fraction de seconde, les doigts qui se crispent, une inspiration, et reculer à regret. Bien sûr, je rougis mais tant pis, et lui, il est resté figé et a l'air étonné, et peut-être autre chose, son regard flotte vers ailleurs avec un demi-sourire.

Bon à son tour, c'est agaçant, je n'arrive pas à savoir si c'est ce qu'il voulait, ou s'il va partir en courant en me disant qu'il a piscine.

Il attrape ma main dans les siennes et m'embrasse juste à la racine des doigts en fermant les yeux. Misère, lui aussi il maîtrise l'instant de trop. Puis il me regarde dans les yeux et me dit :

— Demain soir je viens chez toi, 21 heures.

Quoi ? Outrée je suis, à tel point que je ne trouve rien à rétorquer.

— Tu veux bien ?

Ah quand même j'ai le choix ?

Je hoche la tête. La chair est faible. Il me fait un grand signe de la main avant de reprendre sa

voiture. Dans la mienne je mets Alanis Morissette à fond, il faut bien ça. Je tremble et je souris, voyons, c'est un symptôme de quoi ?

La Llorona : Les filles, j'ai un rencard demain soir !!! *mode panique ON*

MissDashwood : Oh c'est cool ma Llo !!!

spotless_mind : Excellent ma poule. Il est beau ?

La Llorona : Sur une échelle de 1 à Mister Univers, il est aussi beau qu'Alexandre Astier, Ewan McGregor et Seal réunis.

spotless_mind : Euh ?

MissDashwood : Facile, c'est un homme de taille moyenne, plutôt trapu, brun tirant sur le roux avec un sourire craquant, des marques au visage et un sex-appeal terrible...

La Llorona : ...Tu m'espionnes ou quoi ? ?

MissDashwood : Suis trop forte hihi...

spotless_mind : Trapu ça veut dire bedonnant ?

La Llorona : Mais non ! Trapu ça veut dire juste bien. Moelleux.

MissDashwood : C'est pas mal, c'est confortable.

spotless_mind : Pff j'espère qu'il est pas chauve en plus.

La Llorona : Modérément.

spotless_mind : Arrrggheuu, bon enfin il en faut pour tous les goûts.

MissDashwood : Bon t'es prête pour ton RV ? Vous allez où ?

La Llorona : Chez moi.

MissDashwood : Ah ouais d'accord !

spotless_mind : Wouuuuuuuuu Llo !

La Llorona : Non mais on est sortis ce matin déjà.

spotless_mind : T'es dingo, sortir le matin ça existe pas. Rien n'existe avant quatorze heures du mat' le samedi.

MissDashwood : Bon ben en tout cas il te reste un jour et demi, c'est pas de trop.

La Llorona : Mais je t'en prie, je suis pas en ruine !

MissDashwood : Ah ouais, et depuis quand tu t'es pas épilée, jambes aisselles maillot moustache sourcils ? Gommée ? Hydratée ? Coiffeur ? Vernis à ongles ? Détartrage ?

La Llorona : Euuuuh

spotless_mind : Elle a raison la petite. Va te faire belle, Llo, ça fera du bien à ton ego.

MissDashwood : Je dois y aller, je reviens demain 14 h, tu me tiens au courant !

La Llorona : Eh attends Miss, comment je m'habille ?

MissDashwood : C'est chez toi donc pas trop chic, quelque chose de casual et craquant mais pas non plus trop home ni trop vulgaire, une robe mignonne et des petites sandales plates ou alors un short avec un t-shirt loose joli et des tongs, et un collier coloré.

spotless_mind : Moi je dis sexy et vite enlevé. La petite robe c'est mieux, bonus avec de la dentelle. Mais pas trop quand même. T'as ça ?

La Llorona : Ouais.

Comble de chance, j'ai une jolie petite robe à bretelles avec des fleurs et une quantité raisonnable de dentelle, juste le bon compromis entre mignon et sexy. Reste plus qu'à entreprendre

les travaux de toilette. Miss exagérait à peine, entre l'épilation, le gommage, les essayages et le visionnage de tutoriels de chignons romantiques sur YouTube, j'y passe l'après-midi et une partie du lendemain, le reste étant consacré au marché et au ménage. J'ai acheté cinq kilos de pommes de terre, deux kilos de pommes et deux kilos de poires avant de me rappeler que j'étais venue à vélo. Ensuite j'ai essayé de nettoyer la salle de bains avec du shampoing, puis j'ai enfourné les madeleines au frigo avant de chercher la minuterie sur la porte pendant vingt secondes. À part ça, c'est bon, je suis super détendue.

MissDashwood : Coucou ! alors c bon t'es toute douce ?

spotless_mind : Fais péter la webcam qu'on mate la robe

La Llorona : OK.

webcam ON

La Llorona : Alors ?

MissDashwood : Hi t'es trop chou ^^

spotless_mind : T'es magnifique Llo, même moi j'ai envie de te sauter. Comment tu fais pour être aussi bronzée ?

La Llorona : Euh, merci... je suis dans le Sud, tu sais ?

spotless_mind : Ah ouais c'est vrai. Il te tarde ou t'as le trac ?

La Llorona : Les deux. Non, il me tarde.

spotless_mind : Suis trop jalouse. Profite !

MissDashwood : Tu nous raconteras, hein ?

La Llorona : Sûr.

Il arrive, je lui saute au cou, il m'enlace et me serre et au moment où nos lèvres se trouvent j'éprouve un tel accès de désir que je crois que s'il ne me tenait pas si fort, je tomberais par terre.

— J'avais hâte que tu arrives...

— Je vois ça...

— Encore...

Cette fois je prends le temps de le goûter, on n'est pas pressé. Il est chaud et râpeux, comme je l'avais rêvé, et aussi doux et délicat, ce que je n'imaginai pas. La tête me tourne de cette douceur. Il a l'air ému aussi. Il pose sa main sur ma joue et recule de quelques centimètres, comme à regret.

— Laisse-moi reprendre mon souffle...

Et il ajoute dans un sourire :

— Tu es tellement belle, je pourrais te croquer tout de suite...

— Pourquoi on a attendu jusqu'à ce soir, finalement ?

Il rit en percevant le reproche à peine dissimulé.

— L'attente, c'est le meilleur ! Ou plutôt c'est ce qui rend le reste encore plus délicieux.

Je fais la grimace.

— Oh quand même, un jour et demi, deux depuis qu'on s'est rencontrés, c'est pas la mer à boire !

— Grrrr...

— T'inquiète pas, je vais me rattraper.

— T'as intérêt !

Il m'embrasse dans le cou, sur les bras, ma peau crépite.

À aucun moment on n'hésite ou ne doute, c'est évident, naturel, facile. Il me dévore du regard pendant que je l'emmène à la chambre en le tenant par la main. Je me sens bien au chaud dans le halo de son sourire alors qu'il m'attire contre lui sans un regard pour ce qui l'entoure.

— Quarante-huit heures que je rêve au moment où je vais voir à nouveau ton joli tatouage, et tout ce qui est autour...

Il fait glisser sur mes épaules mon gilet qu'il jette sur un dossier de chaise puis les bretelles de ma robe et me contourne pour aller embrasser mon omoplate. Je frémis sous ses lèvres et je fais volte-face pour défaire les boutons de sa chemise. Il est poilu, et tout couvert de taches là aussi, tout à fait comme je l'avais imaginé. J'adore. On est tous les deux émerveillés comme des gosses le matin de Noël, ça me donne envie de rire.

Je caresse son torse, je le respire. À chaque bouffée de son odeur, j'ai l'impression que la température monte d'un degré. On va rapidement finir sous les tropiques. Il rattrape ma bouche et m'embrasse lentement. J'aime sa retenue, j'aime qu'il me laisse donner le tempo. Peut-être qu'on est arrivé à l'âge où on est moins impatients ! Je me serre contre lui, mes mains veulent éprouver la douceur de sa peau. Sa peau apprécie, si j'en juge par ses soupirs, qui ajoutent encore à la chaleur ambiante. Non, ses taches, elles ne se sentent pas du tout sous les doigts. Ni sous la langue. Lorsque je trouve un téton, il gémit et passe ses mains sur son visage.

— Attends, attends, ma belle, on va doucement sinon je ne tiendrai pas le coup... et une première fois, on n'en aura qu'une, c'est précieux...

C'est romantique mais ça met un peu la pression !

— On s'en fout, si on veut on en aura une deuxième, une troisième...

— Gourmande !

Il passe derrière moi pour dégager doucement les cheveux de ma nuque et dézipper complètement ma robe. Il laisse échapper un soupir en écartant le tissu jusqu'au bas de mon dos et me serre contre lui.

— Bon sang, tu me fais un effet...

Je suis debout au milieu de mon petit paquet de robe, frissonnante. Je le laisse caresser ma peau à son tour, les yeux fermés. Je voudrais qu'il arrache le tissu qui reste, je voudrais... Il m'attrape, me pose sur le lit, se débarrasse de sa chemise d'un coup d'épaule et caresse mon corps entier, doucement, avec application. Je pense qu'il est possible que je me liquéfie complètement, là, tout de suite.

— Je meurs d'envie de t'embrasser partout...

Il passe les doigts sous mes sous-vêtements.

— Ils sont adorables, mais je les enlève, si tu veux bien.

— OK, mais toi aussi, enlève ton pantalon.

Il claque de la langue en signe de dénégation.

— Non, moi d'abord.

Je me relève sur les coudes et prends l'air indigné.

— Et pourquoi ?

Il rit et en profite pour passer la main dans mon dos pour dégrafer habilement mon soutien-gorge, léchant mes seins au passage, ce qui m'ôte toute velléité d'argumenter.

— Parce que, j'ai ENVIE.

Sa bouche se promène sur ma peau, vient embrasser mes jambes, mon ventre, mes cuisses. Ma

culotte a disparu, ses mains écartent mes jambes, j'ai à peine le temps d'émettre un gémissement de protestation automatique qu'il a posé la langue, plongé les doigts, et il me caresse et me lèche, à mon grand embarras, mais visiblement pas au sien. Je pousse un cri et mon bassin se soulève malgré moi, j'étais tellement prête que le plaisir monte rapidement, et en quelques minutes je me retrouve traversée de vagues de jouissance qui me laissent les joues en feu à chercher mon souffle.

Il se pose à côté de moi, je me blottis contre lui. Je cherche quelque chose à dire mais mon cerveau est parti en pause. Sa main droite joue avec ma main gauche. Son odeur me saoule d'envie, je pourrais le respirer pendant des heures, ou peut-être que je déborderais avant. Je frotte mon visage sur son torse. Il exhale un long soupir, je me lève à demi et le pousse pour qu'il se mette sur le dos.

Je défais son pantalon un peu fébrilement, il me regarde faire, une main sous la tête, et caresse mon épaule nue d'un revers de l'autre main. Il grogne lorsque je l'attrape, j'hésite une minute mais je le goûterai une autre fois, j'ai trop envie. Il se redresse et frotte son visage sur mon épaule pendant que j'ouvre le préservatif. Je le repousse, m'accroupis au-dessus de lui, lui enfle le préservatif à la hâte et vient me glisser autour de lui.

Juste à cet instant, à cet instant où nos sexes se rencontrent et se lient, où le plaisir flamboie au contact de nos corps, les larmes me montent aux yeux. Comment ai-je passé si longtemps sans cette sensation ?

Je soupire :

— Mmh c'est bon, j'avais presque oublié...

— C'est mieux que bon...

Je donne le rythme, et chaque impulsion m'envoie une décharge de plaisir, pendant que le sien monte.

— Oh bon sang Adelina, continue, encore, n'arrête pas...

Il dit ça de façon si spontanée, j'en tombe des nues. Je sens tout son corps se tendre, et ses mains se crispent sur ma peau. Lorsqu'il a joui dans un soupir, je me laisse couler sur lui, la tête dans son cou. Il me caresse le dos le temps que nos respirations se calment.

Je reviens me coucher à côté de lui et il rabat la couette. Sa main cherche la mienne. J'ai du mal à revenir à la réalité. Je ne veux pas y revenir, je préfère m'enfoncer dans le sommeil, garder jalousement la sensation de mon bas-ventre chaud de lui, graver ce moment dans ma tête.

— Lionel ?

— Mmmh ?

— Tu restes...

Il se tourne vers moi, l'air interrogateur.

J'ajoute dans une tentative un peu tardive de séduction par l'estomac :

— J'ai fait des madeleines pour demain matin, et j'ai une cafetière quelque part.

Il rigole, repousse une mèche de mon visage et m'embrasse.

— Dans ce cas, je reste...

Ouh, que j'adore sentir ses lèvres interroger les miennes ! Je peux sans doute attendre encore un peu avant de dormir, tout compte fait...

Dans la nuit j'ai connu un instant de panique en croyant me réveiller à côté de Thomas. Est-ce que j'avais rêvé les derniers mois ? Est-ce que Tere était encore vivante ? Je n'ai finalement pas eu besoin de plus de deux secondes pour constater à la clarté de la rue que la colline devant moi était

l'épaule mouchetée de Lionel et non celle de Thomas. Le baiser que j'y ai déposé a provoqué un tressaillement et un grand soupir. Avais-je eu aussi férocement envie de Thomas, même au début ? Curieusement, je ne m'en souviens pas.

Quand je me suis réveillée dans la chaleur, j'ai repensé au rêve du cent soixante-treizième jour. Sauf qu'aujourd'hui il y a vraiment un grand corps d'homme à côté de moi, appuyé sur le coude. Qui vient de me dire que je suis belle. Avec les yeux brouillés, les traces d'oreiller et les cheveux en pétard, je me sens aussi sexy qu'une omelette aux champignons. Il rigole en voyant ma moue.

— Oui, même au réveil. Et je note que tu ne me retournes pas le compliment, ajoute-t-il d'un air malicieux.

— Je te vois flou. Mais tu sens bon.

— Ça pour le coup, c'est vraiment improbable...

Je m'approche de lui pour coller le nez sur son torse. Et je le renifle en frottant mon visage contre lui. Le désir qui ne m'avait pas tout à fait quittée rapplique au grand galop. J'agrippe sa hanche et je laisse ma langue goûter sa peau. Ses doigts se font plus pressants sur le bas de mon dos, et sa respiration s'accélère.

— C'est la folie du début, ça ne sera pas toujours comme ça, tu sais ?

— Oui, autant en profiter...

Je suis totalement réveillée maintenant et l'anticipation met le feu à mes veines. Je me tourne sur le ventre en repoussant la couette jusqu'à mes pieds pour dégager la vue et je m'étire largement en roucoulant. Il siffle d'un air appréciateur, puis sa main rassemble et écarte mes cheveux et parcourt mon dos lentement de la nuque jusqu'en bas, et ses lèvres prennent le relais pour le trajet retour. Son corps vient recouvrir le mien et mon bassin se soulève à sa rencontre. Je ne sais pas à quel moment il a mis le préservatif, mais je me cambre de surprise et de plaisir au moment où il entre en moi. Ses mains plaquées sur les miennes m'interdisent de bouger et son souffle derrière mon oreille me lance un frisson. Je suis fugitivement émue de voir les doigts de nos mains gauches entrelacés. Il recule, plonge à nouveau et articule péniblement :

— Oh bon sang, Adelina, c'est tellement fort comme ça que ça ne va pas durer...

— Te retiens pas...

Je veux garder la sensation de toi toute la journée... Il gémit et ses mouvements vont crescendo et un élan bien placé m'arrache un éclat de plaisir plus aigu que les autres, qu'il s'empresse de répéter jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Lorsqu'il s'abandonne dans une dernière secousse, il fait mine de me mordre la nuque en grondant sauvagement et l'entendre jouir de moi aussi abruptement me jette à mon tour dans une volupté inattendue. J'ai quand même eu le temps de baver sur l'oreiller, la classe.

Il se pose sur le lit et je me blottis contre lui, je savoure le rush d'endorphines. Malheureusement ma bonne humeur se dissipe rapidement avec elles. Ma gorge se noue et je n'arrive plus à me réchauffer. Je sais très bien pourquoi : tout à l'heure il va s'en aller et on va devoir danser le petit ballet empoté des nouveaux amants qui se découvrent. A-t-il aimé ? Ai-je envie de le revoir ? Quand va-t-il appeler ? Dois-je lui envoyer un message ? Ensuite il faudra apprendre à se parler, se raconter, se jauger, s'agacer, s'accepter ou se refuser, dans la prudence et l'incertitude. Ça me fatigue d'avance. Si seulement tout pouvait être simple et évident comme le plaisir des corps. Est-ce que j'ai

le courage, la souplesse, est-ce que j'ai même l'envie, de recommencer tout ce processus ?

MissDashwood : Alors Llo c'était comment ?

spotless_mind : Crache le morceau girl, on veut tous les détails.

La Llorona : C'était... parfait...^^

MissDashwood : ^^ rien que ça !

spotless_mind : Sans déconner, t'as joui ?

La Llorona : Ouais. 3 x

spotless_mind : O_O veinarde.

La Llorona : Il a dit qu'il m'appellerait. S'il m'appelle pas... je viendrai pleurer, OK ?

MissDashwood : Il va te rappeler c'est obligé !

spotless_mind : Mais ouais, s'il a deux sous de goût il rappellera, sinon c'est que c'était un couillon et on le maudira sur sept générations.

À peine arrivée au bureau, ma tasse de café dans une main et mon petit gâteau au sésame dans l'autre, je manque de tout renverser quand mon portable sonne. Allez, on respire, c'est juste un texto.

Dîner ? Mercredi ? 19 h 30 ? Chez moi ? L.

Mercredi ça ne m'arrange pas, je vais au ciné.

Jeudi ?

OK. Bonne journée ma douce.

« Ma douce ». Je glousse mais la jeune fille fleur bleue qui se cache à l'intérieur de moi se pâme. Je lui mets un cœur dans la réponse ou pas ? Non, ça serait prématuré.

Bonne journée ^^.

Je trépigne en attendant qu'il vienne m'ouvrir la porte le jeudi soir à 19 h 29. J'ai le cœur qui bat et encore plus le trac que dimanche, c'est normal ?

La première fois, on se dit qu'on verra bien, mais la deuxième fois, on sait déjà que ça peut être bien, donc on a la pression pour que ça soit au moins aussi bien, tout en sachant que ça ne va pas non plus pouvoir continuer à monter indéfiniment donc est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que ça soit moins bien ? Ou juste pareil ? Il faut que j'arrête de penser.

Lorsqu'il m'ouvre la porte, j'ai à peine le temps de noter le dessin du muscle de son bras qui dépasse de la chemise retroussée jusqu'au coude et le torchon à carreaux dans sa main. Il s'avance vers moi et m'embrasse, mais je recule avant d'avoir eu le temps de le goûter vraiment. Il recule à son tour, comme s'il avait senti qu'il me fallait un peu de temps pour le retrouver, jette son torchon sur son épaule et attrape ma main.

— Salut, entre.

Une délicieuse odeur règne dans la pièce et il y a des Legos dans tous les coins. En fait la table

basse n'est qu'un plateau à bords sur lequel trône une imposante construction à moitié achevée. Les pièces restantes, triées par catégorie, attendent sagement sur des calendriers cartonnés. Mais quel âge il a bon sang ? Comme s'il avait entendu ma question muette, il me dit :

— C'est des Legos pour grands.

Je regarde la boîte : 16+. Le pire, c'est que c'est vrai.

Mon regard parcourt le reste de la pièce.

Déco : rien. Ah si ! Des rideaux, gris. Pas d'abat-jour, pas de nappe, pas de tapis.

Photos : nada.

Objets perso : que dalle.

Plante verte : zéro.

— Je suis souvent absent, alors c'est un peu sommaire...

Mais la barbe, la télépathie ! Bon, il y a quelques ustensiles sur le plan de travail de la cuisine et en cherchant bien j'aperçois deux magazines – d'archéologie, bon, on va dire que ça compte quand même – et une paire de DVD de Lara Croft. Personne n'est parfait. C'est donc bien un humain qui vit ici.

— Alors, je passe le test ?

— Quoi ?

— J'ai l'impression que mon appart vient de subir une inspection en règle...

Est-ce que je pourrais être plus gênée ?

— Oh je suis désolée... j'adore regarder l'intérieur des gens... enfin, la déco de leur maison quoi... enfin bref.

Rattrapage encore plus lamentable que le démarrage. J'aurais dû invoquer la déesse des jolies phrases avant de partir. S'il y a un tas de sable dans le coin je vais aller y mettre la tête de ce pas. À défaut, je pose mes mains sur mes yeux.

Il se marre franchement et m'attrape par l'épaule.

— C'est pas tout à fait prêt, tu veux faire une partie de quelque chose en attendant ?

« Une partie de quelque chose », ça veut dire une partie de jambes en l'air ? Comme ça, sans transition ? Mais non, il me montre une étagère qui contient une pile de jeux de société, dont certains ont l'air passablement fatigués. Bon, un petit scrabble, ça peut être sympa aussi.

Quand même, j'hésite. C'est délicat de jouer avec quelqu'un qu'on ne connaît pas bien. Vu que je suis assez balèze, je risque fort de gagner, et il n'est pas dit que j'arrive à me retenir de me la péter gravement. Il se méprend sur les raisons de mon indécision.

— Tu n'aimes pas jouer ?

— Si, si, mais le problème c'est que tu pourrais m'en vouloir quand tu te feras latter comme une m...

Quand je commence à ricaner, son air interloqué fait vite place à un grand éclat de rire.

— Ha ! Alors ça, c'est ce qu'on va voir !

— Tout à fait, c'est ce qu'on va voir...

Il s'assoit sur le canapé, accoudé au dossier, et m'attire près de lui. Sa main vient se poser sur mon épaule, et descend sur mon bras, son pouce soulignant doucement le côté de mon sein. Il approche son visage du mien avec un petit sourire.

— Je te propose un truc : je profite de ton corps et après je te laisse gagner...

Gonflé, j'apprécie. Mais s'il a cru m'avoir si facilement, il se met le doigt dans l'œil.

— Arrête de te trouver des excuses pour perdre... On va faire plutôt ça : *je* profite de ton corps, et après je te ratatine à la loyale...

Et pour bien lui prouver que je ne vais pas me laisser mener par le bout du nez, je l'attrape et je l'embrasse avant qu'il ait eu le temps de préparer une nouvelle réplique. Ses doigts dans mes cheveux, le sourire de ses yeux... Ça va il est bon perdant, on devrait pouvoir s'entendre.

— Ça va pas cramer à la cuisine ?

— Je vais mettre la minuterie.

J'en profite pour regarder de plus près la construction Lego en cours. Pas besoin d'être une geek pour reconnaître l'étoile noire de Star Wars. Il y a vraiment des gens qui s'intéressent à tous ces machins de vaisseaux ? Pour moi, le seul charme de l'histoire tient dans les questions de famille, d'amour et de loyauté. Et les ewoks, éventuellement.

En revenant, il me reprend la main pour m'emmener à la chambre. La déco s'avère plus personnalisée que dans le reste de l'appartement : un mur est intégralement recouvert d'une photo de collines sous une lumière d'orage. En face, une nuée de stickers d'oiseaux complète le paysage. L'effet est assez... disons déconcertant.

— T'as pas l'impression de dormir dehors ?

Il semble satisfait de ma remarque.

— Justement, ça casse un peu l'impression d'enfermement. Ça me pesait de n'avoir aucune perspective. J'avais l'habitude d'avoir une vue dégagée par la fenêtre de ma chambre, quand j'étais gosse...

Je contourne le lit pour constater effectivement que la fenêtre donne sur l'immeuble d'en face. Il vient tirer le volet avant de se retourner vers moi d'un air expectatif. Devant mon regard interrogateur, il s'assied sur le lit et prend l'air innocent.

— Tu m'as promis quelque chose ou je me trompe... ?

Ça me revient et je pique un fard en me rappelant à quoi il fait allusion. « Profiter de son corps », c'est une promesse que je ne me ferai pas prier pour tenir. L'odeur de son savon me remet en mémoire des sensations brûlantes du week-end dernier. Je le serre contre moi et plonge le visage dans son cou pour le humer de plus près.

— Mmmh, tu sors de la douche ?

Il acquiesce en souriant.

— Tu sens tellement bon, j'ai faim de te goûter partout...

Il ferme les yeux et émet un grognement étouffé.

Je déboutonne sa chemise et défais son jean. Il s'avère que savoir ce que je vais trouver dessous n'enlève rien au plaisir du déballage. Il prend une inspiration en découvrant mes épaules et repousse tout le tissu qu'il trouve pour enlacer ma taille, sans aucun égard pour ma robe que je sauve du froissement total en la jetant sur le dos d'une chaise.

J'allume le radio-réveil en espérant trouver de la musique, au lieu de quoi le machin se met à émettre des cris d'oiseaux, ce qui me fait bien rire. Il vole à mon secours :

— Tu veux que je change ?

— Non c'est bon, à défaut de meules de foin on aura les oiseaux et la vue, ça fera champêtre.

Il a l'air un peu contrarié.

— Arrête de te moquer...

— Je me moque pas ! Tu l'as déjà fait dans des meules de foin ?

— Bien sûr, je suis un gars de la campagne, moi ! me dit-il avec un sourire en coin.

— Ben moi je suis une fille de la ville et j'ai peur que ça me pique les fesses, alors toi dessous !

Et je le pousse sur le lit à plat dos pour m'avancer au-dessus de lui à quatre pattes, ce qui me laisse le loisir d'embrasser son ventre et son torse avant de lui mordiller le cou. Il m'attrape et me fait perdre mes appuis en me serrant contre lui.

— Je vais t'écraser !

— Mais non, tu pèses rien...

Enfin, faut pas exagérer. Il a posé sa main sur ma joue et me regarde comme si j'étais magnifique. Qui peut résister à ça ? Clairement, pas moi, au vu de la chaleur que je sens pulser entre mes cuisses.

Alors j'attrape un préservatif sur la table de nuit et je refais le trajet en sens inverse, de sa bouche, à son cou, à son torse. Il frémit à chaque baiser, et son gémissement quand je le prends dans ma bouche achève de me liquéfier. Que c'est gratifiant et facile de faire plaisir à un homme ! Je ne sais plus pourquoi, comment, j'avais perdu l'envie avec Thomas. Sans doute parce qu'il bougeait, cherchait à aller plus loin, plus vite, et ça me dérangeait qu'il en veuille toujours plus. Lionel me laisse faire, tant mieux pour moi car ses simples exclamations de plaisir me donnent des ailes. Agenouillée entre ses jambes, je me régale de lui, de la chaleur de sa peau et de l'accueil qu'il fait à mes caresses. Lorsque je reviens me lover sur son torse, son regard me dit qu'il était parti loin et j'ai un peu peur qu'il soit déçu, alors je lui précise en m'excusant à moitié :

— Je t'emmène pas au bout, j'ai pas envie que ça soit fini trop vite. Enfin, sauf si tu préfères...

Il m'attrape et me renverse.

— T'inquiète.

Je pose une main sur mes yeux lorsque sa bouche parcourt lentement l'intérieur de mes cuisses. Je tremble alors que je n'ose pas poser les jambes autour de son cou, mais il cale ses coudes au creux de mes genoux pour venir embrasser ma poitrine et d'une caresse en redescendant, me met dans la position qu'il souhaite. Je suis presque choquée par tant d'habileté. Je ne peux m'empêcher de ressentir un petit pincement en pensant à l'entraînement que ça démontre. Je relève la tête.

— Je peux te demander un truc ?

Il me regarde d'un air perplexe, qui se transforme en air amusé quand je précise :

— En vrai, pourquoi on a attendu jusqu'à dimanche soir ?

Ben oui, je ne renonce jamais à une question après l'avoir posée.

— Je savais comment ça allait finir, et je n'avais pas de préservatif...

— J'en avais, moi.

— Je me voyais pas te le demander... Et puis j'avais une soirée chez des copains.

— Ah. C'était bien ?

— Sans doute, oui. J'avoue que j'étais quelque peu distrait. Je te dis pas combien de fois je t'ai déshabillée en pensée ce soir-là. Je dégrafais ton chemisier, je soulevais ton tee-shirt, je défaisais ta robe... En fait je me doutais que tu serais en robe... du moins je l'espérais.

Merci miss et spot.

— Pourquoi ?

— Une robe, c'est une véritable invitation, il y a juste à soulever, et hop !

— Quel romantisme ! Faudra que je me souvienne de ne pas mettre de collant.

— Surtout pas ! Des bas, si tu veux...

— Et ça t'arrive souvent de t'inviter chez une nana comme ça ?

Il a l'air surpris un instant puis rigole et secoue la tête.

— Adelina, tout ce qui s'est passé depuis vendredi soir... non, ça ne m'arrive pas souvent. Jamais, en fait. Je suis resté longtemps en couple, et ensuite... une jolie femme qui me dévore des yeux et se colle dans mes bras, c'était plutôt... inédit. Et génial. Et toi, ça t'arrive souvent de te jeter au cou d'un mec après avoir échangé quatre phrases ?

Holaho, il va où lui ? Remarque, c'est vrai on peut voir ça comme ça. Enfin, je ne me suis pas vraiment jetée, quand même. Quoiqu'en y réfléchissant, vu que c'est la deuxième fois que ça m'arrive en quelques mois, je dois vraiment être en manque. Mais inutile d'entrer dans les détails. Deux fois, ça ne fait pas « souvent ».

— Pas trop, non.

Son sourire est tellement craquant, et cette façon de me regarder comme s'il voulait me tartiner sur du pain frais... c'est irrésistible. Surtout quand ses lèvres le disent aussi... Mes dernières réticences s'envolent dans un cri au moment où sa langue vient explorer mon intimité et tant pis, même si la poisse me rattrape au tournant, j'y aurai toujours gagné l'énorme orgasme qui se prépare et qui m'arc-boute pendant de longues secondes avant de m'abattre sur la couette, trempée de sueur.

Il a un petit rire en revenant à ma hauteur.

— J'adore te voir jouir, c'est tellement... puissant !

Je ne sais pas bien comment le prendre.

— Quoi, je fais trop de bruit ?

— Mais non...

D'un bond je suis à nouveau sur lui, et il est aussi prêt que tout à l'heure, mais j'ai à peine le temps de l'attirer en moi qu'il me rebascule.

— Ça t'embête pas ? J'ai envie de... ça..., fait-il en s'enfonçant franchement.

Je suis submergée par sa force, je ne peux que suivre son tempo, il se donne à moi avec une telle fougue, comme si toute son énergie se transmettait dans chaque mouvement. Je l'amène sur moi pour sentir sa chaleur, je veux sa peau contre la mienne. Je suis gagnée moi aussi par cette envie écrasante, mes hanches le rejoignent à chaque vague, et bon Dieu que j'aime cette presque violence ! La sueur perle à son front et mes cuisses commencent à brûler, et lorsqu'il explose bruyamment j'admire à mon tour l'intensité des spasmes qui le traversent, qui me secouent par ricochets jusqu'au milieu du ventre.

— T'es pas particulièrement silencieux non plus.

Il se marre.

— Ça t'embête ?

— Au contraire...

J'ai bien envie de lui demander combien d'amantes il a eues mais en y réfléchissant je ne sais pas ce que je ferais de la réponse.

— Alors, on joue ?

— Non, d'abord, on mange mon petit plat !

spotless_mind : Attends, tu veux dire qu'il t'a vraiment fait la cuisine ? C'était pas une barquette de chez Picard ?

La Llorona : C'est tout ce que tu retiens dans ce que je te raconte ?

spotless_mind : Mais cocotte, vous êtes bien mignons, des bouquins de cul j'en ai plein

sous mon lit, mais le mec qui fait la cuisine, ça oui ça me scotche. C'était bon ?

La Llorona : Ouais, ouais, des lasagnes, quoi, pff...

MissDashwood : Laisse-la dire... et finalement, vous avez joué ?

La Llorona : Ouais, je l'ai rétamé au Scrabble mais je ne sais pas s'il s'en est aperçu.

spotless_mind : Comment ça ? Vu comment tu gueules à la webcam quand on fait un poker, se prendre une branlée ça passe pas inaperçu, avec toi !

La Llorona : Non mais j'ai essayé de pas l'over-latter quand même, c'est que la deuxième fois qu'on se voit...

MissDashwood : ^^ le pauvre il sait pas ce qui l'attend...

spotless_mind : Ah ben eh, faut nous mériter !

MissDashwood : Oui après tout, on est des déesses...

La Llorona : Amen mes sœurs :-)

On se fait une petite routine, une fois chez lui, une fois chez moi. Avril arrive, pluvieux, mais au moins la lumière revient. Comme souvent, Lionel est parti plus tôt que moi, et je me mets au piano. Au bout de deux minutes, je fais un grand saut en m'apercevant qu'il est revenu sans que je l'aie entendu rentrer. Il se marre et vient s'accouder au piano.

— Pardon, j'avais oublié mon téléphone... Je peux écouter un peu ?

— Tu vas pas être en retard ?

— Non, j'ai quelques minutes.

J'hésite un instant. J'aimerais bien pouvoir dire que je me fiche de son avis, que je joue pour moi, mais pour être honnête s'il rigole je risque de bouder. Et puis, il y a toujours le risque de passer pour une bourge intello-romantique un peu autiste. Du coup, je vais éviter de me la péter avec du Chopin tout de suite. Un petit ragtime ça ne mange pas de pain, et en général ça plaît sans être trop m'as-tu-vu.

Je relève la tête et son air admiratif me fait monter le rouge aux joues. J'ai le cœur qui bat et je me sens ridicule, embarrassée à l'idée de montrer le plaisir qu'il me fait par son regard. Il tire un tabouret pour venir s'asseoir près de moi.

— J'étais sûr que tu jouais bien mais j'étais loin de penser... Un autre ? L'autre fois il y avait une partition de Brahms...

Mais POURQUOI ? Qu'est-ce qu'ils ont avec cette valse, bon sang ?

— Attends, je vais fermer la fenêtre.

C'est drôle de jouer avec quelqu'un qui respire à côté. Je pourrais lui apprendre à tourner les pages, pour joindre l'utile au perturbant. Quand je repose mes mains sur mes cuisses, il me plante une bise sur la joue et se lève.

— J'adore te regarder. Tu m'en rejoueras ?

Je l'accompagne à la porte.

— Une fois que tu auras supporté quelques heures d'exercice, tu risques de changer d'avis...

— Je m'enfuirai pendant les gammes et je reviendrai profiter des morceaux au point.

Juste avant qu'il parte, j'ai quelque chose d'important à dire. Je me mets un coup de pied aux fesses mental, il faut que ça sorte, on sera débarrassés.

— Lionel, je voulais te dire un truc... c'est un peu tôt mais... c'est parti sur les chapeaux de roues alors...

Il me regarde d'un air interrogateur. Je prends une inspiration et je débite la phrase que j'ai préparée.

— Je peux pas avoir d'enfant. Je préfère te le dire, comme ça... tu vois si tu veux me rappeler ou pas.

J'ai la boule au ventre et le cœur battant, mais je le regarde d'un air de défi. Hors de question que je m'excuse pour ça. Plusieurs expressions passent sur son visage sans que j'arrive à percevoir celle qui domine. Surpris, heurté, triste, indécis ? Après une seconde suspendue, il prend une inspiration, m'attrape par le cou et son baiser a un goût de définitif. Quand sa voiture tourne au coin de la rue, je suis toujours en train de me demander si c'est bon signe ou pas.

Aujourd'hui, c'est jour de croques. Parfait pour me distraire de l'absence de réponse à ma question restée en suspens.

— C'est quoi des croques ? me demande Gaspard, trois ans.

— Des croque-monsieur.

— Ah oui, nous on en fait avec maman !

— Sans doute, mais est-ce que tu mets de la béchamel ?

— C'est quoi de la béchamel ?

— De la sauce blanche. Non on n'en met pas, intervient sérieusement Paul, six ans.

— Quoi ? Mais c'est le meilleur ! Vous allez voir. On va tout préparer pour quand papa et maman vont rentrer ce soir, comme ça ils seront contents.

Suzanne m'a demandé si je pouvais récupérer les garçons parce que Matthias et elle sont coincés en formation chacun de leur côté et que le centre de loisirs est en grève. Quelque part j'ai été flattée qu'elle me pense assez capable pour me les confier. Je vais pouvoir profiter d'eux avant qu'ils partent et m'oublient complètement. Ça va bien se passer. Je suis grande. J'ai tout prévu, j'ai fait une liste et un planning. J'ai failli faire un PowerPoint mais je me suis arrêtée à temps.

Mon téléphone sonne pendant qu'on se lave les mains. Soit quinze minutes après être arrivés à la maison, le temps d'enlever manteaux et chaussures et... c'est tout. Mon planning va être un peu juste, je crois que j'ai oublié un facteur inertie quelque part.

Je m'éloigne un instant du débat essentiel pour savoir qui va allumer la lumière de la cuisine et mon cœur fait un bond en voyant le numéro de Lionel.

— Salut.

— Salut ! Est-ce que je peux venir chercher ma clé USB ?

OK, donc on fait comme si de rien n'était, bien bien. Ou alors il a peur que je pilonne sa clé USB s'il me donne la mauvaise réponse. Il n'a pas tort. Mais je ne suis pas du genre patiente.

— Tu rappelles, ça veut dire que t'es OK avec ce que je t'ai dit ?

— Quoi ? Oh ça, ben oui, bien sûr.

Ah bon, d'accord. C'est presque louche que ça soit aussi simple, non ? Pas de : « Mais pourquoi ? », « Tu es sûre ? », « On pourrait essayer des FIV » ? Pas de : « C'est pas grave j'ai toujours rêvé d'adopter » ?

Je jette un œil dans mon sac, et ça aussi, ça prend bien plus de temps que ce qu'on pourrait penser.

— Bon, ta clé je l'ai avec moi mais je suis à Blagnac là, chez Suzanne et Matthias.

— Tu rentres bientôt ?

— Non, je pense que j’y suis pour un moment, j’ai les garçons et je ne sais pas à quelle heure ils vont rentrer.

— Je passe à Blagnac alors.

Une demi-heure plus tard, je connais quelques minutes de désespoir à me demander si je n’ai pas été ambitieuse avec cette histoire de croques.

Je passe un tablier à Gaspard en lui disant :

— Non, la béchamel c’est chaud, c’est Paul qui fait, mais regarde, toi tu feras le fromage.

Il a la lèvre qui tremble. C’est pas bon. Je capitule.

— Bon écoute, tu fais le premier, ça sera ton croque spécial à toi, mais les autres c’est Paul qui fait.

Ça a l’air de faire l’affaire. Mon ouvrier le plus qualifié a besoin d’aide pour remonter ses manches, ce qui laisse le temps au minus de goûter le jambon et le fromage. Je l’arrête juste avant qu’il plonge le bras dans la béchamel. Je lui fais les gros yeux. Il s’en fiche complètement. Va falloir que je bosse mes gros yeux.

— Je t’ai dit que c’était chaud !

Remarque, vu le temps qu’on a mis, ça ne doit plus l’être tellement. Une fois l’atelier croques mis en place, je passe de l’un à l’autre en essayant de minimiser à la fois la perte en fromage et la probabilité que tout valse par terre suite à faux mouvement. Voire même s’il pouvait y avoir du jambon dans tous les croques ça serait pas mal mais on ne va pas non plus pinailler.

Quand Lionel sonne à la porte, ça commence à rouler pas mal. Je l’embrasse vite fait avant de venir rattraper un bout de manche qui s’approche dangereusement de la béchamel. Il a l’air étrangement intimidé et reste planté sur le seuil de la cuisine. Ça me rappelle que j’ai un bon souvenir de cette cuisine. Sauf que l’autre fois, elle était propre.

— Tu peux entrer.

— Non, je suis dégueulasse. Salut les garçons !

Je lui rends sa clé et jette un œil sur mes ouvriers.

— Hep Paul tu as oublié la béchamel dans celui-là. Gaspard, le fromage, tu crois qu’il va sauter tout seul sur le pain ?

Après avoir rattrapé les croques incomplets je me tourne vers Lionel, qui a l’air quelque peu atterré. J’ai un geste d’impuissance.

— Faut bien qu’ils apprennent, hein ?

Il sourit en réponse, mais avec un temps de retard.

— Sûr. Bon, je me sauve, Vincent m’attend.

— Vous faites quoi ?

— Il a un virus, je vais le dépanner. Enfin, son ordi.

Il a l’air pressé de partir, on croirait qu’il a un rendez-vous galant. Mes ouvriers deviennent de plus en plus bruyants et indisciplinés. Je rattrape le fouet plein de béchamel avant qu’il atterrisse dans les cheveux du petit. Il est temps d’arrêter le massacre.

— Vous voulez regarder la télé ?

Tous en chœur :

— Oui !!

Bénie soit Gulli.

— Lavage de mains !

Lionel se retourne sur le pas de la porte.

— Tu sais, vraiment... Je m'en fous.

Il se reprend aussitôt.

— Enfin, non, je m'en fous pas, mais plutôt, ça me va.

Je rattrape le savon par terre et mets les mains au milieu des vingt petits doigts qui se battent.

— Chacun son tour !

Je reste un peu abasourdie par cette précision éclair. Je n'ai plus qu'à essayer de me persuader que ça n'a rien à voir avec le fait qu'il vient juste de constater que je m'y prends comme un manche avec les marmots.

VERTIGE

J'ai encore rêvé de Teresa, dans sa maison, façon vieux film en noir et blanc. Je suis toute petite, blottie dans le fauteuil à rayures. Je regarde ses doigts, et je m'aperçois qu'elle joue un morceau et que j'en entends un autre. Je cherche la source de la musique pour m'apercevoir que c'est le piano qui est défectueux. Les marteaux sont mélangés, comme un mécanisme de vieille machine à écrire. Je m'émerveille devant la complexité du phénomène et je me réveille incertaine. J'aimerais que la vie soit simple. J'aimerais que les notes de ce nocturne de Chopin entrent dans mon cœur et dans mes doigts. J'aimerais que mon souffle s'agrandisse et que mon ventre s'apaise. Dans l'élan, savoir me livrer tout entière, à la musique, à un homme, et à une petite vie.

Depuis que Suzanne est partie, on continue de manger ensemble un mardi sur deux, mais au téléphone. Franchement, ça fait assez bien illusion.

— Comment tu as su que ça allait le faire avec Matthias ?

— ...

— Suze ?

— J'ai pas su, j'ai décidé. Mais je peux te raconter le moment décisif, si tu veux.

— Vas-y.

— On était au Mali avec un groupe d'étudiants, on bossait sur un projet de création de sanitaires dans l'école d'un village paumé. Un jour, on avait été chargés de ramener un chargement de matériel, et on s'était perdus au milieu de la pampa, tous les deux avec l'espèce de vieille jeep toute pourrie sur laquelle plus aucun voyant ne fonctionnait et dont le pare-chocs tenait avec de la ficelle. Tout à coup deux jeunes sont arrivés, ils faisaient des signes en direction de la voiture, avec beaucoup d'énergie, et on ne comprenait pas un traître mot de ce qu'ils racontaient. Moi, j'étais super méfiante, mais Matthias leur a fait confiance. Ils nous ont conduits jusqu'à leur village, nous ont offert un repas, et on n'a jamais su si c'était une occasion spéciale ou quoi, mais il y a eu des danses, des chants, et on a passé une soirée incroyable, comme hors du temps.

» Quand on est allés se coucher, je lui ai dit d'un air désolé : « Jamais on ne revivra une soirée pareille. » Il m'a répondu : « Non mais on en gardera le souvenir, et puis il y en aura d'autres des soirées extraordinaires, différentes. » Tu vois, c'est un type qui voit toujours le verre à moitié plein. L'expression « si seulement » n'existe pas dans son vocabulaire. Il a un talent pour le bonheur, pour

moi qui viens d'une famille de déprimés, c'est fou... Les épreuves de la vie, non seulement il les affronte, mais en plus il trouve ça normal, voire cool.

— Et lui, pourquoi il t'a choisie ?

— Alors là, j'en sais fichtre rien. Et toi, vous en êtes où avec Lionel ?

— Oh, je ne sais pas bien pour le moment.

La vérité c'est que c'est tellement fort que je suis pétrifiée de trouille. Je nage dans la volupté et dans la terreur. Mais ça, même à Suzanne je ne peux pas le dire, c'est déjà tout juste si j'ose me l'avouer. Je pense à Lionel, au regard qu'il porte sur moi, à cette façon totalement décomplexée qu'il a de prendre du plaisir. Savoir que je lui fais un tel effet... je pourrais perdre la raison rien que d'y penser. Je pourrais peut-être même me perdre complètement.

Mais au début d'une relation, c'est les hormones qui parlent, et tu ne peux pas faire confiance aux hormones. Tu es obligée d'attendre qu'elles se dissipent pour découvrir quelles déceptions elles masquaient. Et là, tu vois si tu peux vivre avec ou pas.

Mon humeur tombe dans mes chaussettes lorsque je trouve un message de Lionel en finissant de me préparer pour aller le retrouver à une soirée concert où Marlène nous a invités :

Suis coincé en réu, risque être en retard, pars sans moi j'essaierai de vs rejoindre. Bises

OK à tout' j'espère.

Ce n'est rien, mais ça me fiche un coup.

spotless_mind : Allez ma poule, c'est rien. Tu vas t'en remettre, pour une soirée, quand même.

La Llorona : C'est que je m'étais habituée à l'idée de pas être toute seule ce soir...

spotless_mind : Tu veux dire que tu t'es remonté le bourrichon tout l'aprèm ?

La Llorona : Ben... Ouais...

spotless_mind : Haha, bah, au pire t'as Bob.

Elle a raison. J'ai Bob, et j'ai aussi mes boulettes. Mes boules de geisha. C'est Suzanne qui me les avait offertes. Pour un de mes anniversaires, elle m'avait tendu un paquet en me disant : « Tu l'ouvriras chez toi, parce que j'assume qu'à moitié, et tu ne m'en reparles pas, OK ? » Elles sont vraiment jolies, gravées très finement avec des sortes d'arabesques. Quand j'avais ouvert le paquet j'avais passé un moment à les manipuler puis je les avais rangées dans mon tiroir, et au final je ne les ai jamais utilisées. Je ne sais pas pourquoi aujourd'hui, c'est le jour. Ça fait drôle, mais quand on ne sautille pas, ça se laisse oublier.

Il fait encore chaud en ce début de soirée lorsque j'arrive sur le lieu du concert. Des grappes de gens se dirigent vers un petit château en suivant un chemin de bougies. Du point de vue sécurité ça me paraît hautement douteux. Ils ont du bol que le vent ne souffle pas. Une salle pouvant contenir une grosse quarantaine de personnes contient des chaises réparties de façon irrégulière. En voyant les groupes s'installer pour discuter, je comprends que c'est plus une soirée privée qu'un concert, esprit jazz-club des fifties. Marlène entre, divine dans sa robe longue. Le silence tombe lorsqu'elle entonne

L'air envoûtant de *Amado Mio* de Pink Martini, que je reconnais pour l'avoir souvent entendue le fredonner. Puis, elle présente son partenaire Gavin qui l'accompagne à la guitare. J'admire son charme british à la Hugh Grant, absolument écœurant alors qu'il ne fait aucun effort vestimentaire. Marlène, elle, est encore plus resplendissante que d'habitude, complètement dans son élément au milieu de cette assemblée d'habitues plutôt BCBG. Sa voix fine et sucrée se marie parfaitement avec la voix légèrement nasale de Gavin. Leur duo est bien rôdé et l'alchimie entre eux est quasiment palpable, dans leur posture, dans les regards qu'ils s'échangent, dans la sensualité du répertoire qu'ils ont choisi. Je me sens très seule par contraste, et ma gorge se noue. C'est ridicule, j'espère qu'il va arriver mais je ne veux pas non plus suspendre ma soirée à sa venue. Ils enchaînent les reprises de chansons folkloriques, jazz et modernes, avec leur touche personnelle et suffisamment de variété dans les styles pour que je ne voie pas le temps passer. Un frisson me parcourt au moment où des bras familiers m'enlacent et des lèvres chaudes se posent au coin des miennes, alors que Marlène chante de façon tout à fait appropriée *It had to be you*. L'arrivée de Lionel me met dans un tel état que je me rappelle abruptement mon audace du jour en même temps que je prends conscience de la chaleur moite qui règne dans la salle malgré la porte ouverte. Ou c'est peut-être juste dans moi. Un blues de plus, *Turn me On* de Norah Jones, et je n'en peux plus. Je l'entraîne discrètement dehors.

Je l'amène dans un recoin du parc à l'abri des regards et des bougies. Je le plaque contre moi, je sens contre ma hanche la puissance de son envie qui s'accorde avec la mienne. Il m'embrasse avec une telle passion que j'oublie tout. Toute la tension accumulée depuis le début de la soirée se concentre dans mon ventre, dans mes doigts sur sa peau, dans mes lèvres contre les siennes. Sa main glisse le long de mon visage dans mon décolleté, dégage doucement un sein et je manque de défaillir quand il y pose les lèvres. Ses doigts prennent la relève et sa bouche revient à la mienne. Je crois que mon cœur bat tellement fort qu'on doit l'entendre à l'autre bout du chemin. Son souffle chaud dans mon cou me tord le ventre. Je gémiss et me frotte contre lui, ce qui lui tire un petit rire.

— Tu as envie tant que ça ?

— Hé, je peux te retourner la question !

Comme si je l'agressais, limite. Il sourit et lève une main en signe de conciliation.

— Moi c'est facile, j'ai envie de toi en permanence, parce que tu es belle... mais je te trouve particulièrement bouillante ce soir.

Il me mordille la peau et je me désagrège.

— C'est un moment magique...

Tu es là et je me rends compte que je peux désirer à nouveau. Je brûle plus que jamais alors que j'avais cru m'éteindre. *Fais-moi sentir que je suis vivante, je n'y crois pas encore tout à fait, j'en ai besoin...*

J'ai le nez dans le creux de son coude, et je respire sa peau à ce petit endroit tout doux. Il suce mon sein tout doucement, joue avec, en caressant l'autre, au rythme des mouvements de mon sexe contre le sien. Il laisse échapper des grondements de plaisir, et sa respiration est brûlante sur ma peau. Je le perçois à travers le tissu, je l'imagine, et avec l'aide providentielle de mon petit matériel je crois le sentir à l'intérieur de moi. Le plaisir monte, je halète, je râle, je ne suis plus que dans mon bas-ventre, ma retenue et ma discrétion sont parties dîner en ville.

Je mets mes mains sur ses fesses pour le happer encore plus, il grogne en me suçant plus fort, et c'est ce grognement qui m'achève et me déborde. Je me retrouve secouée de spasmes dans ses bras, le plaisir se mêlant à l'incrédulité et aux remerciements au dieu des boules de geisha.

J'essaie de revenir sur Terre et de prendre un air détendu, probablement sans grand succès vu que je dois avoir la couleur d'une framboise et les tempes qui battent.

— Tu viens de jouir ? dit-il d'un air ébahi en desserrant un peu son étreinte, et ce n'est pas vraiment une question. Bon sang, tu viens de jouir, juste comme ça ?

« Juste comme ça », il est mignon lui, il fait ça tous les jours ou quoi ? Un instant, je suis tentée de l'envoyer bouler. Mais quand il passe la main dans mes cheveux et me regarde d'un air admiratif et gourmand, j'y renonce.

— Pour être tout à fait honnête, j'avais une petite aide...

Je me baisse pour enlever ma culotte et mes boules de geisha que je balance dans mon sac à main, et j'attrape un préservatif. Il est encore sous le choc quand je suis de retour dans ses bras.

— À toi, je lui souffle.

Il semble si étonné que c'est à mon tour de rire et de passer la main dans ses cheveux. Il scrute mon visage comme pour être sûr d'avoir bien compris. Je l'attrape par la ceinture, l'attire contre moi et l'embrasse avec toute l'ardeur dont je suis capable. Il exhale un soupir et pose ses dents sur mon cou pendant que je défais son jean et que je lui enfle le préservatif. Son regard m'interroge une dernière fois. Je lui souris, m'accroche à son cou et il s'introduit doucement en moi, fermant les yeux à demi, grondant et jouissant de la sensation sans la moindre gêne. Je suis émerveillée par sa facilité à plonger son regard dans le mien, son naturel, l'assurance sans affectation de ses gestes. Ce moment est tellement érotique que j'essaie de le fixer dans ma mémoire pour les jours de disette fantasmagique. La position nous permet à peine de bouger, à la force de ses bras qui portent tout mon poids. J'accroche mes deux pieds derrière son dos, le tirant plus fort à l'intérieur de moi. Dommage, il manque le petit rebord de mur providentiel. Il gronde à nouveau et s'agenouille pour me poser dans l'herbe. Ses mouvements se font plus intenses. Bientôt il abandonne toute retenue et s'enfonce puissamment en moi à chaque poussée en lâchant des grognements de plus en plus bruts. À ma grande surprise, je bascule dans un autre orgasme et il me rejoint dans un cri.

Deux bonnes minutes plus tard, il a toujours le visage dans mon cou, et je lui caresse le dos et je lui glisse, en souriant à l'évocation :

— Hé, tu t'endors pas, hein ?

Il se marre.

— Non, mais par contre je vais peut-être tomber.

— On est déjà par terre, tu te feras pas mal.

Il rit encore se décolle de moi avec des mouvements précautionneux, se débarrasse du préservatif, rajuste son pantalon et s'allonge à mes côtés avec un soupir. J'ai juste à rabattre ma robe.

— Je vais chercher à boire.

Je manque de m'étaler sur une marche en me rendant au bar. J'ai les jambes en coton, mes mains tremblent et ma gorge se serre. Une main sur mon bras me fait sursauter. Gavin me serre dans ses bras, et par chance il ne semble pas s'apercevoir à quel point je suis secouée.

— Hi, Adelina.

— Salut Gavin. Félicitations, c'était... vraiment envoûtant, ça m'a fait décoller.

— Merci, tu devrais dire à Marlène, ça fera plaisir, elle cherchait toi.

— Bien sûr, si je ne la vois pas ce soir je lui dirai demain.

Pour être honnête, j'espère ne pas la croiser dans la minute, parce que je préférerais me remettre d'abord de mes émotions. Mais ça sort d'où, tout ça ? Ces cris, ces tremblements, et ce plaisir

terrible qui me broie, c'est vraiment moi ? Par terre, dehors ?

Il faut que je revienne sur terre, un type m'attend sur la pelouse et il a bien mérité son cocktail. Je ressors et tends son verre à Lionel, en espérant que mon trouble n'est pas trop visible.

— Merci, ma douce.

Je le regarde, et au bout d'un moment je m'attends à ce qu'il me dise : « Tu veux ma photo ? » D'ailleurs je la voudrais bien. Mais non, il me regarde aussi, caresse mon bras du bout des doigts, et son geste me donne la chair de poule. Après quelques gorgées de cocktail, ses lèvres sont fraîches sur les miennes, et un nouveau frisson me traverse. Mince, je crois que je suis sérieusement mordue. On n'a plus qu'à regarder les étoiles, et avec mon air niais on aura le parfait tableau romantique. Au secours, Juliette, sors de ce corps ! Par acquit de conscience, je jette un œil au-dessus des cyprès, mais on ne voit pas d'étoile, il y a trop de nuages. En fait, le vent se lève et on va même se prendre un orage sur le coin de la figure si on traîne trop. Chacun dans sa voiture pour rentrer, ce n'est vraiment pas romantique mais au moins ça me reposera les neurones.

Cet été, Lionel part voir son frère en Nouvelle-Zélande. Maintenant que je l'ai assuré que j'étais très contente pour lui et que je serais très bien toute seule, il attend avec impatience ce voyage prévu de longue date. Je suis réellement contente ; même si elles risquent de me paraître longues, ces trois semaines me donneront l'occasion de réfléchir sans être parasitée par mon envie de lui.

Hier on jouait et il me parlait de son frère, son aîné de dix ans, de sa belle-sœur, et de son neveu de quinze ans qu'il connaît à peine.

— Comment ça se fait qu'il habite en Nouvelle-Zélande, ton frère ?

— Il est parti sac au dos après ses études, il a rencontré sa femme, et il n'est jamais rentré.

Je n'avais pas pu m'empêcher d'avoir un petit coup au cœur.

— Si tu rencontres une jolie Maorie, je...

Il m'avait coupée en riant.

— Tu rien du tout parce que tu le sauras pas !

Je m'étais écroulée intérieurement. Après tout, c'était vrai : on ne s'était rien dit, rien promis.

Il avait perçu mon trouble et m'avait dit un peu solennellement :

— Ma belle, je suis tellement dingue de toi, même si je croise Angelina Jolie, je ne tournerai pas la tête.

— Ah mais tu peux tourner la tête, du moment que c'est que la tête...

Il avait ri en faisant un signe de dénégation.

— Et toi, tu ne céderas à aucun de tes soupirants ?

Comme si j'étais le genre de fille après qui on soupire. Mais sa question m'avait bêtement fait sourire.

— Quoi, les quinze mecs qui font la queue devant la porte ? Bon, pour trois semaines, je ferai un effort.

En attendant, je suis encore en train de le lasser gentiment au scrabble. Je ne sais vraiment pas pourquoi il s'obstine à jouer avec moi. Remarque, je m'obstine bien à jouer avec Suzanne. Je sens le sept lettres sur mot compte triple, il est là pas loin, mais il ne veut pas sortir. Dans ce cas faut pas s'énerver, faut bouger les lettres, laisser turbiner et en général ça finit par apparaître. Surtout ne pas se presser parce qu'on fait attendre l'autre, c'est le jeu. Heureusement, Lionel a l'air plongé dans sa

réflexion et ne montre aucun signe d'impatience. Allez, mon cinquante, pas possible... Tout à coup, il prend une inspiration. Juste au moment où j'allais mettre le neurone dessus, j'en suis sûre. C'est bas.

— Tu sais... ça serait cool de pouvoir se passer des préservatifs, si tu es d'accord. J'ai fait les tests de mon côté, je t'ai amené les résultats. Enfin, rien ne presse, hein, mais j'en ai envie... alors si tu veux, on pourrait y réfléchir pendant que je serai là-bas.

Bon OK, c'est mort pour le sept lettres. Pour me donner une contenance le temps de réfléchir à ce que je vais dire, je regarde le papier qu'il me tend. Au passage je note sa date de naissance. Deux ans de plus que moi. Tiens un gars d'octobre, ça lui va bien. Je vais fouiller dans mes papiers.

— J'avais fait le test il y a quelques mois et je n'ai eu personne depuis. Tiens.

Je lui colle la feuille entre les mains et même s'il n'y jette qu'un vague coup d'œil il paraît immensément soulagé de ma réaction. Maintenant, il faut que j'arrive à aborder le sujet qui fâche. Il me devance.

— Et au niveau contraception, euh... c'est bon ?

— Ben en fait, pas vraiment... quand j'ai dit que je ne pouvais pas avoir d'enfant, c'est pas du 100 %, il y a quand même une chance, ou un risque, tu vois... mais je ne veux absolument pas reprendre des hormones, j'en ai assez bouffé, et ça me fusille la libido.

J'aimerais ajouter qu'on pourrait peut-être juste... ne rien faire et voir ? Après tout, on serait pas les premiers... *Mais on n'en est pas là !* me dit ma raison. *Et pourquoi pas ?* me hurlent mes tripes, *tu vieillis et puis de toute façon ça ne risque pas grand-chose !*

Il fuit mon regard et ferme les yeux avec une expression douloureuse un instant avant de reprendre d'un air résolu.

— Adé, je suis désolé, je ne suis pas prêt, même si c'est improbable, je ne veux vraiment pas prendre le risque... Dans ce cas je préfère encore qu'on en reste au préservatif.

— Non, moi aussi je voudrais bien m'en passer...

Mais le gynéco et tout le tintouin, j'ai la boule dans la gorge rien qu'à l'idée. J'ai posé mon menton sur mes genoux pliés et il vient m'envelopper dans ses bras.

Il presse doucement.

— Il y a d'autres choix que les hormones ?

Je réponds sans enthousiasme.

— Je suppose que je pourrais tenter un DIU au cuivre. Mais...

— Mais ?

— Un DIU, c'est... du long terme quoi, c'est pour quelques années.

Il comprend la question sous-jacente.

— Adé, je ne suis pas prêt maintenant, et je ne le serai pas le mois prochain non plus...

Dans quelques années alors ? Mais dans quelques années je serai vieille, et mes ovaires aussi...

Il est parti, et j'ai passé une semaine chez Suzanne. Quelques douces journées à chercher des champignons avec sa belle-mère, à visiter Nancy et à bavarder sous le cerisier en regardant les deux loupiots faire de la balançoire. Les messages de Lionel sont gais et se terminent toujours par des mots doux que je relis cent fois en souriant comme une andouille. Évidemment, ça ne passe pas inaperçu. Matthias et Suzanne échangent un coup d'œil complice et il disparaît avec les petits pour nous laisser discuter tranquille. Suzanne me regarde d'un air attendri.

— Il te manque, ton Lionel ?

Je hausse les épaules en essayant de ne pas avoir l'air penaud.

— Oui...

— C'est mignon. Je suis contente pour toi.

— Il te manque encore, des fois, Matthias ?

— Non, parce qu'on n'est jamais séparés assez longtemps. Et ça me manque qu'il me manque. Son rire illumine le soir.

— On n'est jamais contentes !

Les garçons déboulent en pyjama et après avoir fait des bisous équitables je profite des derniers rayons de soleil pendant qu'elle va les coucher.

Avec Thomas on se manquait aussi, mais ce n'était pas du manque gai, plutôt du manque désespéré. Enfin au début, parce que vers la fin, paradoxalement, plus on s'éloignait, et plus on restait collés. Il y avait eu de beaux moments, notre appétit du début, même si les premiers temps je n'arrivais pas tout à fait à me laisser aller. Je ne pouvais pas, c'était trop fort, trop intrusif. Mais j'avais du plaisir, lui aussi, j'aimais le regarder venir en moi, j'aimais le contraste de nos peaux. Il disait : « Je t'aime, ma petite vanille. Regarde, on fait vanille-choco. » Je lui disais : « On fera une jolie famille avec des petits glaçons et des petites billes, et on habitera dans un chapeau avec un petit pois. » Les livres de gosse, c'était notre truc, on en avait un stock. C'est lui qui les a gardés, il doit les utiliser maintenant. Il avait un côté sérieux mais avec une coolitude confinant au je-m'en-foutisme. J'adorais qu'il porte un costard tous les jours, je l'attrapais par la cravate et je jouais à *Pretty Woman*, je me disais que c'était le bonheur. L'autre jour, je regardais des photos, je suis tombée sur une de nous deux pendant notre voyage en Espagne, on a l'air si heureux, une vraie carte postale. Je me rappelle du petit hôtel et de la chambre avec balcon, du bruit de la mer. Cette fois-là, il m'avait caressée, et c'était si bon, j'avais explosé dans un cri, et après je m'étais blottie contre lui, bouleversée. Je ne peux pas m'empêcher de teinter ces beaux souvenirs d'une certaine amertume. La dispute dans la voiture parce que je le guidais mal, le coup de gueule devant le piètre état de la salle de bains, et tous ces Espagnols partout qui refusent de parler anglais ou français, pays de merde. Mais je ne voulais retenir que la joie. Comme si ça pouvait exister, la joie pure, la joie sans la peine pour faire le revers de la médaille.

Quelle est la différence entre ce que j'avais alors et ce que j'ai aujourd'hui avec Lionel, fondamentalement ? Qu'est-ce que nous avons de plus qui peut me laisser espérer un meilleur dénouement ? Ma relation avec Thomas reposait sur un projet de famille, classique sans doute mais au moins c'était limpide. Avec Lionel, c'est moins évident, et je ne peux pas lui en faire le reproche, vu que je ne sais pas moi-même ce que je veux. Je ne veux pas entendre parler de FIV mais je n'ai pas renoncé à l'idée d'avoir un enfant. Je voudrais qu'il veuille un enfant mais qu'il ne m'en veuille pas de ne pas pouvoir en avoir. Je me perds moi-même dans mes ambivalences. À croire que je ne suis pas toute seule dans ma tête ! Et moi, est-ce que je pourrai ne pas lui en vouloir si on essaie et que c'est trop tard, ou s'il ne se décide pas à essayer ? Est-ce qu'il pourra ne pas m'en vouloir si je ne me décide jamais ? Ça me fait flipper. C'est tellement vite fait, de blesser l'autre. Suzanne tente de me tranquilliser :

— Ne te prends pas la tête maintenant avec tout ça. Tu y verras plus clair quand les hormones auront décanté.

— Et ce sera quand ?

— Oh, d'ici quelques mois, entre un et deux ans après la rencontre.

— C'est déprimant !

— C'est physiologique. Mais c'est plutôt chouette, au contraire, c'est là que la vraie vie commence. Ça serait éreintant de nager dans les paillettes tout le temps...

De retour à Toulouse, je continue de me débattre avec mes questions. Cassipio m'a collé une réunion le jour du retour de Lionel. Je ne pourrai pas aller le chercher à l'aéroport. J'ai beau ne pas être superstitieuse, ça me gonfle. Plus son retour approche et plus je me sens partir en vrille. J'ai hâte de le retrouver, mais par moments je ne suis plus sûre de me souvenir de son visage, ses traits deviennent confus dans ma tête. J'aurais vraiment dû lui demander sa photo.

Quand je frappe à sa porte, je suis morte de trouille. Il m'ouvre la porte, m'attrape avec son grand sourire, et crac, ça me fait le coup de la tortue. En trois semaines, il m'est poussé une carapace. J'en étais sûre. Il retire la main de mon bras en sentant que je me raidis et on reste tous les deux désemparés un instant.

J'ai regardé mes pieds, puis son visage, je n'ai pas su quoi dire, et il a compris. Que ce n'était pas un rejet de lui mais une protection un peu trop efficace contre le vide que son absence avait laissé. Alors il m'a entraînée au salon et m'a donné un petit kiwi en peluche. Je lui ai demandé si son vol s'était bien passé. Il m'a raconté le groupe de jeunes sportifs et leurs idées extraordinaires sur la France, les blagues douteuses du chef de cabine et le choc de la lumière en revenant de l'hiver à l'été. Et petit à petit, mon cerveau s'est calmé et a accepté d'entrouvrir la carapace. J'ai tendu la main vers lui, il a ouvert les bras et m'a laissé l'approcher. J'ai posé mon nez sur son torse, je l'ai respiré, peut-être pour vérifier que son odeur me faisait toujours le même effet. J'ai détaché les boutons de sa chemise, j'ai enfoui mon visage dans la chaleur de son corps. Puis je l'ai déshabillé et je l'ai parcouru avec mon nez. Et quand j'ai senti que je l'avais retrouvé, je me suis rendue entre ses mains, à son envie. À son tour il m'a déshabillée, il a frotté son visage sur mes seins, il a embrassé mon ventre, mes bras, avant de se poser entre mes cuisses, et il me regarde. Je le regarde. On se regarde.

Il me dit :

— Je savoure le petit vertige de juste avant d'entrer en toi...

Ah d'accord. Dis donc pour savourer il savoure. Non mais c'est bon, prend ton temps, c'est pas comme si ça faisait trois semaines que j'étais morte d'envie. Je me passe le doigt sur l'aile du nez. Ouaip, je pense que c'est le moment de lui poser LA question.

— Et sinon, c'était beau la Nouvelle-Zélande ?

Il reste une seconde stupéfait et je me marre. Il éclate de rire et se décide enfin, nous arrachant un gémissement à deux voix. Il oscille doucement et nos sourires s'embrassent. La chaleur monte, le soulagement presque douloureux que je lis sur son visage fait écho au plaisir qui flambe dans mon ventre. Il nous bascule pour me mettre sur lui, me laisse donner le tempo et j'exulte de le voir se plier en deux et laisser échapper un cri sourd à chaque spasme. Avant que le fou rire le reprenne.

— C'était beau, ouais... Des paysages splendides, beaucoup de relief...

Appuyé sur un coude, il sourit en parcourant lentement mon corps de la main, avant de la glisser entre mes jambes.

— La nature sauvage et luxuriante...

Je me tourne vers lui.

— Sauvage ?

Il rit encore et demande grâce alors que je lui grignote l'oreille et le cou.

Au cours de piano suivant, sans doute encore un peu évaporée, j'ai demandé à Johanne si elle voulait monter un quatre mains avec moi.

Elle a eu l'air surprise.

— Pourquoi pas, si vous voulez. Mais si vous avez envie de jouer avec d'autres, j'ai une proposition à vous faire. Vous connaissez Sergio Lavigne, votre voisin, il me semble ?

— Euh, oui...

Mais pour les quatre mains, comment dire...

— Il accompagne un quatuor à cordes, qui est dirigé par mon amie France. Mais c'est un homme très occupé, et il aimerait se décharger d'une partie du programme. Vous pourriez le remplacer, juste sur quelques morceaux pour essayer. Vous en avez la capacité, mais ça vous demandera du travail. C'est un exercice très différent que de jouer seul.

Moi, jouer devant quatre personnes ? Pire, devant quatre musiciens ? Non, *avec* quatre musiciens. Des violonistes qui plus est. Oh, faut pas être sectaire, ils ne doivent pas tous être hautains et pédants. Je m'entends répondre :

— Pourquoi pas ?

Mais qu'est-ce qui me passe par la tête ?

Calée à côté de Lionel sur le canapé, épaule contre épaule, je pense que si je le veux suffisamment fort, je vais arriver à me lever pour attaquer ma liste de choses à faire longue comme le bras. En même temps, il ne faut jamais faire le jour même ce qu'on peut remettre au lendemain. Surtout en matière de ménage. Sinon quand on n'y arrive pas il faut subdiviser. 1 : Se lever. 2 : Enfiler tong pied droit. 3 : Enfiler tong pied gauche. 4 : Marcher jusqu'à la chambre. 5 : Ouvrir le panier de linge sale.

Et juste à ce moment-là, je le jure, c'est exactement un centième de seconde avant que je me lève enfin, qu'il se tourne, s'appuie sur le coude, se racle la gorge et m'assène :

— Alors, je me suis renseigné, et si tu veux prendre le DIU au cuivre, je m'occupe de tout. Je te prends les rendez-vous, et je t'y emmène. Quand tu veux, en attendant on reste au préservatif, aussi longtemps que tu veux, OK ?

Oh que j'aurais dû m'occuper du linge sale avant !

— Tu es sûr ? Tu ne regretteras pas après ? Si je deviens trop vieille et que ça ne marche jamais ?

Il me regarde gravement, et j'ai l'impression un instant qu'il rattrape in extremis la réponse qui allait sortir.

— Oui je suis sûr. Je ne t'en voudrais jamais pour ça. Et toi, tu es sûre ?

Je hoche la tête et j'essaie de masquer la boule dans ma gorge par un ton léger :

— Au pire si on se décide trop tard, il nous restera l'adoption, hein ?

Puis, je me lève pour aller pleurer dans le bac à linge sale. C'est la solution logique bien sûr, mais le DIU, c'est la fin, la fin de la possibilité d'un accident, la fin d'un petit rêve qui ne m'avait pas complètement quittée. Mais il n'est pas prêt. C'est comme ça et c'est bien. C'est sûrement mieux qu'un coup de poignard d'espoir déçu chaque mois... S'il y a le moindre espoir, je sais pertinemment que je vais me mettre à compter les jours, à guetter les signes, comme je l'ai fait pendant près de cinq

ans. Je ne suis pas prête pour recommencer tout ça, et je ne sais même pas si je le serai un jour. Alors c'est bien comme ça, vraiment. Peut-être que mon chemin ne passera jamais par ce rêve-là, et peut-être qu'il sera beau quand même.

Ça ne s'était pas passé si mal. La gynécologue n'avait manifesté aucune surprise à ma demande et avait même ajouté que les hormones présentaient de nombreux inconvénients. Une heure avant le rendez-vous, j'avais docilement pris l'ibuprofène qu'elle m'avait proposé. La douleur avait été fulgurante mais n'avait pas duré plus de deux minutes, au cours desquelles elle s'était excusée une dizaine de fois. J'avais serré les dents en me disant que quelques mois auparavant j'étais volontaire pour accoucher alors je n'allais pas faire un cirque pour un DIU même pas de la taille d'un pied de bébé. Seulement je n'ai pas échappé au deuxième effet kiss cool, la bonne vieille sensation me-touche-pas-sinon-je-te-mords du corps qui s'est senti agressé. Ça faisait un moment tiens, ça ne me manquait pas.

Je me roule en boule dans le canapé et ma gorge se serre. Au moins niveau efficacité de la contraception, il n'y a rien à redire, ça marche du tonnerre. C'est carrément de la prévention primaire.

Il vient s'agenouiller près de moi et me caresse prudemment les cheveux.

— Tu as toujours mal ?

En fait je n'ai plus réellement mal au ventre, j'ai mal à l'intimité. Comment je peux laisser quelque chose d'aussi bénin m'atteindre autant ? J'arrive à me sentir à la fois heurtée et pitoyable, c'est parfait.

Je glisse ma main glacée dans la sienne qui est chaude comme toujours, bien qu'il soit en tee-shirt alors que je porte trois épaisseurs.

— Tu as quand même envie de moi ?

— Quand même ? Pourquoi « quand même » ? Bien sûr que j'ai envie de toi.

Il pose ma main sur son caleçon au travers duquel je le sens tendu.

— Tu vois, j'ai toujours envie de toi.

Il attrape mon autre main et enferme les deux dans les siennes pour les réchauffer. Son inquiétude se lit sur son visage.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

C'est bien une question d'homme. Je regarde mes chaussettes et le bord de l'image devient flou.

— Rien...

Il me regarde pendant de longues secondes. Puis porte ma main à sa bouche pour l'embrasser et m'attire contre lui, l'air inquiet.

— Est-ce que je t'ai fait faire une connerie avec ce truc ? J'ai pas voulu te forcer la main. Je pensais que ce serait plus agréable, mais si ça fait l'effet inverse...

— Mais non, il me faut juste un peu de temps...

Enfin, j'espère. Se blottir dans ses bras, c'est bien aussi, mais bon...

Quelques matins plus tard, dans un demi-sommeil, je ronronne en sentant ses lèvres sur ma nuque. Il vient se coller à mon dos et me glisse à l'oreille.

— Ne te réveille pas...

Il me caresse prudemment la taille, le ventre, embrasse mes épaules, mon dos, mon cou,

lentement. Je me crispe un peu.

— Je m'arrête quand tu veux, OK ? Quand tu veux.

Chacun de ses baisers est tendre et chaste, posé avec attention, comme s'il essayait de me dénouer, baiser après baiser. Et au bout de plusieurs minutes à respirer prudemment, je sens l'amorce d'une détente, un petit frisson qui me traverse et je m'étire. Comme si c'était le signal qu'il attendait, il s'assied à côté de moi, me déplie, m'enlève ma nuisette et me tourne doucement sur le ventre.

— Tu me dis si ça ne va plus.

Ses mains dessinent des volutes sur mon dos, remontent la courbe de mes fesses et toute ma jambe jusqu'à attraper mes chevilles. C'est doux, j'ai presque envie de me rendormir. Lorsqu'il a exploré chaque centimètre carré de peau disponible, il vient me poser un baiser au creux du cou et me glisse :

— Tu veux bien te tourner ?

Je considère une seconde la question et décide de tenter.

Je regarde sa silhouette penchée sur moi alors qu'il couve mon corps du regard. Mon ventre frémit au contact de ses doigts qui courent de mes hanches à mes épaules en soulignant le contour de mes seins, avant de venir sillonner mes cheveux. La lenteur et la fermeté de ses gestes combinées à l'effet hypnotique de la répétition me plongent dans un cocon de sensualité. Je me sens choyée, contenue, emmaillotée dans sa tendresse. Je crois que je suis en pleine régression, il ne manque plus que l'approvisionnement direct par cordon ombilical et je pourrai perdre tout à fait conscience. Mais il me ramène à lui en attrapant doucement mon visage et en m'embrassant précautionneusement. Il a su décoder avant moi les signes qui montraient la naissance de mon désir, et lorsque sa langue vient taquiner le bout de mon sein et que j'ai envie de lui donner l'autre et pas de me recroqueviller, quand je sens entre mes cuisses le petit chatolement de mon désir, je ris de surprise, de soulagement.

— Ça y est !

Il se marre.

— Bonjour, toi.

— Viens...

Il s'agenouille entre mes jambes et me pénètre lentement en surveillant ma réaction. Je l'attire sur moi pour qu'il me couvre de sa chaleur, et il oscille doucement en moi, sans cesser de m'observer, de m'embrasser, et de me murmurer des douceurs. Les crispations qui restaient cèdent sous ses doux assauts et je me détends profondément. Je m'ouvre complètement à lui, pour la première fois sans aucun garde-corps entre nous. Il continue ses va-et-vient à un rythme insupportablement lent, au point qu'il tremble de tension retenue. C'est si doux, je voudrais que ça dure mille ans, et en même temps ma faim augmente à chaque petite crête. Une douce vague de plaisir finit par me soulever, et enfin il peut se lâcher dans un long soupir.

Je me cale sur son épaule et je me mets à pleurer à gros bouillon sur son torse.

— Adelina, si j'avais su que ça serait si dur, je...

— Non... c'est rien, c'est le soulagement.

Et la gratitude... serre-moi encore, avec toi je peux tout, c'est miraculeux.

Signe que le point de non-retour est atteint, j'ai parlé de Lionel à ma mère. Là, je ne peux plus nier la place qu'il a prise dans ma vie. Toute rougissante au téléphone, je ne m'étais pas sentie aussi bête depuis un bon moment. Ça a un petit côté rajeunissant, même si ce n'est pas l'aspect le plus plaisant de mes vingt ans. Il ne manquait plus que les cheveux teints en violet et on s'y serait cru.

— Tu sais maman, j'ai rencontré quelqu'un, un type, enfin un homme quoi.

Mademoiselle précision saugrenue, c'est mon nouveau nom.

— Ah bon ? ?

Apparemment la nouvelle est inattendue, je ne sais pas comment je dois le prendre. J'avais peut-être vraiment l'air de vouloir prendre le voile ? Ou la vapeur ? D'ailleurs, qu'est-ce qui est quoi entre la voile et la vapeur ?

— Il s'appelle Lionel.

OK, donc ça c'est pas mal déjà, maintenant je sèche pour la suite. J'aurai dû me faire une fiche.

— Il est comment ?

Nous y voilà. Il est comment ? Il est beau, pas vraiment, il est doux, pas seulement, il est craquant, ça c'est sûr. Je pense à lui à longueur de temps, à ses lèvres sur ma peau, sa peau sous mes doigts, sa force entre mes cuisses, son sourire, son regard brûlant, ses grognements, et zut je m'égare.

— C'est un cousin de Matthias, il est archéologue. Costaud, genre le gars qui travaille dehors.

Je m'en suis pas mal sortie.

— Archéologue ?

Oui, je sais, ça m'a fait ça aussi.

— C'est super ma chérie, tu nous l'amènes quand tu veux, on sera ravis de le rencontrer.

— Oui, oui, oui, je te dirai.

On va caler ça pour l'année prochaine, hein. Voire la suivante.

TU VEUX JOUER ?

J'aime bien les trajets en voiture. L'obligation de s'occuper à rêvasser peut-être, ça me fait un effet bœuf. Pourtant il n'y a rien de sexy dans la position de conduite. Immobile, assis, le bras tendu... pas très évocateur. L'air concentré, peut-être. Des fois c'est seulement jusqu'à la gare Matabiau, d'autres fois jusqu'à Bordeaux. Au début j'ai été surprise de voir qu'il rentrait si souvent à Tours, quasiment deux fois par mois, et même pas chez ses parents mais chez un ami, un certain Denis. Bizarre, non ? Puisque cette fois on a le temps jusqu'à Bordeaux je vais tenter une question innocente.

— Tu vois tes parents ce week-end ?

— Non.

— Tu es fâché avec eux ?

— C'est eux qui sont fâchés avec moi.

— Ah.

Avant que j'aie eu le temps de préparer la question suivante, il lance d'un air de défi :

— J'en ai marre, je crois que je vais dormir, tu me remplaces ?

— OK.

Le message ne pourrait pas être plus clair.

— Ça t'embête, ce sujet ?

— Un peu, oui.

Moi aussi ça m'embête de ne pas comprendre. Mais ça peut attendre.

Je le retrouve le dimanche soir, parfois soulagé et guilleret, d'autres fois taciturne et vidé.

Quand c'est le deuxième cas, je lui demande ce que la Loire peut bien avoir de plus que la Garonne. Il me répond qu'il va prendre le frais, alors je lui demande si les icebergs ont fini de passer, si le business de location de traîneaux se porte bien, et il rigole.

Parfois je lui demande plutôt ce que la Touraine a de plus que l'Occitanie. Il me parle des châteaux, je lui dis qu'il y en a par ici aussi. Il me répond en haussant les épaules :

— Non mais je parle de vrais jolis châteaux avec des fenêtres et des petits toits, pas de tas de vieilles pierres battus par les vents en haut des collines.

— Snob...

D'autres fois je lui demande ce que Tours a de plus que Toulouse. Il me répond qu'au moins on n'a pas sans arrêt l'impression qu'on va être bombardés par les avions qui tournent. Je proteste en louant le dynamisme économique de la ville rose.

— Dans trente ans, il n'y aura plus pétrole et les usines désaffectées d'Airbus seront transformées en serres pour faire pousser les tomates que les Toulousains ne pourront plus importer d'Espagne.

— Et les Tourangeaux ne boufferont plus que du chou, du pain noir et des pommes, comme au bon vieux temps des châteaux avec des petits toits.

— Chauvine !

— Ingrat !

Et puis surtout je lui demande ce que les Tourangelles ont de plus que les Toulousaines.

— Les Tourangelles, quelles Tourangelles ? Je ne sais pas, je n'en ai pas croisé depuis un bail.

Vraiment ? Des fois une petite voix cruelle me souffle que ce Denis pourrait bien être une Denise. Mais au fond de moi, je ne peux pas y croire.

Les week-ends toulousains sont plus paisibles. Le printemps a l'obligeance de rester humide et frais, juste pour nous servir de prétexte pour passer des heures sous la couette. À bouquiner, aussi.

— T'as pas un crayon ?

Sans attendre la réponse, il ouvre le tiroir de ma table de nuit et son visage revêt une expression de curiosité.

— Ah, c'est là que tu ranges tes jouets ? Tu en as un paquet, dis donc.

Ma parole, on dirait qu'il vient de trouver une boîte de chocolats.

— C'est quoi celui-là ?

— Ben quoi « c'est quoi », c'est un vibro, quoi. Mais c'est le vieux, il ne marche plus, je le garde parce que c'est sentimental. Le noir c'est Bob, il a trois modes et cinq vitesses, celles-là tu les connais, ça c'est le papillon rose...

— Il fait quoi le papillon rose ?

Il a de ces questions...

— Il fait ce qu'on veut, tiens, je m'en sers pour, euh... parce qu'il est petit et souple, tu vois ?

— La pénétration anale ? fait-il d'un air intéressé.

— Euh, oui...

— Ha, c'est bon à savoir...

Bon tant qu'on est dans les questions sexe-cul-poil, allons-y gaiement.

— Et toi tu en as un... du même genre ?

Je mets mes mains sur mes joues qui ont dû devenir écarlates et je glousse de ma propre audace. Il éclate de rire et passe sa main sur sa nuque.

— Non, je n'ai pas de papillon rose, et je n'ai jamais essayé, mais bon, je sais pas, faudrait voir...

— C'est bon à savoir aussi...

— Ça te plairait ?

— Ouais, je crois bien... et toi ?

— Mmh.

Ça veut dire « oui » ou « non », ça ? Je pense qu'il est un peu rouge, lui aussi. Quand même.

Lionel est parti pour la semaine quelque part en Aquitaine et j'en profite pour cravacher sur mes dossiers. Beatra marche du tonnerre, Thorsten nous a dégotté un gros contrat sur plusieurs sites répartis dans tout l'ouest de la France. Claude, qui déteste les trajets en voiture, peste pour la vingtième fois de la journée contre les horaires de TGV. Elle a beau parcourir Internet dans tous les sens, rejoindre Rennes ou Orléans depuis Toulouse, c'est la galère. Marlène, qui est beaucoup trop réceptive aux humeurs de Claude, a sombré dans une fébrilité caféinée alors que Duy, qui fonctionne à l'inverse, ne pourrait pas être plus impassible sans se changer en statue. Thorsten s'est lâchement enfui après avoir constaté que ses tentatives pour détendre l'atmosphère tombaient à plat, et j'essaie de maintenir un semblant de normalité dans ma propre routine alors que mon for intérieur déborde d'un mélange d'euphorie et de manque. Je fais mes tableaux en pilotage automatique et ça ne prend pas assez de bande passante dans mon cerveau pour m'éviter de penser à autre chose, je lutte contre la dérive mentale. Globalement, ça ne fonctionne pas du tout : j'évite Marlène, j'agace Duy, et je sursaute nerveusement à chaque fois que Claude me parle. Je vais péter un plomb.

Le premier mail arrive au moment où j'essaie de respirer par le ventre, à la recherche de mon trésor intérieur comme suggéré dans un magazine de psycho que j'ai lu je ne sais plus où.

Salut ma belle, ici il fait un froid de chien et il pleut sans arrêt, l'horreur. J'espère qu'il fait meilleur à Toulouse.

Il tombe à pic. Je tourne le pouce sept fois avant de répondre. Je vais lui tendre une perche, voyons s'il s'en aperçoit.

Je compatis. Dommage que tu sois si loin, je t'aurais réchauffé.

Mmmh, j'aurais bien aimé que tu me réchauffes, tu t'y serais pris comment ?

Bon, OK, c'était pas dur, elle était longue et limite elle clignotait.

J'aurais pu commencer par te faire un massage à l'huile chaude, d'abord je t'aurais massé les pieds et les jambes, puis les fesses et le dos. Avec mon corps entier. Après je t'aurais demandé de te retourner, je me serais allongée sur toi, et je t'aurais embrassé longuement. Je t'aurais senti durcir, tu aurais commencé à avoir très envie...

Quoi tu rigoles ? J'aurais commencé à bander en te voyant dès que j'aurais mis un pied dans la maison. Ce qui ne m'aurait pas empêché de profiter de la suite. Continue.

L'échange est entrecoupé par les réunions et les trajets.

Je t'aurais massé avec cette huile, qui est comestible, je te l'avais pas dit ? Je t'aurais pris dans ma bouche, d'abord doucement, puis en entier, je t'aurais caressé avec ma langue, avec mes lèvres pendant un long moment. Mmmh, tu sais qu'en tapant ça j'ai l'eau à la bouche...

Oh bon sang Adé...

Suite au prochain numéro ! Bonne nuit.

Bonne nuit, je pense que je vais faire de beaux rêves...

Je ne sais pas lui, mais moi j'ai passé une nuit agitée. Le lendemain, chez un client, pas moyen de jouer. J'ai eu toute la journée pour lui concocter le clou de l'histoire. Il n'est pas impossible que je fume par les oreilles.

Donc tu étais dans ma bouche. Quand j'aurais senti que tu n'en pouvais plus, que tu ferais n'importe quoi pour pas que j'arrête, j'aurais glissé une main entre tes fesses, et je t'aurais caressé délicatement, et huilé là aussi, jusqu'à ce que tu me laisses entrer, tout doucement. Et là je t'aurais sucé d'un côté et frotté doucement de l'autre, en appuyant à l'endroit où c'est si bon, tu aurais à peine osé bouger, et j'aurais manqué défaillir de te sentir vibrer au bout de mes doigts, à ma merci, et j'aurais continué jusqu'à ce que tu jouisses dans ma bouche en criant... C'est bon tu as bien chaud ?

Au secours ma belle tu vas me tuer à m'écrire des trucs pareils... je te laisse il faut que j'aille prendre une douche froide :-). Continue de penser à moi, j'ai bien chaud maintenant...

Le jeudi c'est à son tour de lancer les réjouissances. Faudrait quand même que j'essaie de travailler de temps en temps pour ne pas éveiller les soupçons de mes collègues.

Hier soir tu m'as tellement chauffé que j'ai caressé l'idée de faire la route jusqu'à Toulouse juste pour être avec toi.

Quand tu dis être avec moi, tu veux dire qu'on se tient par la main en regardant la télé ? Comme c'est mignon... ;-)

Hahaha. Tu te doutes que ce n'est pas exactement ce que j'avais en tête...

Ben oui, je me doute, oh allez, sois cool donne-moi des détails, ça fait deux jours que je te distrais... Je t'attendrais, légère et court-vêtue. Peut-être même que je ne porterais rien sous ma robe ? Il fait jour tard ces jours-ci, la tiédeur reste une bonne partie de la soirée. Tu serais arrivé avec le coucher du soleil, et là... ?

Heureusement que j'ai eu le temps de rentrer chez moi avant de trouver la réponse, sinon je crois que j'aurais fait une flaque sur ma chaise de bureau.

Oh ma belle, j'ai tellement envie de toi, j'en ai des crampes. Si j'étais arrivé dans un moment comme maintenant, je n'aurais pas su faire dans la dentelle, je n'aurais pas pu

articuler un mot, je t'aurais attrapée, je t'aurais troussée sur un bord de table, contre un mur, par terre, n'importe où pourvu que je puisse me réfugier en toi. J'aurais pris tes seins, tes fesses à pleines mains, j'aurais pris ta bouche avec la mienne pour faire taire tes protestations, et quand j'aurais vu tes joues rougir, tes yeux se fermer malgré toi et tes lèvres s'écarter pour laisser échapper des soupirs, là j'aurais écarté tes cuisses, et je t'aurais baisée, beauté, je me serai enfoncé en toi avec délice, dix fois, ou vingt. Et après, tu sais quoi, je t'aurais retournée, tu m'aurais tendu ton joli petit cul, et je t'aurais prise comme ça, comme un animal, et je t'aurais besognée à grands coups, on aurait crié tous les deux, et après je me serais endormi le nez dans tes cheveux, toi au creux de moi, toute douce et chaude avec ta bonne odeur de toi, et moi heureux à la perspective que la première chose que je verrais le lendemain matin serait ton joli visage chiffonné de sommeil.

Ah mais quand il se lâche il ne fait pas semblant, lui non plus.

Oooh, j'te laisse, je vais ouvrir mon tiroir.

... Alors c'était bien ?

Ma foi, je me plains pas... il fait plutôt tiède ici...

Grrr si ton vibro peut faire aussi bien que moi, je vais me sentir inutile...

Mes vibros n'ont pas de langue ;-)

Ma langue te manque ?

Oh oui, ta langue, et aussi l'odeur au creux de ton cou, et ton souffle, tes doigts sur ma peau, et toute ta peau sous les miens... mais je m'arrête là, on s'en garde un peu pour demain, OK ?

Bonne nuit ma douce.

Ne tache pas les draps...

Oh la vilaine moqueuse... C'est bon, j'ai fait ce qu'il fallait moi aussi...

Haha bonne nuit <3

Le vendredi soir, à peine arrivé, il attrape mes poignets et me plaque au mur sans rien dire.

— Euh, salut.

Il a l'air bien sérieux, qu'est-ce qui se passe ?

— Dis donc toi, tu me nargues une semaine entière avec tes messages super chauds... Tu sais

qu'à cause de toi je suis complètement distrait et je vais finir par me faire engueuler ? Ça mériterait presque une punition...

S'il voulait me choquer, c'est réussi. Je le regarde d'un air incrédule. Je l'ai vraiment gêné avec mes messages ?

Il sourit tout à coup.

— Allez quoi, joue le jeu... non ?

Il doit s'apercevoir de mon incompréhension et de mon stress parce qu'il m'embrasse tendrement sur la joue et rigole.

— T'inquiète pas ma belle, c'était pour rire, pour jouer, désolé je ne voulais pas t'effrayer, je pensais que tu... enfin peu importe, oublie ça. Ça va ?

Je ne sais pas si je suis soulagée ou déçue, mais en tout cas outrée, c'est sûr. Il s'éloigne un instant pour enlever sa veste et se laver les mains. J'en profite pour me rincer l'œil en regardant son grand dos. Il me jette un regard par-dessus son épaule.

— Je t'ai rendue muette ?

Bon, je m'en remets ou quoi ? Je le pousse à mon tour contre le mur et je passe mes mains sous son tee-shirt. Il grogne et lance le torchon au hasard pour me plaquer contre lui. Un frisson me transperce. Il est là depuis trois minutes, je suis déjà trempée, ça promet.

Un peu plus tard, sous la couette, je reviens à la question qui me tracasse.

— Ton histoire de jeu et de punition, là... ça avait l'air sincère sur le coup...

Il rit.

— Ça l'était... mais seulement pour le plaisir, et seulement si tu veux.

J'atteins un état d'autocombustion avancée et je cherche vainement quelque chose d'intelligent à répondre. Il se tourne vers moi.

— Jusqu'ici tu avais pris toutes les initiatives, alors je te croyais... prête à jouer, mais je me suis trompé, apparemment.

Mon cœur se serre à l'idée qu'il soit déçu. Je rabats la couette sur ma tête. Heureusement, j'entends le sourire dans sa voix quand sa main vient chercher mon visage et qu'il m'embrasse tendrement.

— Pas grave, ma belle, on a tout le temps...

— Oh bordel...

Il éclate de rire. Mince, je crois que j'ai parlé tout haut.

Johanne me fait signe de commencer. Je me lance, et je ne suis pas peu fière d'arriver à la fin du choral sans une fausse note, avec les nuances et un tempo très honnête. Je me tourne vers elle.

— C'est très bien exécuté.

Ça ne sonne pas exactement comme un compliment.

— Adelina, qu'est-ce que vous attendez de ce cours ? Au niveau technique, ça n'aurait pas grand sens d'aller plus loin hors d'un cursus de conservatoire ou de professionnalisation. Si c'est pour vous aider à déchiffrer des œuvres les unes après les autres, honnêtement je suis un peu chère, et puis ça ne m'intéresse pas tellement.

Je ne vois pas bien quoi répondre à ça.

— Pourquoi jouez-vous du piano ?

— Pour le plaisir...

— Vous vous êtes fait plaisir avec ce choral ?

— C'est satisfaisant de jouer un morceau comme ça, sans faute. Le plaisir... je ne sais pas. Je repense à la valse de Brahms avec Sergio, à ce moment suspendu.

— Le plaisir, il vient par hasard, ou par chance...

« Mais probablement pas grâce à un commentaire pareil », j'ai envie d'ajouter.

— Il y a des moments de grâce difficiles à reproduire, c'est vrai, mais le ressenti de la musique peut vous en rapprocher. J'ai l'impression que vous n'êtes pas profondément à ce que vous jouez.

Je me défends.

— J'ai mis des nuances...

— Vous avez très bien suivi les indications de la partition, mais si je ferme les yeux je n'entends que les notes, je n'entends pas Adelina.

Est-ce vraiment un problème ? Jean-Sébastien suffit bien, non ?

— Laissez-moi la place. Je vais vous le jouer deux fois. Fermez les yeux, écoutez.

La première version est impeccable, mais je devine où elle veut en venir. Elle l'attaque à nouveau, et la musique prend vie sous ses doigts, se fait caressante et impérieuse, donne envie de s'agenouiller et d'allumer une bougie.

— Vous avez entendu une différence entre les deux versions ?

— Oui, bien sûr, la deuxième était plus... habitée.

— J'ai exagéré, mais vous me l'avez joué un peu comme je l'ai joué la première fois. Maintenant, reprenez le morceau un peu plus lentement en jouant bien au fond du clavier et en fredonnant le cantus. Mettez vos mains en pilote automatique et concentrez-vous sur la respiration de la musique, qui doit être identique à celle que votre voix ferait si vous chantiez, surtout pour un morceau comme celui-ci. Il s'agit d'un appel, d'une prière, et les prières ne fonctionnent que si on y croit. Je voudrais entendre que vous y croyez.

J'obéis mais dès que je me concentre sur le chant mes doigts dérapent. J'en mets la moitié à côté et je finis complètement frustrée.

Elle pose la main sur mon bras.

— Adelina, les fautes n'ont pas d'importance, elles ne disent rien de vous. Vous avez réussi à faire ressortir une dimension de supplication à certains passages, l'avez-vous entendu ?

— Non...

Ou alors c'est que je voulais que le massacre s'arrête...

— J'ai envie de vous suggérer que la prochaine fois nous travaillions l'interprétation, sans attaquer de nouveau morceau. Je ne parle pas des nuances, mais du sens de la musique, de sa raison d'être et de ce que vous voulez donner à travers elle. Et ça passe davantage par une posture, par un état d'esprit, par un lâcher-prise, que par une technique. Reprenez celui-ci et un autre de votre choix, pas trop difficile pour qu'on puisse évacuer rapidement les questions techniques et travailler sur l'autoécoute et le jeu. Si cela peut vous aider, réfléchissez sur l'intention du compositeur, faites un peu de bibliographie. Jouez lentement, ne vous arrêtez pas aux fautes, enflez le morceau deux fois, dix fois d'affilée en essayant de vous détacher des notes et de faire vivre la musique, de donner un souffle au morceau. D'accord ?

Je lui lance un regard désabusé.

— J'essaierai.

Elle me pose la main sur l'épaule.

— Je ne vous bousculerais pas si je n'étais pas persuadée que vous pouvez le faire, et surtout, que vous gagnerez à le faire.

— Ça se passe comment tes jeux, là... ?

Il me regarde d'un air incertain.

— On définit les règles en amont, et après on fait comme si c'était vrai ? Et il y en a un qui mène et l'autre qui suit ?

Je suis fière de moi, j'ai bien potassé mon sujet.

Il essaie de garder son sérieux mais je vois bien que ses yeux pétillent.

— Ça me paraît pas mal...

— J'ai vu qu'il fallait définir un *safeword*...

— Ça se fait... je trouve qu'on se connaît suffisamment bien pour sentir quand l'autre ne veut plus jouer mais bon... ça ne peut pas faire de mal. On dirait que tu y as réfléchi alors je suppose que tu en as un de prêt ?

— « Feu rouge ». Pour lancer le jeu, c'est « feu vert », et si ça ne va plus c'est « feu rouge ».

— Un code pour lancer le jeu ? Je ne sais pas si...

— Je n'aime pas être prise au dépourvu... Toi, tu es peut-être toujours prêt mais pas moi, et puis c'est bien toi qui disais que l'attente rend le moment meilleur...

Il a l'air surpris et se passe la main sur la nuque.

— Bon, pourquoi pas... bon sang, cette conversation me donne chaud...

— Feu vert.

— Quoi ?

Là, je l'ai bien eu.

— Tu as bien entendu.

Je suis cramoisie mais je souris de voir son expression médusée. Je plante mes mains sur mes hanches.

— Alors... ?

Il a vite retrouvé ses esprits, et sourit à son tour.

— Alors, je serais bien con de ne pas satisfaire une telle demande...

Je pousse un cri de régal quand il m'attrape en partant d'un grand éclat de rire diabolique, qui se termine en baiser passionné.

Il m'a posée sur le lit et regarde dans mon armoire.

— Qu'est-ce que tu vas me faire ?

— Comme d'habitude... Sauf que cette fois, ça sera encore meilleur.

Je suis touchée par l'intention mais je ne peux pas m'empêcher d'être légèrement sceptique. Pour que ça soit seulement aussi bien que d'habitude il faudrait déjà que j'arrive à me détendre, et ça ne me paraît pas gagné.

Il enlève sa chemise, juste pour me gratifier de la vue de son torse que j'aime tant ? OK, ça marche, j'ai déjà molli légèrement. Puis il me bande les yeux avec un foulard, et m'enlace, dos à lui. Sa main descend jusqu'à mon entrejambe sans toucher mon intimité et il me murmure à l'oreille :

— Tu es complètement à moi pour un moment, je m'occupe de tout. Je vais te baiser, ma belle, tu verras que tu en demanderas encore, tu me supplieras de te faire jouir, et tu hurleras à t'en casser la voix...

Je ne sais pas bien si c'est le trac ou la gêne qui me tord le plus et déjà j'envisage un quart de seconde la possibilité d'utiliser le mot de passe. Mais ça serait dommage de mourir idiot.

— Me baiser ?

Passez-moi un trou de souris SVP.

— Oui, te baiser.

Il le dit presque avec révérence. Il me déshabille lentement, embrassant chaque centimètre de ma peau au fur et à mesure qu'il la découvre.

— Tu es si belle, tout ton corps m'appelle, tu sais ?

Chacun de ses baisers me brûle, mon cœur s'affole dans l'attente de ce qu'il a promis. Lorsqu'il m'invite à m'allonger sur le lit, je l'entends démarrer la musique, et se déshabiller, puis le bruit de mon tiroir.

— Tu cherches quoi ?

— T'inquiète. Ça va ? Tu es bien, tu veux boire ?

— Ça va.

— Bon alors maintenant tu ne parles plus, compris ? Plus un mot. Débranche.

« Débranche »... Ça serait si simple si ça marchait comme ça. Il a trouvé mon huile et a commencé à me masser, lentement. Mmmh, c'est agréable, et ça dure longtemps, il le fait très consciencieusement, les bras, les épaules, les mains, doigt par doigt. Je finis par bâiller, je m'excuse et il rigole.

— Chhht, concentre-toi sur tes sensations... mais je suis content de voir que tu es détendue...

Il est passé aux jambes, jusqu'au bout des pieds. Puis il pose mes jambes sur ses épaules et revient me masser le torse et les épaules, les hanches. Toujours avec mes jambes sur les épaules, il se penche, me plie en deux et je sursaute quand ses lèvres frôlent mes seins. Je gémiss et lui caresse la tête. Il repousse gentiment mes bras.

— Tiens cet oreiller au-dessus de ta tête, et ne le lâche pas, compris ? Je ne t'attache pas cette fois-ci, mais considère que tes mains sont liées. C'est un moment de moi pour toi.

Puisque je n'ai pas le droit de lui rendre la pareille, je me laisse chouchouter. Je me demande si ses caresses suivent un plan préétabli. Qu'est-ce qui le décide à s'attarder au bord de mon ventre, juste au creux de l'os du bassin, peut-être mon inspiration plus forte ? Que dessine sa langue en remontant qui me fait crépiter comme ça ? Et surtout, est-ce qu'il va me faire languir encore longtemps ? Comme en réponse à mes questions intérieures, il me retourne et me tire vers le bord du lit, jusqu'à ce que mes pieds reviennent toucher le sol. Je l'entends s'agenouiller derrière moi, je serre les jambes par réflexe mais il me les bloque.

— Ne bouge pas...

Il m'attaque à coups de langue. Il me lèche et me suce, sans garder de rythme, pour ne pas me faire décoller trop vite sans doute, et je suis submergée de sensations. Je m'aperçois que je suis en train de baver sur la couette. Il pose ses doigts juste entre mes fesses. Je me trémousse pour qu'il enlève sa main, mais rien à faire. Je commence à avoir mal aux bras de me crisper sur l'oreiller, je n'en peux plus, un hoquet m'échappe, presque un sanglot.

— Lionel...

Et comme si c'était le signal qu'il attendait, il se relève, et s'appuie doucement sur moi. J'essaie de me reculer pour le rejoindre, mais il me repousse fermement d'une main entre les omoplates.

— Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

— Je te veux toi...

— Mieux que ça.

Mon cerveau refuse obstinément de prononcer des grossièretés, je cherche une formulation adéquate mais tout ce qui me vient est immédiatement censuré. Il continue à me caresser et à m'embrasser doucement, patiemment.

— Dis-le, Adé.

Comment peut-il rester aussi calme et sûr de lui ? Pendant quelques instants, je le hais de me demander une chose pareille. En même temps, je ne dirais le *safeword* pour rien au monde.

— Lionel...

— Oui...

Ses caresses, sa main toujours posée là, vont me rendre folle.

— S'il te plaît, viens, prends-moi, baise-moi...

Il gémit à mes mots et s'enfonce en moi d'un trait, je me cabre et je crie sous la force du plaisir qui m'envahit. Quelques secondes plus tard, je perds toute cohérence, l'orientation de la pièce disparaît et je bascule dans une autre dimension. J'ai à peine conscience de ses râles qui font écho à mes éclats de voix pendant qu'il continue de me plaquer au matelas à coups de reins jusqu'à ce qu'il me rejoigne dans un rugissement.

Il s'est jeté sur le matelas, m'a tendu les bras et j'ai rampé jusqu'à lui. Je suis complètement shootée aux endorphines, la tête sur son torse, je soupire d'aise. Au bout de quelques minutes, ses bras se referment sur moi, il me caresse les cheveux et me murmure à l'oreille :

— La prochaine fois, j'utiliserai le papillon rose en plus...

Oh, misère. Vivement la prochaine fois.

Au petit matin, mon cerveau commence à se remettre à l'endroit. J'ai un détail à éclaircir.

— On n'a pas dit, mais les jeux, ça marche bien dans les deux sens ?

— Mmh ? répond-il d'un air distrait en me caressant du bout des doigts.

J'arrête son mouvement et je le pousse. En un éclair je suis à cheval sur lui, et j'allume la lampe de chevet pour voir ses yeux.

— Je veux savoir si pour nous, ça marche dans les deux sens.

— Comment ça ?

Il est con ou il fait l'innocent exprès pour que je sois obligée d'expliquer ?

— Moi aussi j'ai du mal à me concentrer au boulot, et c'est de ta faute ! Alors tu pourrais bien me laisser entière disposition de ton corps pour te faire pardonner.

Pas du tout ému malgré la position, il rigole.

— Tu sais, ces jeux, c'est avant tout pour le plaisir de l'autre. Celui qui mène a la maîtrise, mais celui qui subit est affranchi de toute décision et peut se laisser aller, c'est jouissif aussi.

Pourquoi il me répond à côté ? Je reformule à nouveau.

— D'accord, mais entre deux personnes données, on peut changer de rôle ?

Un éclair de surprise passe sur son visage, mais disparaît aussitôt pour laisser place à son sourire malicieux. Et il recommence à me caresser au lieu de répondre. Impatentée, j'attrape ses poignets.

— Quoi ?

— Réponds !

— Mais c'est pas vrai...

L'air à la fois exaspéré et amusé, il prend une inspiration et je pousse un cri. Je ne sais pas comment, il m'a retournée, a attrapé mes bras et bloque mes jambes avec les siennes. Je ne peux plus bouger et je prends un coup d'adrénaline. Il desserre son étreinte sans me lâcher.

— Ça marche dans le sens qu'on veut, mais il faut y croire, et pas demander la permission, sinon ça perd tout le sel... Alors si tu veux avoir le dessus, à toi de le prendre.

Je proteste :

— Je croyais que c'était un jeu !

Il rit encore.

— C'est un jeu, ma belle, mais il faut y jouer complètement pour que ça soit bon.

Il se rallonge à côté de moi. J'essaie de réfléchir mais j'ai du mal à voir où il veut en venir.

— C'est pas juste, je ne pourrai pas avoir le dessus sur toi si tu ne te laisses pas faire...

Il me regarde d'un air incrédule et... fâché ?

— Mais ce n'est pas une question de force physique ! Tu te rends compte que tu es en train de suggérer que je pourrais avoir le dessus sur toi contre ton gré ? Tu peux avoir l'impression que j'utilise ma force, bien sûr j'en joue parce que je sais que tu aimes ça, comme toi tu joues de ton joli petit cul pour m'exciter... Mais si je sens que je vais trop loin, je m'arrête immédiatement ! Et si je ne le sens pas, j'espère que tu me le diras ! OK, Adé ? C'est super important !

— OK, OK...

Il reprend plus calmement :

— Bien sûr que je me laisserai faire... mais seulement si je sens que tu prends totalement les rênes. Tu ne me demandes pas l'autorisation d'abord, sinon je ne pourrai pas me lâcher complètement. Si tu as besoin de me donner ton feu vert, OK, mais dans l'autre sens non, pour moi c'est toujours « feu vert » *a priori*.

Bon, c'est bizarre. Ou pas ? Je vais avoir le temps de digérer l'information puisqu'il repart pour la semaine.

— Tu vas penser à moi ?

— Je ne vais penser qu'à toi, surtout après ce que tu viens de me dire... je vais penser à ta peau, à mes mains sur ta peau, à ma bouche sur ta peau. Je vais penser à ton sexe, à ce que j'aimerais y mettre la langue, te sentir vibrer, puis entrer en toi et te baiser comme un fou jusqu'à ce que tu jouisses, et que je te sente te serrer sur moi et que tu m'entraînes avec toi...

— Arrête, sinon je vais encore avoir envie.

— C'est le but...

— Oh, bon... Mais on peut faire du sexe normal ?

Il me regarde d'un air amusé.

— C'est quoi du sexe normal ?

— Ben c'est du sexe cool, facile, doux, pas fatigant, sans préparation, sans position acrobatique, sans gros mots, qui n'essouffle pas, avec lequel je n'aurai pas de courbatures demain...

Il lève les mains en souriant devant ma diatribe.

— OK, OK, j'ai saisi le principe...

— Peut-être même sans orgasme, ou alors un tout petit.

— « Un tout petit » ?

— Oui, un tout petit qui part aussi vite qu'il vient et qui ne fracasse pas les os.

Il part d'un éclat de rire qui secoue le lit.

— Je le prends comme un compliment...

— Pff...

Je tourne la tête d'un air indigné avant de glousser. Il vient se mettre au-dessus de moi, posé sur les coudes, et prend ma tête dans ses mains. Il me picore lentement de baisers avant de s'introduire tout en délicatesse.

— Comme ça, ça va, c'est assez doux pour Madame ?

Ses balancements me bercent. J'adore quand il est tout contre moi, la chaleur de sa peau sur la mienne, et je savoure chacun de ses mouvements en fermant les yeux.

— Mmmmh, oui c'est pas mal... et puis quand c'est lent, c'est long... Et quand c'est long...

Il rigole. Quand même il ne faudrait pas que ça dure des heures, il est appuyé sur les coudes, ça ne doit pas être très confortable.

— Tu me dis quand tu en as marre.

— Jamais, ma belle, jamais...

LES GROS ACCORDS

J'adore ces vendredis soirs où il vient se coucher près de moi alors que je suis déjà endormie. Dans un demi-sommeil, je l'entends arriver puis je sens le matelas qui bouge sous son poids et sa main vient se poser sur ma cuisse. Le matin on se réveille ensemble sans avoir à se préparer à partir. Les heures s'étirent devant nous. Après une balade à vélo à la fraîche, peut-être qu'on ira au marché.

De retour de la salle de bains, je le trouve le nez dans ma table de nuit et il me lance :

— C'est lequel ton préféré ?

Vraiment ce tiroir c'est une réussite, je devrais faire payer la visite.

Je me racle la gorge et essaie de prendre l'air détaché en désignant les boules de geisha et Bob.

— Ben le plus fort, c'est ça et ça.

— En même temps ?

Je hoche la tête et me mords la lèvre pour me retenir de rire devant un mec qui essaie de réprimer son air impressionné. S'il me demande de quel côté va lequel je le tape.

— Et c'est ce que tu préfères ?

— Disons que ça dépend de mon humeur. Faut avoir un moment pour s'en remettre. Des fois un petit orgasme vite fait c'est pas mal aussi.

Il écarquille les yeux d'un air incertain. Mais tu ne vas pas t'en tirer comme ça, mon chéri.

— Et toi ?

— Moi, euh, tu veux dire quand je suis tout seul ?

— Ouais.

— J'ai pas d'accessoire, mais j'aime faire ça dehors.

OK, à mon tour d'essayer de pas avoir les yeux qui me sortent de la tête. Il fait ça où, dans la rue ? Heureusement, il précise sa pensée.

— Dans la nature, je veux dire.

Ah, j'ai eu peur.

— Genre, le soir au fond des bois ?

Mon sourire fait naître le sien et il m'attrape le menton.

— Mais oui par exemple, je te ferai découvrir ça si tu veux.

— OK, on se fera chacun découvrir des trucs, alors.

Il lance un regard soupçonneux à Bob, qui est de bonne taille, et me fait une grimace. Je me

marre.

Quelques minutes plus tard, je le rejoins à la salle de bains et je me colle à son dos pendant qu'il se rase – il le fait toujours torse nu, comme s'il risquait de se tacher avec un rasoir électrique.

— Je t'ai manqué cette semaine ?

— Bien sûr.

Il éteint le bourdonnement du rasoir et ajoute :

— En été, c'est particulièrement difficile.

— Pourquoi ?

— On a deux femmes dans l'équipe. Il fait tellement chaud qu'on se déshabille tous au maximum, et de les avoir en permanence en débardeur sous les yeux, ça déconcentre.

Il sourit en coin de mon air outragé en nettoyant innocemment son rasoir et son œil brille d'un éclat particulier.

OK, je le vois venir.

— C'est qui ces nanas ?

Il se tourne vers moi et bombe le torse comme un coq.

— Il y a Florence, et puis surtout Katy...

Je pose la main sur son cœur et dessine des serpentins dans les poils.

— Elle te fait de l'effet cette Katy, on dirait...

— Disons qu'elle est plaisante à regarder, toute en courbes, extravertie, et quand elle rigole elle rejette la tête en arrière et pose la main sur sa poitrine qui fait des petits sauts, on ne peut pas s'empêcher de l'imaginer tressauter comme ça dans d'autres circonstances...

Je pince les lèvres et lui jette mon meilleur regard qui tue pendant qu'il continue avec un petit sourire à me détailler les bons mots de Katy, sa façon de secouer ses cheveux courts quand elle enlève son casque et la courbe que fait sa combinaison de travail à la base de son dos.

Le dos de sa main me caresse la joue puis descend nonchalamment sans que son regard croise le mien, pourtant je parie qu'il me surveille et se demande jusqu'où il peut aller avant que je m'énerve. Dangereux, parce que quand ça me monte, ça ne prévient pas forcément. J'arrête son geste l'air de rien.

— Et Katy, elle se rend compte que vous la regardez comme ça ?

— Bien sûr, mais il faut reconnaître qu'elle ne profite pas pour autant de notre faiblesse pour nous refilet les tâches les plus pénibles...

— Parce que si elle voulait profiter de la situation tu risquerais de la laisser faire ?

Ses yeux se plissent, une ombre de doute passe sur son visage, il a dû entendre la menace dans ma voix. Mais non, allez, continue le jeu, tu ne seras pas déçu. Je lui sers un joli sourire ingénu et un haussement de sourcils qu'il décide de considérer comme une invitation à continuer.

— Difficile à dire dans l'absolu, faudrait voir concrètement...

Compris... J'ôte ma nuisette. Il jubile et essaie tant bien que mal de garder son sérieux pendant que je lui glisse :

— Si elle te faisait ça, par exemple...

Je l'attrape par la taille et promène mes seins sur son torse en le regardant dans les yeux.

Il déglutit et bloque quelques secondes avant de répondre :

— Ça c'est pas grand-chose, je résisterais...

D'accord, c'est de bonne guerre. Brusquement et sans le lâcher des yeux, je passe la main dans son caleçon pour attraper son sexe. Il sursaute et ferme un instant les yeux. Lorsqu'il les rouvre, la température de son regard a monté d'un cran et je l'interroge d'un coup de menton, mais il réussit à prendre un air détaché.

— Toujours pas...

— Bon, et si elle te faisait ça...

Je le caresse doucement, puis je m'accroupis et pose mes lèvres sur la toute extrémité, très délicatement. Ma langue dessine le contour de son sexe tendu sur son ventre, l'effleurant à peine, puis chatouille le petit creux du bout. Pour l'achever, je fais mine de le prendre dans ma bouche, et lorsqu'il gémit, je le ressors en le touchant le moins possible, puis je le regarde, attendant sa réponse. Un petit sourire naît sur ses traits tendus de désir.

— OK, là peut-être que je céderais...

Hahaha ! la vengeance est à MOI !

— Dommage que ce ne soit qu'un fantasme, alors...

Je me relève et lui tourne le dos pour aller m'affaler dans le lit. J'attrape un coin de couette pour me couvrir et sa mine outrée me fait rire de bon cœur. Je le vois du coin de l'œil secouer la tête en souriant avant de venir s'asseoir à côté de moi d'un air songeur. Il ne faut pas que je le regarde sinon il va deviner que je me retiens à grand-peine de lui sauter dessus, et que je ferais tout ce qu'il veut pourvu qu'il me prenne dans la minute. Combien de temps je le laisse mariner ?

— T'es contente de toi ?

— Assez, oui.

Je me risque à le regarder. Le regard de braise qu'il me lance sonne la fin de mes capacités de comédienne et je glousse. Quoi, j'ai bien tenu cinq secondes, non ?

— Oh, OK, feu vert...

Il frappe dans ses mains d'un air radieux.

— Alors là ma jolie, après le coup que tu viens de me faire, tu ne vas pas le regretter...

Au secours ! Il me jette en travers du lit et en un clin d'œil je suis allongée sur le dos, les mains au-dessus de la tête, à sa merci. Penché sur moi, il sourit, sans doute en pensant à ce qu'il va me faire, et la promesse implicite me met dans un état d'excitation tout à fait tangible. Mais après ce rush d'adrénaline, changement brusque de vitesse. Mes jambes sont chacune à leur tour soulevées et écartées, et longuement embrassées des chevilles aux hanches. Enfin, quand il s'est occupé de mon ventre et de l'intérieur de mes cuisses, il finit par en venir au fait et je frémis au contact de sa langue qui vient m'agacer. Coup de langue après coup de langue, lent, délibéré, comme s'il s'arrêtait entre chaque pour avaler ce qu'il avait lapé, il prend tout son temps pour me faire monter en pression et après de longues minutes de ce traitement j'ai peur de défaillir d'envie, et un peu de faim et de manque de caféine aussi, il faut bien l'avouer. Je râle. Il s'arrête et me regarde d'un air goguenard.

— Qu'est-ce que tu as à te tortiller comme ça ?

— Arrête me faire languir ! OK, je suis super frustrée, on est quittes, non ?

Mon regard enjôleur ne fait qu'accentuer son sourire.

— Oh non, je ne vais pas me laisser attendrir si facilement, il va falloir que tu me demandes ce que tu veux, et bien crûment je te prie. Mais je t'assure que je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que ça soit bien demandé... On l'a déjà fait une fois, mais là je veux la même chose, fois dix...

Je pose ma main sur mes yeux dans un instant d'angoisse. Il ne faudrait pas non plus exagérer, je

veux bien jouer mais je ne suis pas sûre que ce soit à ma portée.

Il se penche sur moi et me glisse à l'oreille :

— Tu veux que je t'aide ?

J'acquiesce en me demandant si je vais devoir supplier déjà pour ça, mais non. Il me couvre les yeux avec sa main et me fait répéter ses mots, ces mots que je n'ose même plus penser tout haut et qui nous enflamment tous les deux. Il glisse les phrases dans mon oreille, je lui murmure avec mes variantes, et bientôt les murmures deviennent des supplications et nos voix se font hachées et rauques. Il tient parole et fait tout ce que je lui demande, et par le miracle de sa dévotion et de sa fougue, les indécences prononcées créent du plaisir qui s'amoncelle en nous jusqu'à l'explosion finale.

En me rhabillant, je lance d'un ton que j'espère détendu.

— Il faudra remercier Katy... si elle existe vraiment ?

Je lui jette un coup d'œil de biais et il se marre.

— Bien sûr qu'elle existe... je ne manquerai pas d'être particulièrement sympa avec elle cette semaine...

Il rit en levant les bras pour se protéger du coussin que je viens de lui jeter.

J'ai repris la fameuse « Sonate au clair de lune » pour travailler l'interprétation. Ça fait des jours que je me débats avec, mais si je fais pleurer quelqu'un, ça sera certainement d'ennui et pas de tristesse. Je me retiens de balancer la partition par la fenêtre jusqu'au cours suivant et Johanne profite de toute l'étendue de ma frustration.

— Je n'arrive pas à le faire ressortir comme je veux !

— Comment le voudriez-vous ?

— Je le voudrais triste... et je n'arrive qu'à le faire chiant.

— Il me semble qu'un jeu en douceur n'est pas appropriée pour cette pièce, c'est pourquoi elle sonne faux. La tristesse n'est pas douce, elle est amère, poignante... Essayez dans cette idée, donnez plus de lourdeur, d'intensité, aux notes.

Trois fois, je la reprends. À chaque fois, elle m'arrête et me dit : « Mettez-en davantage », « Pesez encore plus, jusqu'au bout », « Encore. N'hésitez pas, rajoutez-en, quitte à régler plus finement ensuite. »

Ça finit par ressembler à une marche funèbre dégoulinante. J'ai l'impression d'avoir les doigts qui collent au clavier, c'est hideux. Si je joue ça à quelqu'un, il va gerber direct.

Johanne a l'air satisfaite. Au moment de partir, elle me tend une partition.

— Vous choisissez souvent des morceaux dans la retenue, ou qui expriment des émotions nobles comme la joie ou la tristesse. J'ai envie de vous proposer quelque chose de moins... gentil. Je vous ai amené un prélude, qui n'est pas de lecture facile, mais je pense que vous le trouverez à votre mesure.

Je jette un œil dubitatif à la partition qu'elle me tend. Scriabine. D'après mon approximative culture musicale, un russe assez allumé.

— Vous savez, moi, les gros accords...

— Adelina, quand ça bouillonne trop, on peut baisser le feu, mais on peut aussi soulever le couvercle... Je vous laisse la partition, à vous de voir.

Le week-end suivant, le vent d'autan nous amène une moiteur insupportable et les orages nous tournent autour sans arriver à nous soulager de la lourdeur ambiante. Il y a de l'électricité dans l'air, et ce n'est pas déplaisant. J'attire Lionel vers moi pour m'enfouir dans le creux de son cou. J'adore cet endroit qui fait comme un grand plat où je peux m'appuyer, et en tournant la tête, je peux poser les lèvres sur la carotide qui palpite.

Mon attention est détournée par sa bouche derrière mon oreille. Il me murmure :

— Qu'est-ce que tu en penses, on pourrait inviter Katy un de ces jours, je suis sûr qu'elle te plairait...

Pincez-moi. Je n'en crois pas mes oreilles. Je rêve ou il vient de me proposer un plan à trois ?

Je le repousse pour le regarder dans les yeux.

— T'es sérieux ?

Il hausse les épaules avec l'air interrogateur. La balle est dans mon camp, très bien. C'est le moment de smasher. Je l'agrippe des deux mains et je plante mes dents dans son épaule et mes ongles dans son dos. Il pousse un cri de douleur et me regarde d'un air indigné.

— Tu m'as fait mal !

— Et c'est rien à côté de ce que j'aurai envie de te faire si je te vois avec une autre. Je ne partage pas.

Je plante mon regard dans le sien. *Tu as bien compris là ?*

Il soutient mon regard et son expression est semi-attendrie, semi-outrée.

Un silence un peu frais s'est installé alors que chacun se rhabille de son côté du lit. C'est ridicule. Je me retourne et la vue des grandes égratignures que je lui ai laissées dans le dos me donne un léger coup au moral. Je vais me planter devant lui pour m'excuser et je suis la première surprise de la phrase qui sort de ma bouche :

— Si je ne te suffis pas tu peux te casser direct.

Ses sourcils se soulèvent légèrement et il a l'air heurté. Mais probablement pas tant que moi. La colère et la peur m'envahissent. Il va en avoir marre de moi, c'est évident. Je suis toute normale et ce n'est pas beaucoup. Mes bras sont trop courts, mon cœur est trop timoré, mes baisers sont trop doux. Je voudrais tant avoir le pouvoir de combler quelqu'un, mais ça n'existe pas, ou alors fugitivement. Je lui tourne le dos pour qu'il ne voie pas mon découragement. Rien de moins sexy que le désespoir.

Il m'attire contre lui.

— Je suis désolé, j'ai été con. Je voulais juste continuer le jeu de l'autre fois, mais ce n'étaient que des paroles en l'air, pour te chauffer, parce que l'image est excitante... Il n'y a que toi avec qui j'ai envie de vivre mes fantasmes, ma belle, juste toi.

— On va se lasser l'un de l'autre...

— On fera en sorte que ça n'arrive pas.

Je ne suis pas totalement convaincue, mais pour le plan à trois, au moins, pas de doute. Je m'en vais enfoncer un peu le clou histoire que ce soit bien clair.

— En vrai de vrai, un plan avec une autre nana, ça me dit pas.

Il lève les mains au ciel et s'exclame avec un petit sourire.

— Mais moi non plus, tu ne crois pas que j'en ai assez d'une à satisfaire ?

Oh le pauvre chéri, ça le fatigue, peut-être ?

— Si ça te fait trop de boulot, on peut inviter un de tes collègues, comme ça vous partagerez les tâches.

Je fais mine de réfléchir une seconde en me frottant le menton pendant qu'il se demande si j'ai vraiment dit ce qu'il croit comprendre.

— Vincent me plaît bien, il est chou...

Il prend une inspiration et me jette un regard de tueur que je soutiens en levant un sourcil.

— OK, celle-là je l'ai pas volée...

Il m'emprisonne dans ses bras, me mordille le cou et me dit sans élever la voix, mais sans laisser planer le moindre doute sur sa sincérité :

— Si je te vois avec un autre homme, je le tue et je t'enchaîne au sommet d'une tour dont je serai le seul à avoir la clé, t'as compris ?

C'est vieux comme le monde mais ça marche toujours. Moi être très contente.

— Et je ferai quoi toute seule en haut d'une tour ?

— Tu feras de la couture et de la peinture, tu m'attendras toute la semaine et je viendrai te baiser les samedis.

— Que les samedis ?

— Que les samedis, et les dimanches si tu es sage, et comme ça du lundi au vendredi tu te languiras de moi.

— Et tu tueras des dragons pour moi ? j'ajoute en rigolant.

Il répond sur un ton théâtral et la main sur le cœur.

— Je ferai n'importe quoi pour toi ma princesse...

Je pouffe mais je suis ravie. Et puis flûte, que celles qui n'aiment pas la romance me jettent la première pierre.

VIENS TE BATTRE

Le premier samedi soir de répétition du quatuor arrive. J'ai répété mes morceaux mais à part ça j'ai assez bien réussi à faire l'autruche jusqu'ici, or il s'avère que j'ai le trac. Et ça m'agace d'avoir le trac pour ça. Mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter ? Sur le chemin, Sergio essaie de me coacher.

— La seule chose à savoir quand on joue avec un groupe, c'est de ne pas jouer perso. Les instruments doivent s'écouter les uns les autres, ne pas chercher à jouer par-dessus les autres, mais au milieu des autres.

— C'est pour ça que vous... tu laisses tomber, pour être plus libre ?

Il me regarde d'un air étonné.

— Mais non, je passe la main juste parce que... j'ai d'autres chantiers à mener. Mais pour moi il n'y a rien de plus gratifiant que de jouer à plusieurs. C'est une force plus qu'une contrainte, c'est l'harmonie qui démultiplie l'effet de la musique, quand on est synchro du moins. Et puis tu peux faire confiance à France, elle sait où elle va, pour chaque morceau, chaque mesure, c'est une musicienne hors pair, et une personne exceptionnelle tout court, d'ailleurs.

Sergio me présente France qui m'accueille chaleureusement. Je suis distraite un instant par la façon dont Sergio lui touche l'épaule, et par le regard étonné avec un demi-sourire qu'elle lui renvoie. Allons bon, le pianiste drague la chef. Mozart help us.

Vu que c'est le seul homme à part Sergio, je devine que le suivant à qui je serre la main est Zachary. Il me regarde comme si j'étais un petit chat perdu et lâche d'une voix douce :

— Pas la peine de stresser, t'es la seule ici à avoir un instrument où il suffit d'appuyer sur un bouton pour faire sortir une note, tu devrais t'en sortir.

OK, sympa. Connard de caricature de violoneux, déjà toi je t'aime pas, ça commence bien.

Sa voisine essaie de me rassurer :

— Ne t'inquiète pas, il est comme ça avec tout le monde, on lui pardonne tout parce qu'il joue magnifiquement... Au fait ici on se tutoie. Moi c'est Anka, à l'alto c'est ma cousine Saskia.

Saskia me fait la bise et m'accompagne au piano pendant que Sergio discute toujours avec France, la main posée sur son bras. Puis Sergio vient s'asseoir à côté de moi et France prend la parole.

— Je crois que tout le monde a rencontré Adelina, on va commencer par son morceau pour voir si

ça colle.

Ah mais d'accord, c'est un test en fait ? C'est sympa de me prévenir. Sergio prend l'air innocent quand je lui jette un coup d'œil assassin et me glisse :

— Ça va le faire, ne t'en fais pas.

France fredonne le début pour me donner le tempo et je me lance. Coup de bol c'est le passage que je connais le mieux, le plus beau aussi, et puis l'intro c'est moi toute seule, ça m'enlève au moins le souci de devoir écouter les crincrins. Après vingt mesures, point d'orgue. Je relève la tête.

France jette un coup d'œil entendu à Sergio qui sourit puis aux autres.

— OK, c'est bon. Tutti à partir de la mesure 21.

J'aime bien les samedis soirs de répétition, mais j'aime encore mieux les samedis soirs de cocooning à jouer pendant que les orages de fin d'été grondent dehors. Enfin, ça dépend du jeu : autant au scrabble je me défends, autant aux échecs je me fais laminer méchamment. Je me noie toute seule dans mes tentatives de calculs de probabilités. De toute façon, je n'ai jamais été persuadée que ce jeu ne relevait pas du hasard complet. Après trois parties perdues d'affilée, je déclare forfait. En plus Lionel se la joue en saluant un public imaginaire comme s'il venait de remporter un combat à mort dans le sang et la sueur, non mais je crois rêver. Je lui sers une énorme grimace d'ourse en montrant des dents et je tape du poing dans la main et des pieds par terre. Je fais mine de lui donner un coup de poing sur l'épaule et je commence à sautiller sur place.

— Viens te battre, homme...

Il me regarde d'un air perplexe et se retrouve saisi quand je lance l'attaque en hurlant sauvagement. Je me jette sur lui de tout mon poids, mais il bouge à peine. Je change d'angle en baissant mon centre de gravité, je le plaque au niveau des genoux, il étouffe un juron en perdant l'équilibre et on se retrouve par terre en rigolant, j'essaie de l'immobiliser mais il se défend, le bougre. Il se relève et recule d'un pas, le sourire aux lèvres mais l'air toujours incertain.

— Mais tu joues à quoi, exactement ?

— Je veux sentir comme tu es costaud...

Je me baisse et je l'attaque à nouveau, mais cette fois j'ai perdu l'effet de surprise, il m'attrape les bras, je me retourne brusquement pour me dégager et me laisse tomber comme un poids mort en criant mais peine perdue, il a une poigne d'acier. Je me retrouve coincée entre ses jambes, les bras bloqués sur la poitrine, le dos contre son torse et je ne peux plus bouger. J'adore. Il rigole dans mes cheveux et me mord l'oreille.

— Ça te va, là, j'ai gagné ?

— Tu as utilisé combien de ta force ?

— Quoi ?

— En pourcents.

— Oh, au moins cinquante...

— Ho, un peu plus quand même !

Il éclate de rire.

— T'es mignonne mais t'es costaud comme un chaton. J'espère que tu connais des techniques de self-défense, parce qu'un type mal intentionné ne ferait de toi qu'une bouchée.

Mmh, j'imagine très bien un type en particulier ne faire de moi qu'une bouchée... Je lève un sourcil et j'essaie de prendre l'air condescendant.

— Ah oui ? Mais je ne dévoile pas tous mes atouts au premier round, moi... je ne me laisserai pas dévorer si facilement...

Ses pensées ont suivi le même chemin que les miennes.

— Quel dommage, tu es si appétissante...

Il relâche son étreinte pour me déposer des petits bisous sur la nuque et j'en profite pour pousser un hurlement sauvage. Pendant qu'il se bouche les oreilles en protestant je m'assieds sur lui et l'embrasse agressivement.

— Laisse-toi faire, homme, tu n'as aucune chance de m'échapper...

Je lui lance un coup d'œil appuyé, j'espère qu'il va comprendre le message.

— Au secours, dit-il en basculant la tête en arrière. Je peux quand même me mettre sur le tapis ?

— Non, viens là d'abord.

Je l'aide à se relever et après avoir lancé la musique j'entreprends de me déshabiller devant lui, le cœur battant, en remerciant silencieusement la Québécoise qui a eu la bonne idée de mettre un cours d'effeuillage sur YouTube.

Lorsque je me retourne vers lui en tenue d'Ève, je peux constater qu'il n'en a pas perdu une miette et le regard brûlant qu'il me jette me dit que je ferais bien de passer à la suite sans traîner.

D'abord, poser les règles du jeu.

— Ne me touche pas, il n'y a que moi qui ai le droit.

Il sourit sans rien dire et lève les mains en signe de reddition.

Ensuite, préparer le terrain.

Pendant que je déboutonne sa chemise et parcours son torse de la langue, il se passe les mains sur le visage avant de les glisser dans les poches arrière de son jean.

Bon sang que c'est excitant, il est tout à moi, et je lui fais de l'effet. Mais j'ai le trac aussi, j'ai envie d'être à la hauteur de ce qu'il me donne d'habitude. Ça fait plusieurs jours que je prépare le tableau, sur l'inspiration d'une scène de cinéma qui m'est restée en tête.

Je retire sa ceinture et défais les boutons, et mon cœur manque un battement. Quand c'est lui qui mène, je ferme les yeux, mais son regard brûlant reste planté dans le mien, comme s'il ne voulait pas en perdre une miette. Il ne porte plus que son jean et son torse savoureusement trapu dégage une telle virilité que j'ai envie de me lover contre lui en ronronnant. Mais non, pas aujourd'hui. Enfin, pas tout de suite. Après lui avoir retiré ses derniers vêtements, je le fais asseoir sur ma loveuse en osier. À cheval sur lui, je remonte ses mains au-dessus de sa tête et me penche pour les attacher à l'aide de sa ceinture. Il essaie d'attraper mes seins qui passent à portée de sa bouche mais je m'écarte après lui avoir calé un coussin derrière la tête.

— Tiens-toi tranquille. Cette fois c'est moi qui vais faire de toi ce que je veux.

Je me penche sur lui pour lui glisser à l'oreille :

— Ça va être bon...

Il prend une inspiration et sourit à son tour d'un air à la fois vaincu et impatient.

Enfin, se lancer.

À genoux par terre, je m'empare de son sexe et dépose un baiser sur son extrémité. Son regard ne lâche pas le mien alors que ma langue joue avec lui et que mes doigts se glissent sur sa poitrine. Il commence à grogner et ferme les yeux, la tête en arrière. Son corps se tend et j'entends l'osier de la loveuse qui craque lorsqu'il tire sur la ceinture. Accrochée à sa taille, je ralentis. Il ne faudrait pas que je gâche mon effet par précipitation. Quelques secondes plus tard, l'exclamation que j'attendais

me fait sourire et mon ventre se crispe d'anticipation. Il me regarde en levant un sourcil, avant de regarder à nouveau vers le miroir, que j'ai incliné de façon à ce qu'il nous voie en action. Il prend une brusque inspiration et son sourire me rassure : il aime.

— Oh bon sang, Adé...

Je secoue le popotin et son rire se transforme en soupir lorsque je le reprends dans ma bouche, puis en grondements lorsque j'accentue le rythme. C'est irrésistible et ça me donne des ailes. Je l'empoigne d'une main pendant que l'autre le frictionne et que je me régale de lui jusqu'à ce qu'il explose dans ma gorge en hurlant.

Le mois prochain c'est son anniversaire, ça tombe un mardi. Je voulais faire un truc spécial, un dîner champêtre peut-être. Et puis après, on pourrait trouver une meule de foin, ou un champ de fleurs... S'il fait encore un peu beau... Je pourrais même emprunter la tente de Marlène. Sac de couchage commun, je n'ai jamais essayé. Du côté du Gers, on devrait bien se trouver un coin tranquille.

Il me coupe un peu abruptement dans mes rêveries en arrivant avec son agenda à la main.

— Adé, la semaine prochaine je serai en chantier, et à la fin du mois j'y retourne pour trois semaines.

Après, si ça ne tombe pas pile le jour ce n'est pas très grave.

— Loin ?

— En Dordogne. Le premier week-end je vais à Tours, le suivant je dois rester sur place, on fait chantier continu.

Bon, de toute façon, les meules de foin, ça doit être plein de tiques et de pipi de souris.

— OK.

— C'est bien, ça n'a pas l'air de trop te chagriner.

— Ben c'est pas comme si j'avais tellement le choix, en même temps.

— Bien sûr.

Il me semble sentir comme un léger sarcasme.

— Tu voudrais quoi, que je me mette à chialer à chaque fois que tu pars ?

— Non, mais juste que ça ne te soit pas complètement égal !

C'est quoi cette réflexion à deux balles ? Je suis tellement outrée que je n'arrive pas à trouver la répartie cinglante que j'aimerais lui balancer.

— Eh bien ça ne l'est pas, si tu veux tout savoir, ça me casse mon plan, là... Mais quoi, je suis grande, je t'attendrai bien deux semaines de plus.

Il hausse les épaules sans me regarder, ce qui achève de m'énerver.

— Après si tu préfères que je te fasse une grosse scène, on peut s'arranger ! Tiens d'ailleurs, je te l'offre, c'est gratuit !

Et je prends un pied monstre à renverser ses petits tas de Legos soigneusement classés. Ça lui passera un peu le temps de les retrier. Il fait un saut comme pour rattraper la table mais trop tard, et il reste planté avec l'air passablement irrité.

— Me dire que je ne ressens rien, c'est vraiment salaud. T'es pas dans ma tête pour savoir, merde à la fin !

En criant, je me suis emparé de mon sac, de ma veste, et de mes sandales, et je lui claque la porte au nez. Tremblant de rage, je marche à grands pas en direction du centre-ville.

J'entreprends de nettoyer ma salle de bains à l'aide de ma colère toute fraîche quand Suzanne m'appelle. Il lui suffit de quelques secondes pour sentir que quelque chose ne va pas.

— Je tombe mal, tu veux que je rappelle ?

— Suze, est-ce que je suis froide ?

Elle rigole.

— Je pense que c'est le contraire mais c'est vrai que tu le caches bien.

Je lui raconte notre dispute. À mon grand agacement, elle rit de plus belle.

— Ah, les pauvres hommes, on les fait tourner en bourrique. Tu dois être trop subtile, faut lui dire les choses clairement. Les petites attentions qu'on met partout, chez eux, ça passe inaperçu. En tout cas il a l'air bien accro, ton Lionel.

Désolée pour les Legos.

Désolé pour les reproches. Je peux passer ?

Quand même, je suis encore un peu fâchée. Et je ne vais pas me priver de lui dire, vu qu'apparemment je ne communique pas assez.

— Moi aussi. Tu m'as fait perdre au moins deux heures de boulot.

J'ai envie de dire « pauvre chou » mais je me retiens brillamment. Je mérite une médaille. Du boulot, trier des Legos, sérieusement ?

Il m'attrape par le bras et m'attire à lui. Trop tôt.

— J'ai pas envie.

— Je peux essayer de te donner envie ?

Jamais il lâche l'affaire, lui, hein ? Son sourire me fait pousser un soupir et hausser les épaules, mais je suis curieuse de connaître ses arguments.

— Quand tu t'es mise en colère, j'étais énervé, mais ta respiration qui s'accélère, tes joues rouges, tes yeux qui lancent des éclairs, ça m'a aussi rappelé d'autres moments...

OK, j'aime le tour que prend cette conversation.

— C'est-à-dire ?

— Par exemple, quand tu es sur moi, tu me coinces sous toi et tu fais de moi ce que tu veux...

— Tu aimes bien quand c'est moi qui prends les rênes ?

— Pour être complètement honnête, je suis plus à l'aise quand c'est moi, mais oui, quand c'est toi j'adore aussi. Tu te souviens quand tu m'as fait le coup du miroir ? Oh bon sang, je bandais comme un furieux, tu jouais avec moi, j'étais fou, et je ne pouvais pas bouger, tu étais là sur moi, magnifique, j'avais envie de tout démolir, de t'attraper et de te prendre, et tu me faisais languir encore. Et puis tu m'as pris dans ta bouche, je te regardais tant que je pouvais, mais après je pouvais plus, fallait que je ferme les yeux, que je me laisse aller, et quand j'ai joui dans ta bouche, c'était tellement fort, pendant un instant, j'ai cru que j'allais pas en revenir, que j'allais devenir dingue.

Note pour moi-même : miroir = bonne idée.

— Tu te souviens comment ça avait commencé ?

Je le pousse sans ménagement. Mais il m'a vue venir, je n'aurais pas dû annoncer la couleur.

Je me jette sur lui, il me contient en rigolant et me coince dans ses bras. Je râle mais ça perd de sa crédibilité quand je ferme les yeux pour le laisser me couvrir de baisers. Il paraît que c'est

chouette le sexe de réconciliation. Il doit penser à la même chose que moi puisqu'il me murmure :

— Me refais pas le cri qui tue, je préfère me rendre tout de suite.

— Non, c'est moi qui me rends aujourd'hui... feu vert...

Après une dispute, il y a une espèce de période de grâce. J'ai bien envie d'en profiter pour creuser quelques questions qui fâchent.

— Lionel, est-ce qu'un jour je rencontrerai ta famille ?

Il a l'air agacé par ma question.

— Ça m'étonnerait.

— Pourquoi tu ne veux rien me dire à ce sujet ? J'ai l'impression que tu me caches quelque chose et c'est pire que tout. C'est quoi ? Ta mère est en prison ? Ton père a sa carte du FN ?

Il soupire et ne répond pas. Je vais me coller devant lui.

— C'est rarement par hasard que quelqu'un se retrouve seul, mais ça ne correspond pas avec ce que je connais de toi alors j'essaie de comprendre, c'est tout. Tu trouves que je m'exprime pas assez, mais tu ne fais pas mieux !

Il serre les dents. Je sais que j'ai fait mouche. Je laisse passer un long silence. C'est une tactique que Marlène m'a apprise – venant d'elle qui ne se tait jamais, ça doit être encore plus impressionnant. Il joue avec une mèche de mes cheveux, soupire une nouvelle fois et se jette à l'eau sans me regarder.

— J'ai été marié, moi aussi. Ça s'est mal terminé, je suis parti et j'ai eu le rôle du méchant. Mes parents ont pris le parti de mon ex, nos amis se sont mis à m'éviter. Je n'ai pas supporté de devoir me justifier, alors j'ai tout plaqué. Je suis venu ici, je voulais tout recommencer, que personne ne me connaisse.

Il me jette un coup d'œil, comme pour vérifier si j'écoute. Je me garde bien de faire un commentaire, même si j'accuse un peu le coup.

— Avec Diane on dépendait l'un de l'autre pour beaucoup de choses, elle ne faisait rien sans moi, et elle savait tout de moi. C'était bien trop, on s'est étouffés... Mais avec toi c'est presque l'extrême inverse, pour moi c'est déroutant, des fois j'ai peur de ne pas réussir à te retenir près de moi.

— Des fois, ça me fait beaucoup, c'est vrai. Mais ne crois pas que c'est parce que je ne ressens rien, c'est loin d'être le cas.

Thomas et moi, on vivait l'un à côté de l'autre, et je crois qu'on avait fini par aimer l'image de notre couple plus que l'autre personne. Alors toi si proche de moi, je prends peur, je me sens envahie, je ne sais pas gérer.

Il fronce les sourcils et finit par acquiescer. Je ne suis pas sûre qu'on se soit complètement compris mais ça ira pour aujourd'hui. Il ajoute :

— Tu pourrais venir me voir le week-end où je suis coincé là-bas, pour une fois.

C'est vrai que c'est toujours lui qui fait les allers-retours, mais là ça tombe mal, c'est le concert du quatuor. Je réfléchis une minute.

— J'ai un concert le vendredi soir, je pourrais arriver le samedi en fin de matinée.

— Non, si ça t'embête, tant pis.

Je vois bien qu'il est contrarié.

— Lionel, ça m'embête pas, OK ? Je pensais que tu préférerais rentrer sur Toulouse de toute façon,

sinon je te l'aurais proposé avant. Et puis tu seras au boulot, qu'est-ce que ça change si j'arrive en cours de journée ?

— C'est quoi ce concert ?

— Un quatuor de musique de chambre.

— Tu y vas avec qui ?

— Avec mon voisin.

Ah mais attends une minute, tu le vois arriver le quiproquo ?

— Non mais, il joue, hein. Et moi aussi. C'est son quatuor, mais ça lui faisait trop de travail alors il m'a délégué une partie du programme.

— Tu fais partie d'un quatuor de musique de chambre ?

— Ben, pas vraiment, disons que je les accompagne en remplacement de Sergio pour quelques morceaux, pour quelques concerts...

— Pourquoi je ne le sais pas ?

Huh ? Qu'est-ce qu'il me fait là ?

— Pourquoi ça t'embête, je ne comprends pas ? Je me suis arrangée pour répéter les samedis où tu remontais à Tours. Je fais quand même encore ce que je veux ?

— Mais bien sûr que tu fais ce que tu veux, mais j'aurais bien aimé que tu m'en parles !

— Je viens de le faire !

— Parce que je t'ai posé la question, sinon je l'aurais su le lendemain du concert ! Ou jamais ! Mais merde, quand on est en couple on se dit des trucs ! Tu sais quoi ? Certains jours je me demande si tu es vraiment avec moi, ou si tu fais ton chemin toute seule et que tu m'acceptes vaguement à côté de toi, mais surtout, pas trop près !

Il s'est détourné de moi, et son exaspération me fait perdre mes moyens. Les larmes me montent aux yeux.

— Lionel... ça n'a rien à voir, pourquoi tu interprètes ça comme ça ? Qu'est-ce que je peux faire pour te prouver... tu voudrais quoi, qu'on se pacse, ou qu'on se fiance ?

Il ricane amèrement.

— Quoi ? Non... enfin si, mais je voudrais que tu aies ENVIE de te marier avec moi, pas que ça soit un truc que tu me jettes pour que je me calme comme si j'étais un clébard trop collant, putain ! Tu es tellement secrète que je n'ai pas la moindre idée de ce que tu ressens. Parfois franchement, je me demande si tu le sais toi-même.

Ses mots me glacent. Pourquoi je n'en ai pas parlé de ce fichu quatuor ? Je ne sais pas, ce n'est pas venu. Peut-être que je voulais le garder pour moi, au cas où ça n'aurait pas marché, et puis je ne voulais pas voir de tête connue au concert, j'aurais perdu tous mes moyens...

— Tu fais genre tout te va, mais en fait ça pourrait aussi bien être le contraire ça serait pareil, tout te glisse dessus, plutôt. Tu ne décides rien, tu n'es responsable de rien. Du coup le jour où ça ne te conviendra plus tu feras quoi, tu t'en iras, sous prétexte que ce n'était pas ton choix au départ ?

Son accusation me fait l'effet d'un coup de massue. Je suis vraiment comme ça ? C'est ce que j'ai fait avec Thomas. J'ai protesté trop faiblement, passivement. Je l'ai suivi quand j'aurais dû me rebeller, me battre, faire valoir ma volonté. Au lieu de supplier, j'aurais pu simplement refuser. Ne pas compter les jours, ne pas prendre le téléphone, ne pas demander de rendez-vous. Ne pas m'asseoir sur les fauteuils en plastique du couloir jaune, ne pas parler, ne pas me déshabiller.

Il continue à me tanner pendant que je me désintègre.

— Si tu ressens vraiment quelque chose, agis en conséquence ! Si tu me veux dans ta vie, parle-moi, inclus-moi dans tes projets, sinon c'est que du vent... Et si tu me veux pas, repousse-moi, que ce soit clair. Sans ça j'ai peur que tu viennes dans quelques années me dire qu'en fait tu ne sais plus trop pourquoi on est ensemble.

Ça aurait pourtant été facile, il suffisait d'un léger demi-tour, poser mes baskets dans l'autre direction, changer de cap. Au lieu de ça, j'ai continué à avancer docilement, comme si j'avais le pistolet sur la tempe. Pour éviter le conflit, par peur de tout perdre. Je me suis laissé embourrer comme une poupée de chiffon jusqu'à craquer aux coutures et à exploser. Tout est de ma faute, alors. Je me sens la tête qui tourne et je me retrouve pliée en deux au sol.

— Adé !

— Laisse-moi.

Il est parti. J'ai un haut-le-cœur et je pense au tableau ridicule que je dois faire, pliée en deux comme si j'avais reçu un coup de pied alors que je me suis juste mangé une bonne grosse vérité dans la tronche. Ça fait mal quand même.

Le week-end passe dans une brume de colère et de tristesse. J'ai couru trois fois ma distance habituelle pour m'épuiser et pourtant je me retourne dans mon lit en ruminant notre dernière conversation. Il s'est gouré de siècle, ça fait quelques décennies que les femmes n'ont plus besoin de l'autorisation d'un homme pour sortir ! Bon, si je suis tout à fait honnête avec moi-même, est-ce que la présence de Sergio n'a pas quelque chose à voir avec le fait que je ne lui ai jamais parlé du quatuor ? Mais il va partir sans qu'on se revoie, on va se quitter comme ça, sur une dispute ?

Le dimanche soir arrive et je m'escrime rageusement sur le prélude de Scriabine. Des flashes de notre réconciliation de la veille me reviennent en mémoire. Comment peut-il dire que je ne m'ouvre pas à lui ? Comme si je pouvais partager ce genre de moment avec n'importe qui ! Comme si je n'étais pas totalement à lui quand on est l'un dans l'autre. Je ne peux pas le laisser partir comme ça, j'irai chez lui, je lui dirai... je ne sais pas, ça me viendra.

Je suis devant sa porte sans même avoir eu conscience du trajet, et quand il ouvre la réalité me retombe dessus.

— Je voulais te dire que...

Mais en fait, ça ne vient pas. Qu'est-ce que je pourrais lui dire ? Je me maudis intérieurement, j'aurais dû me faire un script. Depuis le temps, je sais bien que je suis nulle en impro. Il me regarde curieusement bafouiller sur son paillason.

— Euh... si tu veux, je viendrai trier tes Legos quand tu seras parti.

Il semble un instant décontenancé puis décide d'accepter le calumet de la paix et me fait signe d'entrer.

— Merci, mais je préfère le faire moi-même.

Tant mieux, parce qu'autant les assembler pourquoi pas, pour le petit grincement de plastique quand on serre deux pièces, autant les trier...

Ça sent fort bon par ici. Ça me rappelle que je n'ai quasiment rien avalé du week-end.

— Tu as fait un gâteau ?

— Une brioche. Quand je suis énervé, soit je vais marcher dix bornes, soit je pétris, ça me calme. Du point de vue de mon estomac, c'est pas mal comme mode de gestion de la colère. En plus ça a

l'air de fonctionner. Son regard est redevenu doux, même si je crois y déceler une petite ombre de tristesse.

Il se passe la main dans les cheveux.

— Adé, on va faire quoi quand mon boulot ici sera terminé ?

— Tu trouveras peut-être un moyen de te faire muter dans la région pour de bon, non ?

— Je sais pas, ma belle, je sais pas...

EN DORDOGNE

Deux jours qu'il est parti en Dordogne et mon cerveau joue aux montagnes russes. Je ne sais même plus si je suis fâchée ou pas. Scriabine et la brioche tournent en rond dans ma tête. On s'envoie des petits messages anodins, mais on évite soigneusement les questions du quatuor, du futur et des ex. La perspective de passer trois semaines à jouer à l'esquive m'abat complètement.

Et aujourd'hui, pas de message de la soirée. Je m'inquiète ou je le hais ? Ridicule, il a dû aller dîner avec les autres et a oublié de m'envoyer un texto.

Ou bien son portable est déchargé et il a perdu son câble de batterie.

Ou alors il a crevé un pneu et grelotte quelque part sur la route en attendant la dépanneuse.

Ou alors il est avec une blonde prénommée Katy avec une forte poitrine qui tressaute.

Par chance spot est connectée, je lui expose mon problème :

spotless_mind : Mais Llo bourdel lâche-lui la grappe à ce pauvre garçon, il va pas t'envoyer des mots doux sans arrêt.

La Llorona : Il le fait d'habitude !

spotless_mind : Punaise, il te fait jouir ET il ressemble à Alexandre Astier ET il t'envoie des mots doux tous les soirs, mais tu l'as dégotté où ce mec, que j'aille y faire un tour ! Non mais franchement, il se fait une soirée binouze avec ses poteaux, ou alors il s'est fait chourave son téléphone ou qui sait quoi, enfin, dans tous les cas, ça me paraît pas utile de commencer à faire la tournée des hôpitaux, t'auras juste l'air con et t'en auras rien de plus, parce que vu que vous n'êtes pas mariés, ils te diront rien. Tu n'as qu'à sortir, plutôt. Laisse-toi désirer...

La Llorona : Ouais... ouais, ouais. T'es la voix de la raison spot, merci.

spotless_mind : De rien bichette. Il a pas un frangin ton jules des fois ?

La Llorona : Si, mais il est marié et il habite en Nouvelle-Zélande.

spotless_mind : Damnède. *soupir*

Si j'étais allée au travail comme tous les jours, tout aurait peut-être été différent. Mais j'étais en RTT, donc en plus de traîner sur tous les sites de shopping du monde, j'avais eu le temps de

regarder mon téléphone toutes les dix secondes. C'est en m'énervant sur mon pauvre piano que j'avais compris que mon cerveau était parti dans une spirale de panique.

Sur un coup de tête, j'avais jeté quelques vêtements et ma trousse de toilette dans un petit sac, non sans ricaner intérieurement à l'idée que j'étais en train de garnir un baise-en-campagne, qui n'a rien à envier au baise-en-ville. Je m'étais bien gardé d'en reparler à spot, pas d'humeur à suivre la voix de la raison.

Une fois de plus, je constate que la route vers Bordeaux ne me botte pas du tout. Cette fois pas de ver, mais des scénarios plus fumeux les uns que les autres : Lionel mort, introuvable, disparu, voire même n'ayant jamais existé. L'angoisse en roue libre.

Pour justifier mon débarquement impromptu en Dordogne, si je me suis inquiétée pour rien, j'ai prévu de lui dire que je voulais lui faire une surprise. Je ne suis pas tout à fait sûre d'arriver à faire bonne figure, mais ça pourra au moins servir de version officielle si je le trouve avec ses collègues.

Mais je ne suis pas dupe, toutes ces élucubrations n'ont pour seul objectif que de cacher le pire scénario : celui où il se moquerait de mon inquiétude, avant de préciser qu'il ne me doit rien, voire qu'il adapte son implication à la mienne.

En apprenant à la réception de l'hôtel que Lionel avait quitté les lieux, j'ai failli me mettre à chanter le générique de *FBI Portés Disparus*. Prochaine étape, j'appelle Jack Malone. Que les dieux me viennent en aide, je commence à yoyotter du ciboulot.

— Adelina ?

Un petit type basané à moustache avec un tee-shirt orné d'un slogan bolchévique me regarde d'un air à la fois curieux et étonné. Bien que je ne l'aie jamais vu, il a une dégaine si particulière que je le reconnais immédiatement d'après la description que Lionel m'a fait de lui comme étant Benjamin, un de ses collègues.

— Oui...

— Tu viens voir Lionel ? Il n'est pas encore sorti.

Sorti d'où ? de sa chambre ? du travail ? de prison ? Mon incompréhension doit se lire sur mon visage et il comprend que je ne sais rien.

— Il a eu un accident, il a été heurté par une pelle mécanique. Il est à l'hôpital, mais il va bien, juste un hématome, c'est l'épaule qui a pris.

OK, maintenant j'ai le générique d'*Urgences*. Je regarde trop la télévision, bonsoir. Je pense que j'ai très faim. Je pense que j'aurais dû faire une pause chocolatine. Benjamin m'attrape par le bras.

— Vas-y tout de suite, ils sont un peu pénibles avec les horaires de visite...

Après quelques explications, je pars pour l'hôpital de Périgueux. Respiration profonde, trésor intérieur, blablabla. Je hais les hôpitaux, comme tout le monde. Si le mur est jaune, je... rien, mais juste ça serait mieux s'il ne l'était pas.

— Je viens voir Lionel Saulnier, s'il vous plaît.

La femme de l'accueil me jette un coup d'œil fatigué et décide apparemment que me refouler lui prendrait trop d'énergie.

— Rapidement, parce qu'il est moins dix.

J'ai la boule au ventre en remontant le couloir orange – ouf – et j'ai peur de ma réaction. Il va sûrement avoir l'air faible, peut-être que je ne vais pas le reconnaître. Sans doute qu'il aura une de ces horribles chemises de nuit en papier vert. Peut-être que ça va me refaire le coup de la tortue. Bonjour le soutien de la copine qui ne peut pas te toucher.

Il a levé la tête de son journal lorsque je suis entrée et est resté figé. Mis à part son épaule bandée, et les traits légèrement tirés, il a l'air normal. Je le reconnais, c'est bien lui. Je prends une inspiration que j'espère pas trop visible et j'essaie d'adopter un air léger en m'approchant prudemment de son côté gauche, celui où il n'y a pas de bandage.

— Alors, tu essaies de donner du travail à tes collègues du CHSCT ? C'est bien sympathique de ta part.

Un sourire – de soulagement ? – arrive enfin sur son visage.

— Arrête, Benjamin m'a déjà fait un speech sur le même thème.

J'attrape la main qu'il me tend, et je ne sais pas quoi dire. Il ne m'a pas encore quitté des yeux depuis que je suis entrée dans la pièce et je crains de fondre stupidement en larmes.

— Comment tu as su ?

J'opte pour un demi-mensonge par omission, on verra plus tard pour les explications.

— Je suis tombée sur Benjamin à l'hôtel.

Il ne presse pas et m'attire contre lui.

— Je suis content que tu sois venue.

— Tu as mal ?

— Ça va... c'est qu'un hématome, mais ils ne veulent pas me laisser sortir parce que je serais tout seul toute la journée.

Il est quand même un peu trop pâle pour être honnête.

— Et le bandage, c'est pour quoi ?

Il hausse les épaules.

— Une égratignure.

C'est mignon quand il fait le dur. Il soupire en tirant sur sa chemise de nuit.

— Ça me fait suer que tu me vois dans cette tenue, le truc le moins sexy de la terre !

— T'en fais pas, j'ai de l'imagination... et puis l'avantage de cette tenue, c'est qu'elle est assez facile à soulever... un peu comme les robes, quoi...

En disant ça j'ai glissé les doigts sur son torse par le col, et je l'embrasse doucement.

Il gémit de douleur d'avoir tourné légèrement la tête.

— Oh pardon !

— C'est rien... Je crains que tu trouves le temps long ces prochains jours, parce que je ne suis vraiment pas en état de quoi que ce soit...

— T'inquiète pas pour moi, j'ai mes deux mains. Plus mon tiroir.

Il retrouve immédiatement le sourire.

— Oho, je pourrai regarder ?

Heureusement, quelqu'un frappe pendant que je pique un fard et l'infirmière entre, juste à temps pour m'éviter de glapir que ça va pas la tête ou quoi.

— Vous êtes avec lui ?

— Oui. Il peut sortir du coup, si je reste avec lui ?

Elle nous regarde, et me juge apparemment apte à jouer la garde-malade.

— Le médecin va passer, mais je suppose que vous pourrez sortir, à condition de le surveiller quelques jours. Je ne vous cache pas qu'on aurait bien besoin du lit.

Le médecin arrive peu après. Elle a l'air d'avoir vingt-deux ans et demi, mais c'est hautement compensé dans mon estime par le fait qu'elle n'est ni blonde ni à forte poitrine. Je m'éclipse pendant

qu'elle examine Lionel. Je crois qu'on peut dire que c'est une occasion, j'ai bien fait d'emmener mon paquet de clopes. Fumer en pleurant, c'est nouveau. OK, pas pratique. En fait s'il n'y avait que les yeux qui pleuraient ça irait mais on oublie toujours le nez. Le nez est pénible.

Quand je remonte, il est en train de se changer, j'arrive à point pour l'aider à boutonner sa chemise et à faire son sac. Il est atterré de devoir me regarder faire les choses. Effectivement ça va peut-être être long, cette histoire.

Une fois revenus à l'hôtel, je ne peux plus retenir la question qui me tarabuste depuis quelques heures :

— Lionel, pourquoi tu m'as pas appelée ?

Il pousse un soupir, semble hésiter un instant et je suppose qu'il opte pour la franchise puisqu'il me répond un peu brutalement.

— Parce que si je t'avais appelée et que tu n'étais pas venue, je ne sais pas si je l'aurais supporté.

Et pan ! ramasse tes dents. La confiance règne, non mais c'est bien. Comment je vais lui faire comprendre, à cette tête de pioche ? Si je lui dis : « J'en n'ai PAS rien à foutre de ta tronche ! », comme j'en aurais envie, il me semble que ça envoie un message ambigu. Je monte sur le lit devant lui, et du coup je le domine d'une demi-tête.

Heureusement que j'ai tourné ma langue dans ma bouche suffisamment longtemps, parce que quand je vois les larmes au bord de ses yeux, je comprends que ce n'était pas un reproche déguisé mais une vraie crainte.

— T'es con, même si j'avais été en Chine, je serais venue.

Et sa tête vient s'appuyer sur mon épaule, et je ne sais pas où mettre ma main gauche, alors j'essuie les larmes qui me roulent dans le cou.

Pendant qu'il se douche après avoir refusé obstinément mon aide, je vais m'épancher auprès de mes copines.

MissDashwood : Vous pouvez plus faire crac-crac, alors ? C'est nul.

La Llorona : Grave.

spotless_mind : Eh ho ya moyen de le faire sans l'épaule quand même. Ya pas que le missionnaire dans la vie les cocottes.

La Llorona : Non mais même, quand tu souffres t'as pas envie.

spotless_mind : Toi peut-être, mais lui c'est un mec.

La Llorona : Ben il a pas l'air motivé, c'est tout juste s'il me regarde.

spotless_mind : Jt'explique ma Llo, d'habitude c'est lui qui mène et là il peut pas donc blessure dans sa virilité, tout ça, il déprime. En attendant, si tu prends les choses en main, ou encore mieux en bouche, ça m'étonnerait qu'il te pousse. Après c'est sûr qu'il va pas te le demander, rapport au syndrome du preux chevalier.

MissDashwood : C'est quoi le syndrome du preux chevalier ?

spotless_mind : Merci de poser la question. En gros c'est je-fais-jouir-ma-gonzesse-donc-je-suis-un-homme-un-vrai.

MissDashwood : Ah ouais et en plus si tu t'occupes bien de lui il se sentira redevable et à toi les cunni du feu de dieu quand il récupérera son épaule !

spotless_mind : Exactement, et toi t'auras profité de son corps sans défense dans l'intervalle donc que du bénéf.

La Llorona : Les filles je vous aime.

spotless_mind : T'as raison, on le vaut bien.

Il va se glisser sous les draps. Couché sur l'épaule gauche, il frissonne violemment. Le voir souffrir me fait hésiter un instant. Si c'était moi, je crois que je voudrais qu'il me laisse tranquille. Mais il n'est pas moi. Et il n'a même pas mis de slip. Oui mais c'est peut-être juste parce qu'il n'a pas réussi à l'enfiler. Oh, au pire il m'enverra bouler mais au moins je lui aurai montré mon intérêt pour sa personne. Je me déshabille et vais me glisser au-dessus de lui prudemment, appuyée sur le coude gauche, ma poitrine contre sa nuque, en faisant attention de ne pas toucher son côté droit. Je passe les doigts dans ses cheveux et je pose mes lèvres sur sa tempe. Ses traits se détendent. Il a le regard dans le vague et respire doucement. Je me décolle doucement pour glisser sous la couette et aller poser la tête entre ses omoplates. Je glisse la main par-dessus sa hanche pour caresser la toison de son torse, et son soupir me donne l'autorisation de m'aventurer jusqu'à son sexe, que je trouve déjà tendu. Je suspends mon geste, indécise, et sa main vient se refermer sur la mienne, comme pour me dire « reste là ». Alors je descends encore, j'écarte doucement ses jambes pour venir poser la tête sur sa cuisse gauche, et je le prends dans ma bouche, doucement. Ça me fait penser aux héros de films d'aventures qui retrouvent la belle à la fin, complètement amochés et fatigués. Au moins, mon aventurier a pris le temps de se doucher avant. C'est doux aussi, du sexe de réconfort. Il a les yeux fermés et laisse échapper des soupirs pendant que je m'occupe de lui. Blottie entre ses cuisses, j'enserme sa taille et je m'applique à ne pas faire de mouvement brusque. Quand il se lâche enfin dans un gémissement, je retourne faire la grande cuillère et je crois qu'il dort déjà.

Je dois avouer que je n'étais pas spécialement enchantée à l'idée de jouer la garde-malade, mais mon grand blessé est plutôt cool. Les premiers jours, j'ai amené mon travail à la maison. Je le regardais dormir l'après-midi, il dormait d'un air concentré, c'était marrant. Je me suis demandé si c'était toujours comme ça ou si c'était spécial ces jours-ci parce que son corps était concentré sur sa blessure. Je le réveillais d'un baiser à l'heure du goûter et on mangeait une glace dehors. Parfois il se donnait un coup à l'épaule par inadvertance et la douleur nous faisait venir les larmes aux yeux. Maintenant, il se lève en même temps que moi, lâche des bordées de juron lorsqu'il n'arrive pas à faire un mouvement et passe le plus clair de ses journées dehors à arpenter la ville. Il a entrepris de répertorier et de photographier les espèces d'oiseaux visibles dans le quartier. J'avais l'impression que sorti des pies, des moineaux et des corneilles il aurait vite fait le tour, mais il a atteint la vingtaine assez facilement. Heureusement qu'il est sur ses deux pieds parce que je n'ose pas imaginer la déprime sinon. Le bon côté de la situation, c'est qu'il fait la cuisine. Souvent il se plante dans le jardin et passe un moment à regarder en l'air. Je vais me blottir à sa gauche pour lui voler un câlin et il m'enveloppe de son bras valide. Il me dit :

— Tu sais ce qu'un type avec un seul bras pourrait faire ?

Et il trouve toujours un truc. J'adore que, même blessé, il s'occupe de mon plaisir – pour mémoire : la commode de ma chambre a une hauteur très agréable.

Après trois semaines, il repart au boulot même s'il lui reste les séances de kiné à faire.

Sergio m'a proposé une répétition piano seul pour mettre au point quelques passages du concert qui sont encore nébuleux. Sur le coup ça paraissait être une bonne idée, mais ma nervosité augmente à mesure que la soirée approche. Lorsqu'il m'ouvre la porte, j'hésite sur le seuil.

— Bonsoir Adelina. Tu entres ?

J'ai un petit creux dans l'estomac. La chimie entre nous, je la sens encore, mais bien sûr je ne peux pas lui dire. Il semble comprendre mon hésitation et se rembrunit.

— Je te vois souvent avec un jeune homme, j'avais pensé que c'était OK pour toi, mais si tu te sens mal à l'aise...

— Non, c'est juste que j'ai le blues...

Il me fait signe d'entrer et son silence m'invite à continuer pendant que nous descendons au salon du piano.

— Je n'avais pas dit à Lionel... pour toi, ni pour le quatuor. Du coup quand j'ai parlé du concert, ça l'a fâché. Il trouve que je ne lui dis pas assez de choses. Pourtant lui aussi est plutôt secret. On dirait qu'on est tous les deux sur la défensive, qu'on ne sait pas où on va, qu'on n'est sûrs de rien...

Je parcours du doigt la serrure du piano et les lettres dorées de son nom. Je me dis : *Avec toi tout aurait été plus facile, je me serais laissée guider. Et puis la question du non-bébé, elle ne se serait pas posée...*

Sergio me prend par l'épaule et je frissonne pendant que son autre main me caresse la tête.

— Est-ce que ta vie est meilleure avec lui que sans ?

Je pense aux parties de scrabble, aux petits matins et à sa chaleur sur le canapé. Je revois son regard sur moi, ses baisers au creux de mon cou, et nos jeux... Se pourrait-il que tout cela ait une fin ? Rien que l'idée me terrifie.

— Oui, mais... elle est aussi plus compliquée !

Il lève les yeux au ciel.

— Je ne comprends pas pourquoi vous tergiversez tant. Vous êtes jeunes, sans attaches... si c'était moi je serais déjà marié.

J'ai un hoquet d'indignation. Alors ça, c'est l'hôpital qui se moque de la charité !

— Et toi, tu en es où avec France ? Tu attends d'être à la retraite, ou quoi ?

Il accuse le coup. Ses joues se colorent légèrement.

— Je suis si peu discret ?

— Non...

— Mais tu l'as vu parce que tu m'observais... Adelina !

— C'était au début. Maintenant c'est bon, ça m'est passé...

Il secoue la tête et ne dit plus rien, l'air pensif. Je me mords la joue. J'ai encore parlé trop vite.

— Désolée. Ça ne me regarde pas...

Mes excuses le sortent de ses pensées, et il me rassure d'un sourire.

— Ah, ce n'est rien. Mais revenons au sujet de départ. Ton Lionel, présente-le-moi !

Je lui jette un regard effaré.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai fait que l'apercevoir, je voudrais bien rencontrer celui qui a réussi à toucher ton cœur, qui semble bien gardé...

Il rit devant ma grimace avant de s'exclamer qu'il a de quoi nous remonter le moral et de revenir avec du nougat chinois. Sa bonne humeur finit par me contaminer. Quand je pense qu'avant de le

connaître je l'imaginai sévère ! Nous jouons jusque très tard, et je proteste à peine quand il insiste pour me raccompagner à ma porte. Vingt pas, sa main posée à plat dans mon dos, et une bise « fais de beaux rêves ». Je suis restée longtemps au bord du sommeil. Dans mes rêves, une petite fille qui était moi cherchait toujours la source de la musique, effrayée à l'idée qu'elle s'arrête avant qu'elle ait pu la trouver, mais sans savoir à quoi elle pourrait ressembler.

Le week-end suivant, je rejoins Lionel en Dordogne comme convenu. Je n'en avais pas vraiment profité la première fois, c'est un joli coin vallonné, et l'unique hôtel du village a un côté pension de famille assez sympathique. Ça pourrait presque faire office de week-end « escapade bucolique » si on ne retrouvait pas les collègues à tous les repas. Du coup, c'est plutôt ambiance potache. La palme de la meilleure réplique revient à Benjamin :

— Nous on n'a pas nos femmes, on se débrouille avec nos mains droites, Lionel il fait le contraire !

C'est fin. Pour compenser, le dimanche matin il m'a promis une balade romantique. Si j'avais su que ça impliquait de se lever avant le soleil, je ne sais pas si j'aurais accepté. C'est sûrement pour ça qu'il s'était bien gardé de me le dire. Enfin, je suis tellement mal réveillée que j'ai oublié de ronchonner. Nous sommes garés au bord d'un champ, et je me félicite d'avoir mis des vêtements chauds pour résister à la piqûre de l'air humide et froid du matin. Lionel me précède et longe la haie de ronces qui borde le champ. Il a dû y avoir des mûres, mais elles sont passées. La haie est tellement touffue qu'à certains endroits nous devons marcher dans le champ et nos pieds s'enfoncent dans la terre labourée. Au bout de cent mètres de montée légère, chacune de mes bottes pèse deux kilos, je suis en nage et j'envie mon compagnon de balade qui ne porte qu'un tee-shirt. Le soleil est encore très bas derrière nous. Arrivé à l'autre extrémité du champ, Lionel s'est accroupi et me fait signe de le rejoindre sans bruit. Il m'attrape par l'épaule pour me serrer à son côté. Assise sur mes talons, le menton sur les genoux, je reprends mon souffle en contemplant les collines émergeant des nappes de brume. Le hasard a rassemblé en mosaïque de champs le jaune du colza, les rayures d'une vigne, le beige du blé coupé décoré de son troupeau de bottes de paille et le vert tendre d'une culture que je ne sais pas identifier. Le tout est parsemé de bosquets et bordé par un petit bois dont deux grands arbres penchés surveillent l'entrée. Au bord du bois, des chevreuils broutent tranquillement en levant régulièrement la tête pour scanner les alentours avec leurs grandes oreilles. Tout à coup je me sens déplacée avec bottes et blouson, et l'immensité de la campagne se rappelle à moi dans un flash. À vivre en ville, je finis par oublier que notre petit monde d'humains est loin d'occuper toute la Terre. Lionel a l'air dans son élément, les yeux plissés, une main posée sur le sol, complètement oublieux de l'humidité et des nuages de moucherons qui se réveillent. Je parie que c'est le genre de type qui sait se débrouiller dans la nature sans même avoir besoin du manuel des castors juniors.

Je soulève sa manche pour embrasser son tatouage, sa peau est fraîche mais je devine la chaleur qui couve dessous et je frissonne, peut-être juste pour qu'il me serre à nouveau contre lui. Les minutes passent au rythme de nos respirations. Des corbeaux tournoient et croassent, et leur cri paraît presque gai. Le soleil gagne du terrain et nappe bientôt la colline aux deux tiers. Les chevreuils s'en vont en faisant des bonds lorsque nous finissons par nous lever. Mon ventre gargouille.

La descente est plus aisée que la montée mais je colle. Ça me fait penser que je n'ai pas couru depuis plusieurs jours et ça me manque. En vue de construire des scénarios champêtres où il ne porterait qu'une peau de bête autour de la taille, je demande à Lionel :

— Tu sais faire du feu ?

— Comment ça ?

— Ben, là, comme ça.

— Euh, sans rien, dans l'humidité, c'est un peu compliqué. Non, ça se prépare, et puis il faut des trucs secs. Quand j'étais gosse j'avais essayé avec du silex mais je n'avais jamais réussi, j'ai appris beaucoup plus tard qu'il fallait aussi de la pyrite. Pourquoi ?

— Oh, pour savoir...

Nous sommes arrivés près de la voiture. Je me lance le fantasme « homme des cavernes » et je glousse toute seule.

— Pourquoi tu ris ?

— Je t'imagine avec seulement une peau de bête autour de la taille.

Il lève les sourcils.

— Et un gourdin dans la main ?

Sa réflexion me fait pouffer.

— Non, pas obligé... et tu ne me traînes pas par les cheveux non plus, merci bien !

J'ouvre la portière de la voiture, j'échange mes bottes contre mes sandales et je jette mon coupe-vent sur le siège arrière. Vivement qu'on soit rentrés, on aura peut-être un moment avant la fin du petit-déjeuner, quelle heure est-il ?

Mais Lionel a une idée différente en tête. Il attrape une couverture dans le coffre et m'attrape par la main pour m'entraîner vers le champ.

— Hé, qu'est-ce que tu fais ?

— Viens par là. On va jouer aux hommes de Cro-Magnon.

Ce type est fou. Où est-ce qu'il m'emmène ? Pas dans un petit bois j'espère, à cause des ronces. Pas dans un champ de fleurs j'espère, à cause des guêpes. Il s'arrête à un simple talus couvert d'herbe, que je regarde tout de même soupçonneusement.

— Il va y avoir des serpents, des araignées, des loups !

— Mais non, on fera tellement de raffut qu'ils s'enfuiront. Alors, tu me le donnes, ton feu vert ?

Il a déjà enlevé son tee-shirt avant même de finir la question. Il est bien sûr de lui ! On va corser un peu la chose... Je hoche la tête et je recule de deux pas avant de lui crier :

— Attrape-moi si tu me veux !

Et je pars en courant le long du champ. Après une exclamation de dépit, il me court après. J'ai l'avantage de l'entraînement, je pense que je pourrais l'avoir à l'endurance, mais c'est sans compter ma méconnaissance du terrain. Je perds du temps en me retrouvant face à une clôture, il se rapproche et finit par me rattraper. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre son souffle, j'enlève mon élastique, je secoue ma tignasse et je lui dis d'un air de défi :

— Tu as gagné l'épreuve de vitesse, il t'en reste deux autres. Je suis une guerrière de valeur, alors si tu veux être digne de moi, prouve-moi ta force et ton adresse, et je t'accepterai dans mon foyer... et dans ma couche.

Ses yeux s'écarquillent mais il sourit et joue le jeu.

— Et comment je peux faire pour te prouver mon adresse et ma force, jolie guerrière ?

Qu'est-ce que je pourrais lui trouver ? Je lui ramasse un caillou.

— Voyons si tu arrives à toucher cet arbre là-bas ?

Ça me paraît juste assez loin pour être difficile. Il jauge la distance, et sourit d'un air sûr de lui.

Je n'ai pas été assez ambitieuse pour le mettre en difficulté. Effectivement, il met dans le mille du premier coup. À peu près certaine que je serais incapable de toucher un éléphant à plus de trois mètres, je grommelle contre le chromosome Y.

— Encore, que je vérifie que c'était pas un coup de bol.

Il s'exécute en riant, et cette fois j'en profite pour le regarder, le pli de concentration sur son front, le pas d'élan et la puissance de son lancer, les muscles sous la peau. C'est comme les Jeux olympiques à la télé. J'adore. Je suis encore en train de rêvasser quand il se tourne vers moi.

— Et pour la force ?

— J'ai pétié ma sandale en courant, tu me portes au camp ? Enfin, sans te faire mal à l'épaule, hein, tu me dis si ça le fait pas.

J'espérais qu'il me prendrait dans ses bras comme une princesse, mais il me jette sur son épaule gauche comme un vieux sac et part à grandes enjambées. Je proteste en tambourinant sur son dos.

— Hé, c'est pas tout à fait ce que j'imaginai !

— Je t'ai gagnée, femme, alors maintenant c'est fini la rigolade, tu vas te déshabiller bien docilement et t'offrir à ton valeureux guerrier.

Il me pose et se débarrasse de ses derniers vêtements pour m'exposer son érection d'un air de défi, ce qui me fait glousser. Et saliver. Je le prends dans ma bouche, triomphant de le faire frémir, enivrée par le contraste entre le vent sur mon visage et sa chaleur sur ma langue. Il gémit et ses cuisses se tétanisent entre mes mains, au point que j'ai peur qu'il finisse par perdre l'équilibre. Je suis maintenant trempée de partout et l'exaltation me monte d'un cran à la pensée de la scène qui s'annonce. J'enlève mon jean et ma culotte puis je lui tourne le dos, à genoux, pour faire passer mon t-shirt et mon pull ensemble par-dessus ma tête. Dans l'élan, je pose les mains devant moi et, à quatre pattes, je rejette la tête avec toute la crânerie que j'arrive à rassembler.

— Viens t'accoupler avec moi, guerrier.

Comme je l'espérais, il laisse échapper un juron de surprise puis vient se placer derrière moi et poser sa main sur mon dos avant de s'enfoncer en moi avec un grognement de bête, et quand il me remplit je m'écroule sur un coude. J'espère fugacement qu'on est loin du chemin de Saint-Jacques. Nos ombres démesurées du soleil du matin se découpent sur la terre labourée du champ. Je le vois en appui sur un genou, se pencher sur moi avant de sentir sa main venir sous moi pour me titiller, et l'autre me relever. Il sait trouver le bon angle pour me faire crier, heureusement qu'il me tient sinon je m'écroulerais à nouveau sous ses assauts. Il s'enfonce en moi avec un tel emportement, chaque mouvement me secoue tout entière, et là tout de suite, c'est exactement ce dont j'ai envie, et l'orgasme me terrasse. Il me tient fermement sur lui, finit par jouir à son tour, et je crois que des oiseaux se sont envolés au loin, effrayés par le bruit qu'on a fait.

Allongée sur la couverture, je rigole intérieurement en repensant aux serpents et aux araignées que je n'ai pas eu le temps de craindre.

— Adé ?

— Mmmh ?

— Je suis en train de cuire.

Ah ces gens du Nord...

À notre arrivée dans la salle du petit-déjeuner, une petite tornade brune se jette sur nous.

— Yonel !

Lionel l'attrape au vol pour le mettre à notre hauteur.

— Hé salut, toi !

— Moi je vais voir où papa fait de l'ar-ché-o-lo-giiiiie.

— Super, mon grand. Tu as amené tes bottes j'espère ?

— Oui regarde ! Et même que, elles ont des éléphants dessus.

L'occupant des bottes en peinture 24 s'aperçoit de ma présence et me montre du doigt en posant la main sur la joue de Lionel pour le faire regarder dans ma direction.

— C'est la chérie de toi ?

— Eh oui. Elle s'appelle Adelina. Adelina, je te présente Tim, le fils de Benjamin.

— Salut Tim. Tu as de la chance d'avoir de si belles bottes.

— Les éléphants c'est que pour les garçons !

— Ah bon !

Lionel repose Tim par terre et le renvoie vers ses parents.

— Allez, va manger, crapule. On va aller dire bonjour à tes parents.

Benjamin a entrepris de beurrer une demi-baguette. Je ne sais pas où il va mettre tout ça, il est à peine plus épais que moi. Sa jeune femme est ronde et douce et semble tranquille et détendue, ce qui me paraît parfaitement injuste puisque la petite sœur de Tim ne doit pas avoir plus de quelques semaines. Je contiens ma jalousie pendant que je produis les gazouillis d'usage devant la petitoune adorable. L'image de Lionel avec Tim dans les bras est gravée sur ma rétine. Je secoue la tête pour la déloger, mais rien n'y fait, l'envie, l'amertume et la peur s'installent dans mon ventre.

Je rumine encore en remontant dans la chambre. J'ai fait des efforts pour ne rien laisser paraître mais il faut croire que je suis mauvaise à ce jeu.

— Tu es bien silencieuse... Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je me laisse tomber sur le lit avant de me rasseoir. Dans un sens, c'est pas mal, ça fera un rappel, parce qu'il a accepté tellement facilement que je me demande s'il a bien compris.

— Rien, c'est juste... ça m'a émue de te voir avec Tim dans les bras. Et ça me tue de penser qu'avec moi tu ne seras jamais papa.

Il me regarde un long moment sans rien dire et finit par baisser la tête. Quand il la relève, il a l'air résolu et accablé à la fois. À l'instant où je le vois ouvrir la bouche, incrédule, je pense : *J'ai raté quelque chose.*

— Adé... je suis déjà papa.

Pendant que j'essaie de me convaincre que j'ai mal entendu, il enfonce le clou.

— J'ai un fils de cinq ans, il s'appelle Milan.

Un week-end sur deux. Bien sûr. Quelle nouille je fais.

Il a dit quelque chose d'autre mais ce n'est pas arrivé jusqu'à mon cerveau. Dernière pensée cohérente : *Brasse-toi Adelina, parce que celle-là tu ne l'as pas vu venir, et tu te la prends de plein fouet.*

Le carcan qui t'empêche de respirer n'est qu'imaginaire, tu le sais. Chaque bouffée d'air est une de gagnée contre la vague de boue qui menace de t'engloutir.

Fermer les écoutilles, garder un coin de lucidité pour une minute encore.

Trouver un bout de terre pour poser la joue. Baisser les paupières, et rendre les armes, se laisser

emporter, attendre que ça passe. Ça passe toujours. Attraper un air et se concentrer dessus. Le choral de Bach. C'est dur de tenir les quatre voix à la fois. Celles du milieu surtout, c'est sur elles qu'il faut s'accrocher. Égrener les battements de cœur au rythme des accords. Passe le temps jusqu'à ce que la tempête laisse place à la migraine.

On me lèche ?

— Douglas, laisse la dame. Qu'est-ce que vous foutez dans mon jardin ?

Je me redresse sur un bras. Petit inventaire rapide : froid, soif, crâne qui va exploser. Solution : douche, paracétamol, lit.

— Me suis pas sentie bien, j'ai eu besoin de...

J'accompagne ma phrase d'un geste vague en direction du sol.

Un petit monsieur avec un visage marqué et une casquette me toise. Il serre une fourche démesurée pour un jardin de cette taille et retient son chien de l'autre main. Son expression finit par s'adoucir légèrement et il hausse les épaules.

— Ça arrive. Mais vous feriez mieux de rentrer, maintenant. Le froid va tomber.

Je me relève prudemment. C'est passé, le soleil n'est pas encore couché. Je fais des progrès. Allez, l'hôtel ne doit pas être loin. Le tambour dans mon cerveau m'empêche de penser, c'est bien. Suivre le bruit de la ville.

— Adé !

Non. Pas lui. Je peux pas.

— Putain t'es passée sous un camion ou quoi ? dit Benjamin.

Je me débats quand une main vient m'attraper et je marmonne :

— Mal à la tête.

Je montre ma tempe avec mon index. Benjamin souffle d'un air excédé et attrape ma manche. Procession jusqu'à l'hôtel.

— Lionel, il y a un deuxième lit dans ma chambre, dit Vincent.

Merci Vincent.

Paracétamol, douche chaude, lit. Surtout ne pas penser. Se laisser sombrer dans l'absence du sommeil.

Le lendemain matin, je n'ai même pas droit à un instant d'oubli. Depuis mon rêve j'entends encore les échos de ma dernière conversation avec Thomas. Je revois son visage déformé par la colère et les larmes qui roulent jusque sur son menton.

« Mais ça m'étonne pas que tu ne puisses pas tomber enceinte ! Tu es froide, Adé. Ça fait des mois que j'ai l'impression de faire l'amour avec une poupée. Tu n'as pas envie de moi, parce que tu ne supportes pas que quelqu'un puisse entrer dans ton corps, c'est comme si je te violais à chaque fois. Comment tu ferais avec un bébé dans ton ventre, hein ? Je suis sûr qu'au fond de toi tu le sais, que c'est ça qui bloque, et que ça ne marchera jamais ! »

Cette tirade m'avait suffoquée aussi sûrement qu'un coup de poing au plexus. J'avais commencé par secouer la tête pour ne pas céder à la pensée qu'il avait vu juste. Je n'avais plus de désir pour lui, c'était vrai. D'ailleurs je n'avais plus envie de rien. Je voulais juste qu'on me laisse tranquille, qu'on ne me touche plus. Alors c'était ça ? Toutes ces attentes, ces réveils au petit matin, ces piqûres, toutes ces larmes, et c'était juste ça ? L'étourdissement avait fait place à une délivrance désabusée.

Le moment était arrivé de déclarer forfait. Si au fond tu ne veux pas d'un enfant, si tout ton corps le rejette, il n'y a qu'à mettre ton conscient au diapason de ton inconscient et ne plus essayer. Ne même plus le vouloir. Là, c'est fini. C'était juste un malentendu.

Je retrouve la sensation familière de l'oreiller qui se trempe sous ma joue. Évidemment, j'ai oublié de fermer le volet. Et je ne me suis toujours pas faite au contraste entre la lumière du jour du dehors et le gris qui pèse dans mon âme. Pourquoi suis-je coincée dans un corps inutile ? Pourquoi ne suis-je pas douce, maternelle et accueillante ?

Je n'arrive pas à enlever le « repeat » de la scène de la veille qui repasse en boucle dans mon esprit. « Adé, je suis déjà papa... » Je hoquette alors que la peine toute fraîche me transperce. J'imagine Lionel dans une maternité avec un sourire de bonheur absolu sur le visage, tenant un bébé, un tout-petit qui sortait d'une autre.

Je me demande si quelqu'un, quelque part, s'amuse avec une poupée vaudoue à mon effigie. Je ne sais même plus exactement pourquoi je suis si anéantie. Il a un fils, et alors ? Ça n'a rien à voir avec moi.

Mais non, qui essaies-tu de convaincre, là ? Il est papa, tu ne seras jamais maman, et tu lui en voudras toujours de ce décalage. Tu en crèveras parce que cet écart entre vous te rappellera que tu es coupable, coupable d'être froide, coupable de ne pas savoir offrir ton corps, coupable d'avoir le cœur et le ventre trop secs. Tout ce que vous pourriez construire sera toujours bancal à cause de ce déséquilibre. Les bons sentiments ne suffiront pas à compenser ton âme atrophiée. Même comme belle-mère pour son fils, il ne t'a pas voulue, et tu le comprends.

Tu sais comment ça se passe. Les sanglots te broient un moment, et après ils s'arrêtent. Il suffit d'attendre. Se concentrer sur la prochaine respiration. Limiter la perspective pour ne pas voir le champ de ruines que ton cerveau te donne comme seul paysage.

Au bout d'une demi-heure, je peux me doucher, m'habiller, et faire ce qui me reste à faire.

Je frappe à la chambre de Vincent. Il m'ouvre, jette un coup d'œil par-dessus son épaule et je m'apprête à faire demi-tour. Il m'arrête.

— J'allais descendre...

Dans le contre-jour, je distingue le profil de Lionel, assis au bord du lit, les coudes sur les genoux. Il a l'air encore plus déchiré que moi si c'est possible et jette un coup d'œil sur ma veste.

— Tu t'en vas...

Ce n'est pas une question. Il n'essaie même pas de me retenir, mais pourquoi le ferait-il ? Je suis pétrifiée. De honte pour ma fuite de la veille. De sa peine que je me prends en pleine figure. Et de l'envie insolente qui m'a saisie en le voyant en caleçon. Je lève la main pour qu'il me laisse parler sinon je ne pourrai pas aller au bout.

— Lionel, je... je ne peux pas. C'est trop dur pour moi. Ça me renvoie à... toute mon histoire, tu comprends ? Je commence tout juste à l'accepter, mais venant de toi, non, ça me fait trop mal. Je suis désolée...

Il ne dit rien, il a détourné la tête. J'espérais... je ne sais pas bien quoi.

— Je... j'y vais, ciao...

J'ai tourné les talons sans attendre de réponse. Même me voir lui est pénible, et ce constat me donne la nausée. Faut dire que partir en courant dès qu'il me dit un truc qui ne me plaît pas, ce n'est

pas super glorieux, j'en conviens. Je vais arriver à faire bonne figure quelques secondes encore. Le cri incessant des étourneaux est assourdissant, je ne l'avais pas remarqué jusque-là. Je regagne le petit parking du centre. C'est en me posant derrière mon volant que la deuxième vague me trouve. Je me plie en deux pour la prendre. Respire.

Avant de partir, je devrais m'acheter quelque chose à grignoter. Histoire d'éviter d'ajouter « hypoglycémie sur l'autoroute » à la liste des joyeusetés de la semaine. Je soupire. Boulangerie ou bistro ? Dans les deux cas il va falloir que je parle à quelqu'un, c'est inéluctable. Les distributeurs de cochonneries ne sont jamais là où on en a besoin. Le bistro a l'air glauque, j'opte pour la boulangerie et je mets deux bonnes minutes à me décider pour une brioche au sucre, et presque autant à trouver l'appoint. La vendeuse prend ma monnaie du bout des doigts, clairement elle me prend pour une junkie. Je ne peux pas lui en vouloir, je suppose que j'ai la tête de l'emploi.

En regagnant ma voiture, je crois reconnaître la silhouette de Lionel plus loin dans la rue. J'ai déjà des hallucinations ? Je crois que la brioche va y passer tout de suite. C'est bien lui. Planquée derrière mon volant, je le vois donner un billet à un lycéen chevelu qui lui tend une feuille, une cigarette et un stylo. Il s'assied à la terrasse du bistro, et entreprend d'écrire. Il s'interrompt régulièrement pour s'essuyer les yeux d'un revers de manche. Une lettre ? Pour moi peut-être ? Quand il a fini, il plie la feuille en quatre, l'enfile dans sa poche, et va se planter au bord du pont un peu plus haut. Il me tourne presque le dos, sa silhouette solide se découpe sur fond de ciel. Je le regarde fumer sa cigarette, l'autre main à la poche, le regard au loin. À qui pense-t-il ? J'aimerais courir vers lui, ses mains qui me frôlent et m'entraînent, ça serait beau comme au cinéma et j'ajoute mentalement les chansons de Patricia Kaas à la liste de ce qu'il faut que j'arrête.

J'ai cru que c'était fini, que c'était derrière moi, et une phrase a suffi à faire tout basculer. Ça va être comme ça jusqu'à la fin de mes jours ? C'est à quel moment que tout ce qui ne m'a pas tuée va me rendre plus forte, parce que chez moi ça n'a pas l'air de fonctionner, le truc. Ça serait même plutôt « Tout ce qui ne vous tue pas vous met par terre et vous marche dessus avec des crampons ». Du coup je fais quoi ? Je m'installe dans une boîte en coton histoire de ne jamais apprendre de mauvaise nouvelle ? C'est peut-être la solution, finalement. Si je trébuché à chaque fois que je me relève, il faut peut-être renoncer à la course. Passé trente ans, c'est mathématique, tous les hommes disponibles sont séparés, veufs, allergiques à l'engagement, nuls en couple, ou que sais-je. Ou alors il m'en faut un qui soit passé par une faille spatio-temporelle et qui n'ait rien vécu entre, disons vingt-deux et trente-deux ans. Ou alors je vise direct un mec de vingt-deux ans. Mais bien sûr.

Aussitôt rentrée, j'appelle Suzanne pour lui poser la question qui s'est imposée à mon esprit pendant le trajet.

— Suzanne, tu savais que Lionel avait un fils ?

— Ah. Non. Il te le dit que maintenant ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Je sais pas. Je suppose qu'il ne voulait pas que je me mette au milieu. Peut-être que quand je lui ai dit que je ne pouvais pas avoir d'enfant il a eu peur que j'essaie d'accaparer le sien.

— C'est ridicule, Adé. Je n'ai jamais eu peur que tu accapares mes gosses.

— Pourtant je te les piquerais bien, ils sont trop choux...

Suzanne rigole à l'autre bout du fil.

— Des fois je te prendrai bien au mot ! Ils sont super casse-pompons, ces jours-ci. Demande-lui, il a peut-être une bonne raison qui n'a rien à voir. Peut-être que son ex est une star, peut-être que son gosse est handicapé, enfin j'en sais rien moi.

En y réfléchissant, ce n'est pas bizarre qu'il le voie qu'un week-end sur deux, son gosse, et jamais pendant les vacances ? En plus un petit week-end, vu qu'il doit arriver à 14 heures le samedi et repartir à 16 heures le dimanche.

spotless_mind : Ouais, ya baleine sous caillou.

MissDashwood : Faut que tu lui laisses une chance de s'expliquer.

La Llorona : Je sais pas si ça changerait quelque chose. Il m'a quand même bien menée en bateau.

spotless_mind : Donne-vous une chance, ma poule.

MissDashwood : Ça serait trop dommage !

spotless_mind : Ah ces jeunes, aucune patience.

Deux jours à naviguer dans le brouillard. Mais j'ai vite retrouvé l'habitude. La purée de pois, ça me connaît. Mardi j'ai reçu la feuille à grands carreaux pliée en quatre, couverte de son écriture, pleine de ratures et d'irrégularités.

Adé,

Je suis désolé.

Je comprends que tu ne veuilles plus me voir, mais je voudrais que tu saches que si je ne te l'ai pas dit plus tôt, c'était parce que j'espérais naïvement que quand tu me connaîtrais mieux, tu arriverais à voir au-delà de cette partie de ma vie. J'ai été con, j'aurais bien dû savoir qu'on n'échappe pas comme ça à ses erreurs... Je ne pouvais pourtant pas faire autrement ; si je t'avais dit d'entrée que j'avais un fils que j'avais abandonné, tu aurais tourné les talons aussitôt, non ? J'aurais peut-être dû attendre encore. J'aurais bien aimé, j'ai même espéré vraiment, j'y ai cru, pouvoir « refaire ma vie » comme on dit, mais ça n'est peut-être pas possible finalement. Arrêter de me sentir coupable, je n'ose même pas l'espérer. Je suppose que tu me trouves lamentable et tu n'as probablement pas tort.

Tu me manques déjà.

Lionel

J'ai lu ces mots cent fois. Et je ne comprends toujours pas. Ou plutôt je n'ose pas tout à fait accepter ce que mon cerveau croit comprendre. Après une demi-heure à regarder la feuille dans le blanc des carreaux, je me lève d'un bond et attrape mon téléphone.

Lionel, on peut se voir ?

Peux pas conduire, suis bourré.

J'arrive.

En poussant sa porte j'ai une impression de déjà-vu olfactif. Trois brioches trônent sur le comptoir et la quatrième est au four. Ah quand même.

Lionel est assis sur le bord du canapé, les coudes sur les genoux et il contemple le fond de son verre. Je m'assieds prudemment près de lui et j'hésite un instant avant de poser ma main sur son bras. Sans lever le nez, d'une voix serrée, il me raconte.

Comment il a rencontré Diane, après plusieurs histoires sans lendemain avec des filles de son âge qui ne pensaient qu'à s'amuser alors qu'il était prêt à se caser. Elle était un peu plus âgée que lui, belle, grande et sophistiquée, toujours bien maquillée, brillante aussi. Elle jouait la fière en société mais dans l'intimité elle se montrait fragile et vulnérable.

Elle travaillait comme préparatrice dans une pharmacie du centre-ville, ce qui en avait mis plein la vue à ses parents qui la considéraient comme la plus belle réussite de leur fils. Elle lui disait qu'il était tout pour elle, qu'elle ne pourrait pas vivre s'il la laissait, et la tête lui tournait devant ce qu'il croyait être des preuves d'un immense amour à la hauteur duquel il essayait de se hisser.

Au lit, elle laissait Lionel s'occuper d'elle. Lorsqu'il essayait de l'encourager à prendre des initiatives, elle se mettait à pleurer en lui hurlant de se trouver une amante plus douée, tout en le prévenant que s'il le faisait elle se tuerait. Touché, il lui promettait que ce n'était pas grave, qu'il attendrait qu'elle soit à l'aise, et qu'il ferait n'importe quoi pour elle. Et le sourire reconnaissant qu'il voyait sur son visage à ce moment-là le remplissait de fierté.

À ce moment du récit, il fait une longue pause pour finir son verre. Le tremblement de sa voix et les pauses entre chacune de ses phrases m'ont fait monter les larmes aux yeux, et je vois que les siennes ne sont pas bien loin non plus.

Les choses avaient commencé à changer lors de sa grossesse, difficile. Les premiers mois, elle était si mal, elle le suppliait de mettre fin à ses souffrances. Elle lui crachait sa douleur au visage, le repoussait et en même temps ne pouvait pas se passer de lui cinq minutes. Il avait mis ces sautes d'humeur sur le compte des hormones et avait redoublé d'efforts pour être à ses petits soins. Plus que jamais, elle lui faisait des déclarations d'amour enflammées et semblait dans le désespoir quand il devait partir plusieurs jours. Mais lui faisait aussi la gueule à son retour. Elle l'avait mis sur un piédestal, il ne lui était pas permis de la décevoir, toute faille était soulignée et retournée dans un « c'est de ma faute, je suis trop nulle, tu ne m'aimes plus » qui le forçait à se répandre en excuses et en consolations.

Milan était arrivé quelques semaines en avance, pendant qu'il était en chantier. Elle avait prétendu par la suite qu'elle n'était pas en état de l'appeler. Il était rentré chez lui trois jours plus tard, fourbu, pour trouver un bébé dans sa chambre, et il était déjà responsable de tout. Absent, coupable, incapable. La liste de corvées à faire était infinie.

Entre-temps, la pharmacie du centre-ville avait mis la clé sous la porte et Diane se trouvait sans travail. Le niveau de vie de la famille avait baissé et son amertume s'était reportée sur le travail de Lionel, trop peu payé. Il acceptait tous les chantiers en espérant obtenir de l'avancement, et rentrait de plus en plus tard et de plus en plus sale, provoquant des silences glacés d'indignation et des moues de dégoût. Elle prétendait qu'il sentait toujours la boue après deux douches et vaporisait sur son passage du désodorisant d'atmosphère qui lui collait mal à la tête.

Quand il arrivait à se poser un moment pour s'occuper du bébé, la liste était remplacée par une

litanie de conseils et d'avertissements qui sonnaient comme autant de doutes sur sa compétence. Le petit, sentant probablement le stress ambiant, se mettait inmanquablement à pleurer quand il essayait de le prendre, jamais hors du regard anxieux de sa maman, comme si lui aussi lui reprochait son absence du début.

Lorsque Lionel osait protester, Diane se battait la coulpe en disant qu'il ne lui restait que ça, qu'il ne voudrait pas lui retirer la seule chose à laquelle elle était encore bonne. Alors petit à petit, il avait renoncé. Il vivait avec un petit étranger sous son toit, qui avait peur de lui. Il était sommé de faire moins de bruit, de marcher plus légèrement, de parler moins fort.

Le sexe était devenu très épisodique, Diane se laissait faire avec indifférence, il n'arrivait plus à la toucher. Elle avait fini par lui dire que de toute façon, tout ça l'avait toujours dégoûtée.

Lionel n'obtenait pas de promotion, ne parvenait plus à faire sourire sa femme, ne partageait rien avec son fils. Même ses parents lui reprochaient son peu d'implication auprès de leur petit-fils et ses visites trop rares. Il tendait le dos quand il rentrait chez lui et s'était mis à redouter l'arrivée du samedi.

Un jour qu'il était en réunion au siège de sa société, les pauses se prenaient sur une terrasse qui surplombait les toits de la ville alentour. Un cri avait retenti dans la rue et ses collègues s'étaient penchés pour voir ce qui se passait. Dans un flash, il s'était imaginé prendre son élan, enjamber la rambarde et sauter, se laisser tomber dans le trafic, et s'incruster dans le sol. Il avait fait sans le vouloir un pas en direction du bord de la terrasse. Une peur glacée l'avait saisi quand il s'était rendu compte que la perspective de ce geste l'avait immensément réjoui. Il avait quitté la réunion précipitamment, avait roulé jusque chez lui. Par chance, la maison était vide. Après avoir jeté quelques affaires dans sa voiture, il avait quitté sa famille et sa ville sans se retourner. Il s'était réfugié deux jours dans des baraquements de chantier dont il avait la clé, et avait emménagé la semaine suivante chez Denis.

Évidemment, la réaction ne s'était pas fait attendre. Diane avait joué la victime désespérée, avait fait une tentative de suicide en avalant juste assez de paracétamol pour être hospitalisée. La mère de Lionel s'était rangée aux côtés de sa bru et avait conspué son fils à coups de grandes déclarations haineuses, son père se contentant, comme à son habitude, de ne rien dire.

Il lui avait fallu six mois pour rassembler le courage de demander un droit de visite pour Milan, le double pour l'obtenir. La juge lui avait accordé deux heures toutes les deux semaines dans un lieu public, en présence d'une éducatrice. Toutes les deux semaines, il va passer une après-midi en compagnie d'un petit garçon apeuré qui l'a longtemps considéré comme un étranger. Il essaie de gagner sa confiance.

Le silence est assourdissant dans la pièce. Il s'essuie le visage d'un revers de main et je cherche ce que je pourrais bien dire après ça, mais il me devance.

— Oh, je sais de quoi ça a l'air... au pire d'un bobard, au mieux d'un nul qui s'est laissé manipuler par sa femme.

Je prends son verre pour le poser plus loin et je m'assois devant lui sur la table basse pour le serrer dans mes bras. Il appuie son front sur mon épaule. Je pose une main sur la sienne, et de l'autre je lui caresse la tête pendant que les sanglots le secouent.

— Tu crois vraiment qu'une nana qui a fait une dépression suite à un divorce va donner des leçons sur le thème de la force intérieure ?

Il s'étrangle à moitié en se gondolant dans ses larmes et renifle.

— On est deux cons alors ?

— Faut croire... mais pourquoi tu m'as rien dit ?

Il évite mon regard et finit par dire doucement :

— Tu me regardais comme si j'étais quelqu'un de bien. Je n'ai pas eu le courage de te détromper. Je prends ses mains dans les miennes et je passe le pouce sur ses paumes rugueuses.

— Et moi qui ai cru que tu ne m'en avais pas parlé parce que tu ne me trouvais pas assez bien pour me présenter à ton fils. La fois où on s'est vus avec les fils de Suzanne et Matthias, le jour des croques, je t'avais trouvé bizarre, j'avais eu l'impression que tu t'étais enfui. Rétrospectivement j'ai pensé que tu m'avais trouvé nulle ce jour-là.

Le choc que je lis sur son visage lorsqu'il relève la tête fait déborder les larmes que j'avais au bord des yeux.

— Quand je t'ai vue avec les garçons... l'espace d'un instant j'ai imaginé ça pour nous, pour Milan. J'ai eu peur de me mettre à pleurer comme un abruti, c'est pour ça que je suis parti rapidement.

— Alors ton fils, tu me le présenteras ?

Il hoquette un petit rire triste et mouillé.

— J'adorerais, tu sais, mais je ne fais pas ce que je veux...

Il secoue la tête et l'amertume de son expression me cisaille.

— Je me suis grillé à jamais en partant comme un con sans prévenir. Je savais que je ne pourrais pas si je lui parlais, j'ai vraiment eu peur de moi-même, de faire une connerie. C'est fou mais j'étais vraiment au trente-sixième dessous à ce moment-là.

Les yeux vissés au sol, il continue d'une voix blanche.

— Tu vois, tu m'as dit qu'avec toi je ne pourrais jamais être papa, mais au final c'est le contraire. Toi, il te reste la solution de l'adoption, mais ça ne peut pas être avec moi, parce que les services sociaux ne confieront jamais un enfant à quelqu'un qui a abandonné le sien. Alors, si tu veux garder cette possibilité... tu devrais te trouver quelqu'un d'autre.

Cette fois je suis bien assommée, effet massue dix tonnes. La bile me vient dans la gorge en pensant qu'il a raison, c'est mort pour l'adoption. Je mets mes poings sur mes oreilles et je me mords l'intérieur de la joue jusqu'à ce que le petit goût de sang arrive sur ma langue.

— Adé... qu'est-ce qu'on va faire ?

Je voudrais y croire et lui dire que tout ira bien, mais les mots restent coincés dans ma gorge. Serai-je à la hauteur ? Bon Dieu, j'ai fait une crise de jalousie quand je l'ai vu avec le gosse de son collègue, alors quand ce sera son fils dans ses bras, et moi toute sèche à côté, comment je réagirai ?

Il m'attrape doucement, me berce, mes larmes se mêlent aux siennes. Je m'accroche à lui, à sa chemise, son odeur rassurante, et c'est à mon tour d'avoir la voix qui déraile.

— On pourrait ouvrir une boulangerie ?

LES GRANDS MOYENS

La musique a été reléguée au second plan ces derniers temps. Du coup, j'ai vraiment cru que la fatigue aidant, j'arriverais à ne pas stresser. Après tout quel est l'enjeu ? Et puis je n'ai pas loupé une répétition, tout est au point. Mais à deux heures du concert, mon ventre n'en fait qu'à sa tête et a décidé qu'il était hors de question de laisser passer cette occasion pour me rappeler qui commande dans ce corps. Bon, c'est noté, mais jouer du piano pliée en deux, ça va pas être super commode. Sergio a dû remarquer que j'étais morte de trouille parce qu'il me tient occupée. Réglage des micros, des projecteurs, disposition des chaises, des programmes, des pupitres, de la banquette. Ça fonctionne assez bien, je retrouve ma respiration. J'aime quand les églises sont vivantes. J'aime voir l'étiquette Legrand sur le tableau électrique, la bouteille d'Ajax dans la sacristie et le gros scotch qui tient les fils électriques au bord du tapis de l'autel. C'est un peu comme regarder l'accordeur du piano avec sa clé six pans : les dessous de la magie.

Les essais acoustiques avec France nous occupent ensuite pendant une bonne demi-heure. Sergio corrige l'équilibre des instruments depuis le fond de l'église. Au moment des derniers préparatifs – habillage et maquillage pour les filles – Anka et Saskia jouent avec les nerfs de Zachary en lui disant que son nœud papillon penche tantôt à gauche tantôt à droite, sans qu'il arrive à savoir laquelle dit vrai. Il se montre étonnamment complaisant et va même jusqu'à émettre un sifflement en voyant ma robe, ce qui le remonte d'un petit cran des tréfonds de mon estime.

Il ne reste plus qu'à attendre, encore cinq minutes avant de laisser entrer le public. J'essaie de respirer en regardant les petites taches colorées que fait la lumière qui passe par le vitrail de la chapelle. Sergio pose une main sur mon épaule pendant que France donne ses dernières consignes : la regarder, se faire plaisir. J'aperçois Johanne dans l'église, j'aimerais tant que Tere soit là, et il est déjà l'heure d'y aller. La panique me gagne, j'ai peur de tomber par terre. Je pense à Jean-Sébastien, je le hais, et je me promets qu'après le concert j'irai voir France, je lui dirai que ça va pas être possible, je ne peux pas m'infliger ça six fois par an, j'ai passé l'âge du dépassement de soi. Ils trouveront bien quelqu'un d'autre. Je m'assois sur la banquette du piano avec juste assez de force pour espérer qu'une bombe tombe sur l'église à cet instant, ou à défaut que le public ne soit pas trop connaisseur. Je regarde France, elle me sourit et hoche la tête. Les premières notes sont pour moi. Je ne sais plus rien mais mes doigts connaissent le chemin.

Le concert passe dans un nuage de concentration. Quand je ne joue pas je tourne les pages pour

Sergio en m'efforçant de ne pas remarquer à quel point il porte bien le costume. Il a posé les derniers accords, et c'est la fin dans un tonnerre d'applaudissements. Mon plexus fonctionne à nouveau et mon cerveau privé d'oxygène pendant une heure passe en mode planage alors que le public commence à se disperser. C'était génial. Je souris tellement que je vais peut-être m'envoler.

Je salue Johanne qui est venue me féliciter, et mon regard est attiré par une silhouette dans le fond de l'église. Les mains dans les poches, appuyé contre un pilier, Lionel me fait un signe, et mon cœur frémit. Enfin, quand je dis mon cœur... Son sourire s'accroît à mesure que je traverse les groupes qui discutent dans l'allée centrale pour aller le rejoindre. Il ouvre les bras dans un geste d'excuse quand j'arrive à lui.

— Prends ton temps, je ne veux pas te voler ton moment.

— Comment ça se fait que tu sois là ?

— Il a commencé à pleuvoir, on a plié tôt, je suis parti dare-dare, je crois que je n'ai raté que les cinq premières minutes. Ça t'embête que je sois venu ?

— Au contraire.

Il a l'air soulagé.

— Ouf, je craignais... Tu es resplendissante.

Il me serre contre lui et me glisse à l'oreille.

— Tu peux pas savoir dans quel état je suis de t'avoir regardée toute la soirée, avec cette robe... vivement tout à l'heure que tu sois toute à moi.

Je lui réponds sur le même ton :

— Tu sais que sous cette robe il y a des jolis dessous ?

Il se recule et me regarde d'un air suspicieux en me tenant à bout de bras.

— Mais pour qui tu les as mis puisque tu ne savais pas que je venais ? Pas pour le violoniste j'espère ?

— Zachary ? Certainement pas ! Pour moi-même... et pour Jean-Sébastien.

Il bloque pendant un quart de seconde mais finit par sourire.

— Allez, retourne à tes admirateurs.

— J'arrive.

Un petit tour dans la sacristie plus tard, j'ai récupéré mes partitions et mes sacs. Au moment où je regagne la nef, j'aperçois Sergio en train de discuter avec Lionel. Il le quitte en me voyant et le rouge me monte aux joues lorsqu'il me fait un clin d'œil en me croisant.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il a dit qu'il avait beaucoup entendu parler de moi et qu'il voulait faire ma connaissance. J'ai eu l'impression qu'il voulait surtout vérifier que j'étais digne de toi. Vous êtes proches ?

J'essaie de m'esclaffer de manière naturelle.

— Pas plus que ça, non.

À la maison, mon petit nuage d'adrénaline se dissipe et la gêne dont j'avais réussi à faire abstraction nous rattrape. Mon instinct me dit qu'il est préférable d'éviter les sujets de fond tant que les blessures ne sont pas cicatrisées.

— Ça t'a plu, le concert ?

— Oui...

— Quel enthousiasme !

Il se passe la main sur la nuque, un peu penaud.

— À vrai dire, j'ai eu du mal à me concentrer, je te regardais jouer, et j'ai cru crever...

— Pas d'ennui j'espère !

— Non, d'envie ! D'envie de toi.

Gentiment, il ajoute :

— Mais la beauté de la musique a sans doute aggravé mon cas...

La force de son désir pour moi me trouble, même si je crois déceler une retenue qui n'existait pas avant. J'aimerais bien avoir la faculté de désirer quelqu'un rien qu'en le regardant, mais même pour lui, il m'en faut un peu plus.

— Dis-moi comment tu as eu envie de moi...

Il m'attrape par la main, me fait pivoter pour que j'atterrisse dans ses bras, dos à lui et me glisse à l'oreille.

— Je voyais ton air concentré, j'imaginai ce que ça te ferait si je me glissais derrière toi pour déposer un baiser au creux de ton cou, puis au coin de ta bouche. Tu te serais retournée, ton sourire m'aurait fait fondre, et tu aurais vu tout de suite l'effet que tu me faisais, alors tu m'aurais jeté un regard torride, comme tu le fais juste maintenant. J'aurais arraché tes vêtements, j'aurais rugi de tenir ton corps tout fin entre mes mains, et tu le sais, comme je crève d'envie de le caresser tout entier, de m'y frotter, de te soulever et d'entrer en toi, de te faire gémir, de te faire crier de plaisir...

Ça marche. Oh bon sang, ça marche. Je ne peux même pas répondre et je ferme un instant les yeux pour profiter de la vision qu'il vient de me donner.

En parlant, il a défait ma robe. Comme la première fois. Il passe les doigts au bord de la dentelle de mes sous-vêtements.

— C'est nouveau ?

Je hoche la tête. À sa mine, pas besoin de demander s'il aime.

— Ça te branche les petites fleurs, on dirait.

Il fait mine d'écarter de l'index le col de sa chemise comme s'il faisait quarante degrés dans la pièce et hoche la tête à son tour. Bien sûr, gars de la campagne. Il remarque mon sourire goguenard et ajoute :

— Si tu en trouves avec des épis de blé, je risque l'apoplexie.

— Et des têtes de vache ?

Il éclate de rire.

— Fous-toi de moi ! La prochaine fois je m'achèterai un caleçon avec la tête de Jean-Sébastien, et tu verras ce que ça fait !

— Mmmh oui, ou alors une perruque grise à bouclettes, c'est super sexy...

En rigolant comme des collégiens, nous avons rejoint la chambre et il me coince au bord du lit.

— Donne-moi ton feu vert, j'ai envie de m'occuper de toi ce soir.

Je hoche la tête.

— OK.

— Dis-le.

— Feu vert, je souffle.

Il va éteindre la lumière et lancer le poste, dont les boutons diffusent une faible lueur rouge.

— Pourquoi...

— Chut. C'est moi qui décide.

Ses lèvres viennent se poser sur mon cou pendant qu'il m'enlève les petites fleurs et je me liquéfie sous ses doigts. Il me guide vers le lit et m'y allonge doucement, place un coussin sous mes reins. Je suis presque déçue lorsqu'il commence à me caresser sans m'attacher ni rien. J'espère que...

— Tu te demandes à quelle sauce tu vas être mangée, je parie ?

Il commence à bien me connaître. Son sourire lorsqu'il m'embrasse me dit combien il aime ce moment où je suis toute à lui, et un nouveau shoot d'adrénaline pulse dans mes veines. Il écarte mes cuisses et m'embrasse, partout sauf là où j'en ai le plus envie. Sa main me frôle, me laisse espérer ses caresses, mais dix fois, vingt fois, il passe, nonchalamment, sans s'arrêter. Je râle.

— C'est de la torture...

Il rit et continue sa tournée de mon corps, ses lèvres se font plus pressantes. Je suis sur des charbons ardents et je tressaille à chaque fois que ses doigts effleurent mon intimité. Enfin, il attrape ma main et l'amène entre mes jambes. Non !

— Caresse-toi.

— Je préfère quand c'est toi...

— T'inquiète pas, je ferai ma part. Ça va marcher comme ça : plus tu te caresses, plus j'en fais moi aussi. Si tu arrêtes, j'arrête.

Sa main repose légèrement sur mon poignet.

Alors, c'était pour ça le noir. Je pousse un soupir. Je ne sais pas exactement ce qui me retient, mais me caresser devant quelqu'un m'a toujours paru insurmontable. Même devant lui. Mais il insiste :

— Caresse-toi.

Et je ne sais pas par quel conditionnement c'est plus difficile de désobéir à un ordre direct. C'est seulement le premier pas qui coûte, non ? Alors je déplie la main et je commence à tourner lentement autour de mon clitoris avec un doigt. Il repousse mes cuisses bien haut, et je suis complètement offerte à lui. Sa main quitte mon poignet et en même temps son sexe caresse l'entrée du mien, tandis que son autre main est posée dessous.

Essayant de respirer lentement pour calmer ma gêne, je m'accroche à la pensée de sa présence entre mes jambes, je nous imagine, lui penché au-dessus de moi, qui me domine de sa force bienveillante, et mes frottements se font plus rythmés, avec deux doigts qui vont et viennent d'avant en arrière. Il m'a tellement allumée que je suis trempée et que le plaisir ne tarde pas à monter.

— C'est bien ma belle, j'adore sentir ton envie qui monte, tes petits soupirs... Dis-moi quand tu as envie de moi.

— Viens, maintenant...

Au moment où il s'enfonce, tout mon corps se cambre de plaisir, je gémiss et je lâche tout.

Il ressort et claque de la bouche d'un air désapprobateur quand je proteste.

— Tu as arrêté. Je t'avais prévenue ! Continue !

Manque de bol, les mêmes causes produisant les mêmes effets, je me rate une deuxième fois.

Le sourire que j'entends dans sa voix se moque gentiment en rattrapant ma main.

— Allez, et cette fois va jusqu'au bout... sinon je vais finir par attraper une crampe et c'est moi qui devrai m'arrêter.

— Ah non ne me fais pas ce coup-là !

— T'es marrante !

— Attends...

Je me redresse et je l'embrasse avant de le pousser. Accroupie au-dessus de lui, j'allume la lampe de chevet. J'empoigne son sexe et le caresse légèrement juste pour le plaisir de le faire grogner avant de me positionner sur son extrémité. Il essaie de me repousser.

— Tricheuse !

— Je ne vais pas tricher ! Remets ta main où elle était tout à l'heure.

— Oui Madame...

Je recommence à me caresser, sous son regard. Je n'y lis ni gêne ni lubricité, juste de l'appétit et de la bienveillance. C'est la simplicité de son assurance qui me donne cette liberté grisante. Et lorsqu'arrive la sensation familière du besoin de quelque chose à serrer, je m'enfonce sur lui, pendant qu'il vient provoquer le nœud du plaisir par l'autre face, et en quelques va-et-vient un orgasme inouï me foudroie. Les secousses secondaires n'en finissent pas de déferler. Je l'enserme si étroitement qu'il vibre à la même fréquence que moi et jouit à son tour dans un éclat de voix rauque qui fait écho à mes cris.

— Tu te rappelles que ce soir il y a le concert d'Anka ?

C'est bon de revenir à un semblant de calme après une période mouvementée. Entre la blessure, Milan et le concert, ça me faisait beaucoup trop d'adrénaline. Mais si on arrive assez bien à faire semblant que tout va bien en temps normal, le week-end les questions sans réponses plombent tous les silences. Je ne peux plus supporter ce statu quo dont j'ai si peur de sortir. Et puis il ne faut pas exagérer, si je ne sors pas ce soir, des pantoufles risquent de me pousser aux pieds. Par chance, j'ai une occasion toute trouvée : en plus du quatuor, Anka joue dans un groupe d'un genre indéfini qui anime régulièrement des soirées dans un bar. C'est des jeunes, ils sont mignons, il faut les encourager.

— Vas-y sans moi, j'ai quelques trucs à régler.

La scène a comme un air de déjà-vu, ça fait trois fois qu'il me fait le coup depuis la Dordogne.

— Tu n'as pas encore écrit le courrier au juge, c'est ça ?

— Oui, oh, ça va...

Je regrette le soupir excédé, mais trop tard, il est sorti, et Lionel part au quart de tour.

— Dis tout de suite que ça te gonfle !

— Oui, franchement, ça me gonfle qu'on en revienne toujours là.

— Quand même, merde, c'est pas anodin, si je pouvais avoir Milan une vraie demi-journée... ou même une journée de temps en temps...

— Bien sûr que c'est important, mais justement, pas besoin de tergiverser pendant cent ans, fais-le. D'ailleurs pourquoi tu ne demandes pas directement une garde alternée ?

Il me jette un coup d'œil qui signifie arrête de te moquer de moi, mais je suis bien lancée.

— Sérieusement. Tu ne l'as pas réellement abandonné, ton petit, tu as pourvu à ses besoins et tu as toujours maintenu le contact en dépit de tous les bâtons qu'on t'a mis dans les roues. Je suis d'accord qu'un bébé a besoin de sa mère avant tout, et de régularité, donc tu t'es effacé dans son intérêt, très bien. Mais maintenant, il a presque six ans, ton gars. Il a besoin de son père autant que de sa mère, c'est le moment pour reprendre ta place.

— Diane ne me laissera jamais le prendre une semaine sur deux.

- Ce n'est pas à elle de décider.
- Je ne veux pas nous relancer dans un conflit...
- C'est un peu facile !
- Et c'est facile à dire pour toi !

Oh bien sûr, je le connais ce regard, quand on n'a pas d'enfant on n'a pas le droit d'avoir un avis sur quoi que ce soit les concernant, c'est ça ?

— Eh bien oui, justement, alors je ne vais pas m'en priver. Tu as la chance d'avoir un fils, alors bouge-toi, merde !

Il renverse la chaise en se levant et sort de la pièce en claquant la porte. J'y suis peut-être allée un peu fort.

Quand je suis allée le rejoindre un petit moment après pour m'excuser, il était en train de changer de chemise et j'ai été momentanément distraite par la réaction de mon corps à la vue du sien. J'ai bien fait de mettre une robe. Au lieu de m'excuser comme j'en avais l'intention, j'ai pris sa main pour la poser sur ma taille et j'ai déboutonné les boutons qu'il venait de boutonner. Il a eu une espèce de hoquet indigné qui a vite été remplacé par un sourire, auquel je soupçonne que mon décolleté n'était pas totalement étranger. Il a secoué la tête.

- T'es vraiment emmerdante. On a un peu de temps avant le concert ?
- Quel concert... ?

Ma chambre rose sans oiseaux est étrangement calme depuis quelques minutes. Mais pas le calme du sommeil. Dans le noir complet, Lionel parle en direction du plafond.

— Tu sais j'ai réfléchi à ce que tu disais sur la garde alternée. Tu as raison. Je vais déposer la demande.

Et je la sens venir, la question, celle qui flotte dans l'air depuis des mois...

— Adé, si je pars à Tours, tu viendras avec moi ?

Mon cœur se serre et toutes mes angoisses m'explorent à la tête en écho à l'inquiétude sur ses traits.

— J'ai les jetons... Comment je ferai si je ne retrouve pas de boulot là-bas ? Si je ne m'habitue pas à la région ? Si ça se passe mal avec Milan ? Si mes parents ont un problème de santé ?

Il grimace sous mon avalanche de questions et ferme les yeux une seconde.

— Bon, on verra bien, c'est pas la peine de se faire du mouron en avance, ça ne sera probablement jamais accepté de toute façon...

Lionel est revenu de Tours apaisé. Il a hésité avant de m'avouer que Milan l'avait appelé « Papa ». Son petit renard est en train de se laisser apprivoiser... c'est doux. Et moi, quelle est ma place dans l'histoire, celle de la rose qui pique ? Ni les chocolats de Noël ni les décorations du sapin ne réussissent à chasser complètement l'impression que le ciel pourrait me tomber sur la tête à tout moment.

Je prends mon courage à deux mains pour rejouer la scène du planning, en espérant qu'elle ne va pas tourner comme la précédente. Quoique le dénouement était sympathique.

— On fait quoi pour les fêtes ?

— Je serai à Tours le 25-26, mais on fait quelque chose pour le Nouvel An si tu veux.

— Tu as Milan le 25 ?

— Oui, c'est un samedi et ça tombe sur mon tour, la juge me l'a laissé.

— C'est cool.

J'hésite mais après tout, ça ne coûte rien de demander.

— Je pourrais venir... ?

Son visage se crispe un quart de seconde et il me prend la main avant de me répondre.

— Non, ma douce, c'est trop tôt, je sens que ça ne jouerait pas en ma faveur.

— OK.

Je sais que mon haussement d'épaules ne masque pas tout à fait ma déception. Pourtant c'est ridicule, qu'est-ce que ça change ? Je ne suis pas psychorigide des dates. J'irai chez mes parents le 25, on fera un feu dans la cheminée et j'insisterai pour qu'on prépare une bûche à la gelée de groseilles comme quand j'étais petite. Ma mère lèvera les yeux au ciel et mon père descendra à la supérette acheter des amandes effilées parce que celles du placard sont toujours périmées. Le soir du réveillon, on invitera les voisins qui me feront raconter mes histoires de boulot et m'écouteront avec autant d'admiration que si j'étais Premier ministre. Ensuite ils nous parleront de leur petit-fils qui est si adorable mais si loin. Mes parents, qui sont du même âge, ne répondront rien. Ma mère demandera qui veut une autre part de bûche et mon père ira faire le café.

— Adé, on est bien ensemble, hein ? Même si les circonstances sont un peu compliquées...

Ça serait injuste de lui en vouloir alors qu'il est le premier à subir les conséquences de cette situation.

— Mais oui, on se fera un truc le 27 ou le 28.

Il me serre contre lui.

Rien ne s'est passé comme prévu. Mes parents sont partis fêter Noël avec Paco en Espagne. Je me suis maudite d'avoir accepté l'astreinte du 25 sans discuter, mais trop tard, je suis coincée à Toulouse. J'ai les boules, grave.

Finalement, France a organisé un réveillon chez elle. Johanne, son mari, et Anka sont là. J'ai fait une bûche à la gelée de groseilles avec des amandes effilées non périmées. Anka a préparé du vin chaud aux épices. Johanne se met au piano et Sergio nous rejoint au milieu de la soirée. Il entraîne France sous le gui et l'embrasse sous les applaudissements. Je suis un peu jalouse. Anka aussi je pense. Mais je ne peux pas ne pas sourire quand il me serre dans ses bras et qu'il me glisse à l'oreille :

— Joyeux Noël, Adelina. Et merci pour le coup de pied au derrière...

C'est une soirée lumineuse au milieu d'un hiver aussi rude que le précédent a été doux. La neige s'invite dès janvier et monopolise l'attention et les conversations de tout le monde, ce qui fait bien rire Lionel. J'aimerais habiter sous ma couette, à défaut j'ai acheté des bottes fourrées pour la première fois de ma vie et ma bouillotte est ma nouvelle meilleure amie.

C'est si doux de se réveiller ensemble. Je veux profiter de chaque matin comme si c'était le dernier. Souvent, il se lève en premier pour faire le café. Quand il revient, je fais semblant de dormir pour avoir des bisous en rab.

— Allez ma belle, lève-toi sinon je vais être obligé d'employer les grands moyens.

Oh cool, j'adore les grands moyens. J'ajoute quelques ronflements pour faire encore moins crédible. Il rigole de mon manque évident de bonne volonté, et profite d'un étirement pour arracher la couette. Je pousse un cri en me retrouvant dans l'air du matin glacé à vingt degrés.

— Cruel !

— Tu veux que je te réchauffe ?

— Tu vas être obligé, si tu veux pas avoir ma mort sur la conscience.

— Viens par là...

Mais ce samedi matin, Lionel a l'air à la fois excité et anxieux. Vu qu'il ne veut rien me dire, je commence à sautiller mentalement. Il m'a fait mettre des vêtements chauds et m'a emmené « au fin fond de l'Ariège », qu'il dit. On a roulé tellement longtemps que je me demande si on n'est pas au Portugal. Après avoir laissé la voiture sur un chemin improbable et marché dix minutes sous un ciel de plus en plus sombre, on arrive au détour d'un coin de forêt à une petite yourte. Je m'attends à moitié à trouver un yak garé devant, mais je me contenterai de la yourte sous les chênes comme truc bizarre du mois.

— C'est quoi cet endroit ?

— Je l'ai louée. Les aménagements sont de moi.

Au centre de la pièce trône un matelas rond. Matelas. Rond. Rien que ça, c'est sexy et déroutant. Autour, des bougies qu'il a allumées en arrivant, et de l'encens. Ça me fait peur, tous ces trucs qui brûlent dans un endroit rempli de textile. Il me sert une boisson fumante et sucrée. Je chauffe mes paumes au gobelet brûlant puis je lui colle sur le cou. Ses mains à lui sont chaudes sans gobelet, et sa façon de passer les doigts dans mes cheveux me fait frétiller les chakras. Il joint ses mains derrière moi et me regarde.

— Tu sais quel jour on est ?

Je hoche la tête.

— Ce soir ça fera un an qu'on s'est rencontrés.

Je sors un paquet de mon sac.

— Tiens, je crois que c'est pas à la hauteur de ce que tu m'as préparé, mais...

Il déchire le papier pour découvrir un agrandissement encadré d'un selfie de nous deux avec les toits de Toulouse en arrière-plan, pris de la terrasse en haut des Galeries Lafayette. Sur la photo, j'essaie tant bien que mal de viser pendant qu'il me distrait en me murmurant des âneries qui me font rigoler. On était si bien, c'était avant la Dordogne. Il passe dix secondes à la regarder sans rien dire. C'est long, dix secondes.

— Merci ma belle, c'est parfait.

Il pose le cadre à côté de l'encens. Il faut reconnaître que c'est efficace, ces bougies. La température est montée rapidement, et on épluche nos corps de leurs couches de vêtements. Il commence à faire vraiment chaud et j'ai la tête qui tourne. Je ne comprends pas, ça fait un an, et quand je le regarde j'ai encore le ventre qui gronde. Je ne sais jamais ce qu'il va faire. Il invente des trucs, il me bouscule, il me regarde au fond des yeux, avec ses yeux dont je suis toujours incapable de définir la couleur, quelque chose comme marron-vert-gris, et ça me tue à chaque fois.

— Tu es beau.

Il secoue la tête en souriant.

— Je suis tout sauf beau.

— Tu as un visage hors du commun, je... j'adore, quoi. Moi, je ressemble à madame Tout-le-monde, c'est insupportable. Des gens viennent me voir pour me demander si c'est moi qu'ils ont croisée à la Fnac, ou si je ne suis pas la cousine de Martine.

Il rit.

— C'est juste que tu ne sais pas reconnaître une tactique de drague pourrie...

Il nous débarrasse de nos derniers vêtements, s'assied en tailleur et me fait signe de venir sur lui. Je suis si bien dans ses bras, sa grande main à plat sur mon dos me soutient et me revendique à la fois. Je le tiens entre mes cuisses, ouverte à lui, et avec les pieds bien accrochés dans son dos, je nous sens liés. Je caresse son visage, dessine du bout des doigts le coin de sa mâchoire et caresse ses lèvres du pouce. Il ferme les yeux deux secondes, et attrape ma main pour embrasser ma paume et mon poignet, puis chaque doigt.

Nos respirations s'affolent. Je me soulève légèrement pour le prendre en moi, et puis je reste immobile. Je savoure si profondément cette étreinte, ses caresses, son souffle, son odeur, son sourire, que soudain j'ai le vertige. Impossible d'être plus intimes qu'en cet instant, nos regards comme nos corps plongés l'un dans l'autre. J'ai fugacement la sensation d'un espace entre nous, une dernière retenue. Il me ramène ici et maintenant d'un sourire et d'un baiser.

— On se va bien...

L'encens mélangé à son odeur unique me monte à la tête. Le mélange avec la mélodie lancinante des chants de l'extase est détonnant. Ma perception des lieux me paraît distordue, mes sens à la fois ralentis et exacerbés. Chaque note, chaque souffle, trouve écho dans la chorégraphie de notre corps à corps. Il oscille profondément en moi, lentement, et l'effort de porter mon poids fait perler la sueur sur ses tempes et sur sa lèvre supérieure. J'ai l'impression de sentir frissonner la myriade de neurones de ma peau touchant la sienne, je pourrais presque les voir comme des petites taches colorées qui s'écoulent. Alors que j'entre petit à petit dans une transe charnelle, je perds le contact avec la réalité. Je me demande s'il a mis quelque chose d'exotique dans ce brûloir. Sinon, il faudrait vraiment songer à délégaliser l'encens.

Je ne vais pas tarder à être noyée dans mes sensations. Je voudrais fermer les yeux, me laisser aller, permettre au flot de m'emporter, mais il me ramène toujours à lui en me parlant, en m'embrassant, en me mordant. Son regard, la force de son désir et de sa volonté me portent. Il me dit qu'il pourrait passer sa vie entière à ne faire que me donner du plaisir. Qu'il me veut à lui comme il se donne à moi, entièrement, féroce. Que mon plaisir fait le sien. Il me dit ces mots d'une voix de plus en plus hachée, urgente. Et je voudrais les croire, et il n'y a plus de jalousie mesquine, plus de peur, plus d'obstacle. Je sens son sexe qui palpète à l'intérieur de moi, et chaque battement m'arrache un gémissement, me fait une petite explosion au creux du ventre, et ma faim grandit. Je ne me lasserai jamais le toucher, de me nourrir de lui, une vague insupportable de voracité me gagne, je voudrais le prendre tout entier, le croquer, je voudrais l'avaler tout cru. Je lui mordille la peau en grognant, un morceau d'épaule, une bouchée de joue, il se crispe, gémit et secoue la tête, se débat dans le plaisir. Et la houle nous soulève, et nous emporte. Il me remplissait comme un délicieux corps étranger, mais à cette ultime seconde je ne sais plus qui est où, et je perds un instant conscience pour revenir à nos corps vibrant à l'unisson pendant la longue minute du déluge de plaisir.

SOUS L'ALBIZIA

Le lendemain, alors que je suis pelotonnée dans son canapé avec un magazine, Lionel vient s'asseoir devant moi sur la table et prend une inspiration.

— Qu'est-ce que je suis pour toi ?

— Quoi ?

— Je suis quoi, un ami, un amant, un partenaire de jeu ?

— Ben oui, tout ça, tu es... toi, quoi.

Je sais que ce n'est pas la phrase que tu attends. Mais je ne peux quand même pas te dire que tu es celui qui me rassure, qui me stabilise, que quand je me suis blottie dans tes bras à cette première soirée j'ai eu l'impression de voir la terre après une dérive qui durait depuis des années. Que quand je suis avec toi je respire davantage et que toutes les notes sont plus vives. Que je me prends un coup de poignard si j'envisage ne serait-ce que la possibilité de vivre sans toi. Je ne peux pas te dire tout ça, c'est tarte, ça ne se prononce pas tout haut, on n'est pas dans une chanson de Mariah Carey. Mais tu ne le sais pas, tu ne le vois pas ? J'ai l'impression d'être tellement en amour pour toi que si je ne me retenais pas ça nous dévorerait tous les deux.

Je l'ai juste regardé. Mais les regards qui en disent long, c'est que des conneries. Les regards ne disent rien du tout, rien que ce qu'on veut bien y lire, et surtout pas ce qu'on n'ose pas croire. Je ne vois pas où va cette discussion, mais je ne la sens pas tellement bien partie. Il secoue la tête, serre les dents un instant et attrape ma main. Je réalise tout à coup qu'il tient une enveloppe ouverte à la main et une bouffée d'angoisse m'envahit.

— Adé, la juge a accepté.

Mon sang se fige alors que je comprends ce que ça implique.

— Tu pars, alors...

Il acquiesce en regardant nos doigts entrelacés, puis relève la tête vers moi.

— Je te libère.

Je le regarde, d'un air probablement ébahi qui ne semble pas le troubler davantage. Il serre mes mains et il sourit en s'essuyant les yeux.

— C'est atroce, je suis heureux et malheureux en même temps. Je ne peux pas te demander de me suivre, de tout quitter. En plus ça risque d'être encore plus compliqué que prévu, parce que Diane a demandé que Milan me soit confié en garde exclusive. Apparemment elle est avec quelqu'un et ça ne

se passe pas bien entre Milan et lui... et puis il doit devenir moins malléable, à six ans. Je sais que ce n'est pas ce que tu veux, Adé, alors c'est mieux qu'on se sépare. Tu te trouveras un gentil rugbyman... (Il étouffe un sanglot.) ... vous aurez des petits et vous irez ramasser des pissenlits le dimanche au soleil. C'est mieux comme ça.

Je reste tétanisée d'incrédulité. Mon cerveau refuse d'accepter ce qu'il me dit. Bien sûr, je savais qu'il finirait par partir rejoindre son fils. Mais je pensais qu'on bâtirait ça ensemble, pas qu'il me claquerait la porte à la figure. Quelque part, je pensais que si je refusais d'aller à Tours, ce serait mon choix.

— Adé, dis quelque chose !

Mais non, il part, et il me plante là comme une vieille chaussette. Et en plus il prétend que c'est pour mon bien et il prend soin de me caser avec un rugbyman, pour se rassurer qu'il ne m'aura pas fait trop de mal.

— Tu ne veux pas que je vienne, en fait, c'est ça...

Il se lève et va se planter devant la fenêtre. Je ne vois plus que son dos qui se raidit.

— C'est ça.

Son affirmation lapidaire résonne dans la cuisine. J'ai les oreilles qui bourdonnent et je sens mon souffle qui s'emballe. Je ne peux pas supporter l'écho de sa voix dans ma tête. Je me lève comme un automate.

— Dans ce cas, je ferai peut-être mieux de partir.

Il hausse les épaules en silence et porte sa main à son visage. Dans un état second, j'attrape mes affaires et je rentre chez moi.

Le soleil entre les nuages noirs donne un air féérique aux rues que je parcours. Complètement incohérent avec ma tête en mode apocalypse. La scène repasse dans mon cerveau et me paraît irréaliste. Quand mon cerveau arrive à regréner, l'amertume m'envahit, suivie de près par la fureur. Il ne m'a pas laissé dire un mot, il m'a simplement écartée. Une fois de plus je me suis laissé faire. Je ne sais pas à qui j'en veux le plus.

MissDashwood : Franchement, c'est abusé.

spotless_mind : J'avoue, le coup du « je te plaque mais c'est pour ton bien » c'est toujours un peu facile. Tu peux pas te laisser traiter comme ça, bichette.

MissDashwood : Ça va Llo ?

La Llorona : J'ai envie de casser un truc.

MissDashwood : Tu pourrais lui crever les pneus ?

spotless_mind : Je te le recommande pas, j'ai déjà essayé, ça aide pas du tout. Jouer aux fléchettes sur sa photo, c'est beaucoup mieux.

MissDashwood : C'est peut-être un peu prématuré, non ?

spotless_mind : Tu sais ce qu'on dit poulette, même si je n'aime pas les dictons : un de perdu...

MissDashwood : Dis pas ça.

spotless_mind : Ben quoi.

La Llorona : C'est bon, tu peux le dire, je suis pas en sucre.

J'ai secoué la tristesse. Impossible que je me laisse submerger comme la dernière fois, engloutir par la vague de boue. J'ai rassemblé toute ma hargne, ça n'a pas été très difficile. Il aurait pu me laisser le choix, putain ! On aurait pu essayer, se débrouiller, au pire attendre et voir. Il a préféré trancher. Coupure nette, fin de l'histoire. Mais y avait-il vraiment une histoire ou l'avais-je rêvée ? J'étais peut-être juste sa poule du Sud. Je repense à la yourte, le souvenir de ce moment est sali par la réalisation qu'il devait déjà savoir que c'était la dernière fois. Alors autant se faire un petit stock de pornos avant de revenir dans sa vraie vie. Dans quelques années, quand il se sera trouvé une douce épouse maternelle et indulgente, il pourra dire à ses copains : « Quand j'étais à Toulouse, j'étais avec une brune, une vraie tête de cochon, mais qu'est-ce qu'elle était chaude... » Il rigolera bien et cherchera ma photo sur les fesses du bouc pour se branler en souvenir du bon vieux temps. C'est bon, quand mes pensées deviennent grossières, c'est que la rage est là. Je préfère la rage à la déprime, ça brûle mais ça pue moins.

Un soir j'ai appelé Suzanne. Je croyais être calme mais je me suis échauffée en racontant toute l'histoire et mon malheur, et j'entends à peine ses protestations, jusqu'à ce qu'elle hausse le ton, comme elle le fait parfois quand les deux garçons parlent en même temps.

— Hey ! OK, il a été salaud. Mais tu sais, il doit être mort de trouille.

— Ouais peut-être mais en attendant c'est bien moi qui suis en train de douiller !

— Adé, je ne t'avais jamais vue aussi bien que depuis que tu étais avec Lionel. Et ça inclut la période Thomas. Mais si vous vous séparez, tu pleureras et tu t'en remettras. Alors que si tu te mets entre un gosse et son père, il aura un trou à l'âme pour toute sa vie. Donc t'attends pas à ce que je m'apitoie sur ton sort.

Même Suzanne est contre moi, c'est fantastique. Vraiment, tout le monde se fout bien de ce que je peux ressentir. Mais quelle carpette je suis d'habitude pour qu'on me jette des pierres dès que j'ose dire que je ne suis pas contente ? J'en viens à me demander si ce que Suzanne aime chez moi, finalement, ce n'est pas mon petit côté servile.

— Puis, avoue, finalement, ça t'arrange bien. Il prend la responsabilité de la rupture, il endosse le rôle du méchant une fois de plus et comme ça tu peux faire la martyre et rester dans ton fantasme de famille idéale avec le petit bébé parfait !

Mon sang ne fait qu'un tour avant que ce qui me restait de self-control explose dans le téléphone.

— T'es dégueulasse de me dire ça !

Tiens, le téléphone a raccroché. Ça doit être quand je l'ai balancé sur le mur.

À la faveur de jours RTT oubliés, je suis allée régresser un week-end pour épargner à mes collègues ma tête de déprimée. Cette fois je ne me suis pas écroulée sur le paillason. Mais il ne faut qu'un battement de cœur pour que ma mère me demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai répondu :

— Lionel part vivre à Tours. Il a un fils là-bas dont il vient d'obtenir la garde.

Et pour ne pas avoir à expliquer davantage, j'ai ajouté la phrase magique :

— C'est compliqué.

Mes parents se sont regardés. Maman a tenté bravement :

— C'est pas Josiane et Patrick qui sont partis vivre à Orléans ? Orléans et Tours, c'est pas très loin, si ? Ils nous invitent à chaque fois qu'ils appellent. Il faut que je leur passe un coup de fil.

Papa a fait mine de bougonner :

— Entre Barcelone et Tours, on va passer notre vie sur la route. Il va falloir changer de voiture. J'ai vu que Jojo faisait des promos en ce moment, je vais passer au garage.

Il m'a fait un clin d'œil pendant qu'elle levait les yeux au ciel et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Mes parents sont formidables. Si je parlais en Chine, ils diraient qu'ils ont toujours rêvé de faire du tai-chi et que le litchi se marie à merveille avec le porc. Mais il faut que je les rattrape avant qu'ils partent pour Orléans dans leur nouvelle Mercédès.

— Non mais je n'y vais pas, moi.

« C'est compliqué », tu sais ? Je pourrais le dire à nouveau, ça irait bien ici aussi. Mais en fait non, c'est simple. Il ne veut pas de moi. C'est son aventure, sa nouvelle vie de papa. Il veut vivre ça sans avoir une nana pénible à côté. Après ce qu'il a vécu, même la nana pénible en question le comprend.

Silence gêné. Faut que je leur laisse le temps d'encaisser, à eux aussi.

— Je vais aller faire un tour au lac.

J'ai enfilé mes bottes en caoutchouc et ça m'a rappelé les pissenlits et les aigrettes.

Au bout de la route, passés les deux grands pins, il y a un chemin de cailloux avec au bout une maison abandonnée. Je marche dans la campagne déserte et je voudrais crier, mais je ne sais pas. Je ne peux que soupirer et me bercer des musiques qui sont dans ma tête.

En bas de la friche qui était autrefois un potager, en longeant la vigne et le petit bois, on arrive au lac. C'est de moins en moins la mode du maïs et la vigne ne s'arrose pas, alors le lac qui avait été creusé pour l'irrigation ne sert plus à rien. À la fin de l'hiver ou au printemps, il déborde et va se déverser dans le petit ruisseau en contrebas à travers une grille. Au bout de quelques jours, la grille que personne ne nettoie ne fait plus son office puisqu'elle est bouchée par un mètre de cochonneries sur toute sa hauteur et que l'eau comme les éventuels poissons qu'elle cherche à retenir passent au-dessus. Le long du déversoir, il y a un râteau et un bâton. Le principe, c'est de se mettre les bottes dans vingt-cinq centimètres d'eau stagnante et de gratter la grille avec ces ustensiles. Ça décoince les branches et les algues et l'eau peut enfin couler, en emportant toutes les saletés en aval. À moi seule, j'ai déclenché les chutes du Niagara.

Quand je reviens, ça sent bon la maison et le feu de bois. Il est tôt encore, mais ils m'attendaient. Mon père met un de mes vieux CD et ma mère dit :

— Tiens, puisque tu es là on pourrait faire une tarte aux pommes ?

Et nous avons fait semblant de rien pendant que des larmes brûlantes continuaient de rouler de ma joue à ma main au manche du couteau.

Conversations avec Suzanne et Sergio

Je suis rentrée à Toulouse. J'ai travaillé et j'ai couru, soi-disant pour me calmer, mais je n'ai réussi qu'à attiser mon chagrin et ma colère. J'ai surveillé mon téléphone, espérant qu'il appellerait. Je voudrais pouvoir lui gueuler dessus. Je voudrais tambouriner sur son torse et le forcer à m'attraper par les poignets pour m'empêcher de le cogner. Mais c'est le numéro de Suzanne qui s'affiche à nouveau. Je soupire en décrochant.

— Pardon d'avoir gueulé.

— Non, moi, désolée, c'était un coup bas.

Je hausse les épaules et je regarde par la fenêtre les nuages qui fuient la mer sous le vent d'autan.

— Tu sais, je ne veux plus d'enfant.

— Adé, dis pas ça...

J'ai bien saisi le ton dubitatif mais je n'ai plus la force de me battre contre elle. C'était mon désir le plus cher, c'est vrai, mais maintenant ?

— Mais si, je le dis. Parce que moi je voulais des enfants conçus dans la joie, avec des parents qui s'aiment. Je me voyais dans un fauteuil à bascule avec mon gros ventre en train de tricoter des petits chaussons au soleil en chantonnant. Je me voyais regarder mon homme chatouiller notre bébé en rigolant et sentir mon cœur se gonfler d'amour. Je me voyais heureuse, quoi, comme dans les films !

J'ai vagi les derniers mots et un gros hoquet m'échappe. Je n'en peux plus de cette situation, je n'en peux plus d'être renvoyée à cette incapacité à faire ce que les autres font si naturellement, je n'en peux plus de m'étouffer de culpabilité. Je voudrais pouvoir sortir un joker, me transformer en petit tas de cendres et passer à ma deuxième vie pour oublier tout ce merdier.

— Je suis tellement en colère contre ce bébé qui n'est pas arrivé que même si par miracle il se décidait maintenant, je lui en voudrais. Avant même qu'il soit né, je serais en colère contre lui pour m'avoir fait tant attendre. Alors il vaut peut-être mieux qu'il ne vienne plus. Finalement tu vois, tu étais en dessous de la vérité, je suis encore plus horrible que tu le pensais.

J'entends comme un espèce de caquètement à l'autre bout du fil, et un bruit de mouchoir.

— Oh, Adé, ça me fend le cœur d'entendre ça... Bien sûr que c'est dur, tu dois changer ton schéma de vie, tout ce dont tu avais rêvé, c'est tout un deuil à faire. Mais là, dans cette histoire, tu te fais du mal pour rien. (Elle hésite, mais c'est Suzanne, elle n'a peur ni des conflits ni des larmes.) Tu as un homme qui t'aime avec un petit garçon qui aurait besoin de toi... pourquoi tu n'y vas pas ?

La rage reflue dangereusement et la tristesse en profite pour prendre toute la place.

— Il ne veut pas de moi, Suze. Et puis Milan, il n'a pas besoin de moi, il a déjà une maman. Ce n'est pas dans mes bras qu'il voudrait se réfugier pour les bobos ou pour les histoires. Pire, je serais la méchante belle-mère qui lui vole l'amour de son père, et il ne pourrait jamais m'aimer.

— Oui, mais toi, tu pourrais l'aimer. Les enfants, même quand c'est toi qui les as fabriqués, faut être lucide, ils en ont rien à faire de ta tête, ils s'accrochent à toi pour survivre, mais ils regardent de l'autre côté pendant que tu leur fais des bisous et leur but ultime c'est se casser de chez toi pour partir à l'aventure. C'est dans l'ordre des choses. Toi tu es là, tu fournis à manger, tu mouches le nez, tu fais la lessive le temps qu'ils apprennent à se gérer tout seuls. Tu les regardes simplement pousser. Des fois tu les vois réussir à empiler des cubes, ou comprendre le principe de b et a égale ba, et je te jure que tu peux quasiment percevoir les neurones qui se mettent en place, c'est magique. Un peu comme une feuille de fougère qui se déroule alors que tout ce que tu as fourni c'est de l'eau, de la terre et de la lumière...

Elle rigole légèrement et je revois l'air sérieux de Paul qui récite une poésie, la petite bouille de Gaspard concentré pour soulever la grande cuillère de béchamel.

— Les enfants ne se trompent pas, tu sais... Milan t'acceptera s'il sent que ta présence donne de la force à son père. Tu te vois dans le mauvais rôle parce que tu as peur, mais si tu acceptes de faire passer la vie de ce petit avant la tienne... tu seras une super belle-maman.

« Une super belle-maman », ça fait presque comme une *super-belle* maman. Presque.

— Je ne sais pas...

— Moi je sais. Et pour le reste, s'installer dans une région inconnue, ça se fait. Le décor importe peu quand tu sais pourquoi tu es là.

Je raccroche complètement déboussolée par la petite graine d'espoir qui germe en moi. C'est facile à dire pour elle ; elle est partie pour un job, une famille et un cerisier. Moi si je vais à Tours, j'aurai quoi : un boulot de grouillot dans un open space à moquette, des châteaux avec des petits toits et des fenêtres, du pain noir, du chou et des pommes. Lionel, qui m'a dit qu'il ne voulait pas de moi. Et un petit garçon que je ne connais pas.

Les nuits passent, les jours sans doute aussi. La peine va bien finir par s'épuiser. Je me défoule sur le prélude de Scriabine devant Johanne. Je l'ai beaucoup travaillé ces derniers jours, un peu comme si je m'accrochais à une branche. Quand je joue, la désolation et la colère me quittent. On ne peut pas jouer correctement du piano sans mettre ses émotions de côté. Même pour convoier le sentiment d'impuissance, il faut être précis, concentré, maître de soi. J'ai travaillé, mais comme souvent je suis surprise de ce qui ressort quand elle est là, comme si la présence d'un auditeur changeait fondamentalement le jeu. Je plaque les accords en exagérant, pour le plaisir de maîtriser le clavier. Pour le frisson qui m'envahit à la percussion des marteaux sur les cordes.

Quand je lève les mains du clavier, Johanne me regarde quelques secondes.

— Vous y êtes. C'est du bon boulot. Votre douceur est très bien mise en valeur dans cette pièce.

Ma douceur ? Elle se moque de moi, elle aussi ?

Les plis au coin de ses yeux s'accroissent lorsqu'elle dit :

— Adelina, la douceur n'est pas l'opposé de la force. Votre douceur est votre force. Vous ne pouvez pas la cacher, et c'est très bien ainsi. Je crois que nous pouvons nous arrêter là sur ce morceau. Il va vivre sa vie, maintenant.

Le lendemain, en cherchant une chaussette, je trouve derrière le lit une photo de Milan que Lionel regardait souvent. Un petit garçon avec de longs cils et une tignasse brune, qui regarde quelqu'un à côté du photographe, la tête un peu rentrée dans les épaules, le sourire hésitant. Et d'un coup la tempête de ma peine tombe, ne laissant qu'une chape d'épuisement avec un arrière-goût de culpabilité.

Ce soir-là, je me suis glissée dans le jardin aux pivoines, j'ai contourné la maison, et j'ai attendu pour ne pas interrompre le piano. Je me suis assise sous l'albizia. Je ne sais plus depuis combien de temps je suis là, ivre de fatigue et de trop pleuré, en proie à la caresse du vent et des notes qui montent de la maison. Jean-Sébastien, encore lui, il ne me lâchera jamais avec sa dévotion. Quand Sergio vient s'asseoir à côté de moi, je lui tends les bras. C'est lui que j'aurais dû aimer, ça aurait été plus simple. J'aurais déménagé de quinze mètres, je serais venue jouer sur son beau piano et respirer les fleurs de son jardin. Il prend mes mains dans les siennes et me tient à distance autant qu'il me soutient. Je n'arrive pas à lui en vouloir, pas plus que quand il sourit doucement en secouant la tête à mes histoires, comme si j'étais en train de raconter que ma copine m'embête ou que j'ai perdu ma toupie.

— Mais enfin Adelina, Tours c'est pas Berlin ou Singapour, c'est à deux heures de TGV ! Tu es jeune, tu referas ton réseau.

— Quand même, ça fait beaucoup à perdre... Et le quatuor ?

— Tu ne vas pas laisser partir ton amour pour un quatuor ! Ah, il y a autre chose là-dedans, sans doute ? Écoute, je ne sais pas ce qui te retient, mais tu sais, demoiselle, ce qu'on obtient est bien

souvent à la mesure de ce qu'on donne. Réfléchis bien.

Le léger clapotis d'une pluie fine sur les arbres a envahi l'atmosphère. Le regard bon de Sergio me fait monter les larmes aux yeux une fois de plus. J'aimerais qu'il me serre dans ses bras. Non, en fait, j'aimerais que Lionel me serre dans ses bras. Toujours ce temps de retard.

— J'ai tout gâché, alors ?

— Adelina, le soir du concert, j'ai vu comme il te regardait. Quelqu'un qui te regarde de cette façon ne va pas te remplacer en deux semaines. Ne baisse pas les bras si vite...

Jean-Sébastien s'est tu, et j'ai vu du coin de l'œil la silhouette de France s'avancer vers nous. Ils m'ont serrée entre eux. Nous sommes restés là un grand moment, à regarder les massifs se couvrir de gouttes d'eau. Des perles de giboulées sont passées entre les feuilles pour venir rouler sur mes joues, et petit à petit la paix est descendue dans mon cœur.

Une semaine, j'ai laissé passer. Une semaine pour tricoter ma confiance, pour que tous les recoins de mon cerveau aient le temps de s'imprégner du travail qui restait à faire. Pour balayer les dernières écumes de la peine, aussi. J'ai passé deux heures à la bibliothèque, j'ai fait des fichiers Excel, je suis allée allumer une bougie à la basilique Saint-Sernin, j'ai téléchargé des applis, j'ai rappelé Suzanne, j'ai discuté avec Paul et Gaspard au téléphone, j'ai couru après des chocolatinas imaginaires et j'ai plaqué des accords. Enfin, je suis prête. Autant que possible.

Je suis allée frapper à la porte de Claude, j'ai attendu qu'elle lève le nez de ses dossiers, j'ai pris une inspiration et j'ai dit :

— Tu sais, je pensais à ce que tu disais sur les déplacements. Pourquoi Beatra n'ouvrirait pas un bureau à Tours ? C'est sur la ligne de TGV Paris-Bordeaux donc facile à rejoindre depuis Toulouse, c'est quasiment la banlieue de Paris, et de Tours on peut rayonner sur tout l'Ouest, Nantes, Rennes, Le Mans...

— Oui, j'y ai déjà pensé, ça serait l'idéal... Mais pourquoi tu me dis ça, tu veux t'en occuper de ce bureau ?

Elle m'a jeté ça sur le ton de la plaisanterie. Il est de notoriété publique que j'adore le soleil et que je considère tout ce qui est au nord de la Garonne comme l'antichambre de l'Arctique.

— Oui.

Elle me regarde fixement pendant cinq secondes et, voyant que je ne me mets pas à rigoler en disant « Poisson d'avril ! », attrape le téléphone.

— Thorsten, tu peux venir ?

J'occupe la minute d'attente à jongler avec mon stylo.

Je ne mesure pas exactement ce qu'un tel projet implique, alors je fais semblant. Je sors mes fichiers Excel, je parle location de bureaux, démarches auprès de la CCI, pépinière de PME. Je demande un aller-retour à Toulouse toutes les deux semaines au début, et une visite de Thorsten ou de Claude l'autre semaine en alternance, parce que j'ai peur d'être isolée. Puis l'embauche avant la fin de l'année d'un psychologue du travail pour reformer un duo. À Toulouse, la formation d'un duo Marlène-Duy maintenant que Duy est suffisamment expérimenté permettrait à Claude de se consacrer à des tâches de fond. Quant à l'administration du site Web et à la gestion de nos serveurs, je peux les assurer de n'importe où.

Thorsten et Claude se regardent, et je sens que la partie est gagnée. Ils appellent Marlène et Duy pour leur annoncer la nouvelle. Duy me tape sur l'épaule en lâchant un « c'est cool » que j'interprète

comme un compliment. Puis à mon grand désarroi, Marlène fond en sanglots dans les bras d'un Thorsten bien embarrassé. Je proteste que je ne m'en vais pas à Pékin, et que nous nous verrons régulièrement. Pendant que Thorsten console Marlène, Claude dégote derrière une pile de dossiers une bouteille de champagne et une boîte d'excellents biscuits au chocolat qui remontent le moral général.

Lorsque je sors du bureau un peu pompette, Thorsten me rattrape.

— Adelina ! Pourquoi tu veux aller à Tours ?

Je rougis sous son regard perçant.

— Pour rejoindre quelqu'un.

Il continue à me regarder pendant que je cherche comment m'enfuir discrètement. Après quelques secondes, il ajoute simplement :

— Il a de la chance.

Je souris en répondant autant à moi-même qu'à lui :

— Et moi donc.

En revenant d'une tournée librairie-poste-gare, alors que je serre précieusement contre moi un petit sac en papier, je m'aperçois qu'avec toutes ces émotions, ça fait des jours que je n'ai pas écouté ma messagerie. Un homme pressé me bouscule lorsque je m'arrête net en entendant la voix de Lionel et je me colle à un poteau pour laisser passer le flot des piétons : « Adelina, je voulais passer te dire au revoir. Je pars après-demain. Rappelle-moi... si tu veux. »

C'est daté du 29. Instant de panique. Quel jour on est, le 30 ou le 31 ? Faites qu'on soit le 30. Je pense qu'on est le 31. Non, non ! J'attrape le bus et quand j'en descends je me mets à courir. Mais avec des talons, c'est clair que le rhinocéros a le temps de me rattraper. À ce rythme, même la chocolatine me rattraperait.

Un bout de boulevard, tourner à droite, puis toute la rue à remonter. Il y a des travaux partout, c'est abominable. Enfin, j'arrive devant son immeuble, je profite de la porte entrouverte pour me ruer dans le couloir et je me jette sur la sonnette. Qui ne porte plus son nom. Je laisse tomber ma tête contre la porte. Si j'avais été un peu maligne, j'aurais appelé avant de venir.

Du coup lorsqu'il a ouvert, j'ai failli repartir en courant. Plus exactement, dans l'ordre, j'ai eu tellement envie de lui sauter dans les bras qu'il m'a semblé que la seule solution pour ne pas céder à cette envie était de piquer un sprint en direction de l'Australie. Heureusement, j'étais encore tellement essoufflée que le flash a eu le temps de passer avant que je mette mes pensées à exécution. Maintenant je meurs d'envie de le toucher, mais c'est supportable.

J'ai oublié ma phrase d'introduction, toutes mes bonnes résolutions, et je reste plantée à le regarder en essayant de ne pas me mettre à baver. Il est tout poussiéreux, les manches de sa chemise à carreaux retroussées jusqu'au coude, une main à la poche et un dévidoir à scotch dans l'autre. Son visage s'est tendu en me voyant et son regard se détourne rapidement du mien avant de revenir à moi avec hésitation. Pour la bande son, les cent-vingt décibels du marteau-piqueur de la rue manquent singulièrement de délicatesse. Il s'efface pour me laisser entrer et laisser une partie du bruit dehors.

Les cartons et morceaux de meuble n'ont pas encore complètement gommé sa présence, mais il ne s'en faut que de quelques heures. Je me reprends un petit choc.

— Tu ne devais pas partir mi-avril ?

— Si, mais j'ai avancé la date, du coup...

Un ultime sursaut d'angoisse m'envahit. J'arrive peut-être trop tard...

— C'est quoi ? me demande-t-il en agitant le dévidoir à scotch en direction de ma main.

Je tiens toujours mon petit sac, dont je sors mon abonnement SNCF.

Moment de vérité. J'ai le ventre aussi noué qu'avant le concert, mais j'y vais bravement, je sais maintenant que le trac passe une fois les premières notes posées.

— Je me suis pris un abonnement de train pour trois mois.

Je ne sais plus bien comment continuer.

— Trois mois ?

— Oui, après, enfin je te dis ça mais tu, enfin... ce n'est pas...

Je pose ma main sur mes yeux et agite la main pour effacer ce début de phrase. *Tu dis ce que tu as à dire, il le reçoit comme il le reçoit.* Je sors ce qui reste du sac, un plan de Tours et un paquet de cartes.

— Trois mois parce que début juillet, je déménage à Tours, ma boîte ouvre un nouveau bureau là-bas, je... enfin, c'est moi qui vais le gérer, et d'ici là je vais devoir faire des allers-retours... pour installer... Et puis, tiens, ça c'est pour Milan, Paul m'a assuré que c'était des cartes super fortes. Avec des mignonnes en plus parce qu'il est petit.

Je lui tends les cartes Pokémon. Il me semble que son silence dure une éternité, même si j'ai omis de respirer dans l'intervalle, et je commence à m'écrouler intérieurement. Je lui jette un coup d'œil, il a l'air à la fois méfiant et perdu. Le marteau piqueur vient de s'arrêter et par contraste le silence est assourdissant.

— Lionel, quand tu m'as dit que tu ne voulais pas que je vienne, je me suis sentie rejetée, j'ai mal réagi. Mais tu ne peux pas te débarrasser de moi comme ça.

Il ne dit toujours rien, je n'ose plus croiser son regard et je n'ai plus qu'un seul argument, plus une supplication en fait, que j'ose à peine chuchoter :

— Je veux être avec toi, avec Milan et toi. Est-ce que tu veux de moi ?

Je sursaute au bruit de la chute du dévidoir à scotch qui résonne dans la pièce vide, et enfin, enfin, je suis dans ses bras, je respire, je le respire. Le nœud qui s'était installé depuis trois semaines dans mon ventre se désagrège dans son étreinte. Je le serre aussi fort que je peux pendant qu'il enfouit son visage dans mon cou.

— T'es chiante, putain.

Ou du moins c'est ce que je crois comprendre.

— Tu pleures ou tu ris ?

— Les deux... Adé, j'espérais tellement que tu argumentes, que tu me contredises, et tu n'as même pas fait mine d'essayer. Je ne voulais pas te forcer la main... Mais maintenant, tu es sûre ?

Je caresse sa nuque du bout des doigts.

— Je suis un peu lente comme fille, mais une fois que je suis décidée, c'est bon.

Il rit en secouant la tête et s'écarte de moi pour me regarder, comme pour s'assurer que je suis vraiment là. J'essuie les larmes de sa joue.

— Quand même, tu le sais, que je t'aime ?

— Oh, ma belle, j'ai eu peur que ça ne suffise pas...

Une fois calmé, sans me laisser quitter ses bras, il admire les cartes Pokémon, regarde mon abonnement SNCF sous toutes les coutures, commence à m'expliquer joyeusement comment aller de

la gare à son appartement et pose sur mon boulot mille questions dont il n'attend pas les réponses. De toute façon je n'écoute que d'une oreille parce que je flotte sur un petit nuage, et aussi parce que je commence à flageoler légèrement. C'est l'adrénaline qui retombe. Pas moyen de s'asseoir dans cet appartement presque vide. J'avise une demi-pile de cartons.

— Je peux m'asseoir là ?

Il me retient par le bras, fait tomber du pied le matelas appuyé contre le mur puis m'attire contre lui en me glissant à l'oreille :

— Feu vert...

Son rire résonne dans la pièce alors que je lève les deux bras en criant victoire avant de me jeter à son cou.

REMERCIEMENTS

Merci Estelle pour m'avoir montré l'exemple,
Merci Christie pour les pages du matin,
Merci Tequila pour la bêta-lecture,
Merci les Jeunes Écrivains pour votre soutien,
Et merci Claire et Anne-Laure pour votre accompagnement.

En pleine crise de la trente-cinquaine, lasse de son métier de rédactrice, **Zetta Marino** s'avise qu'elle a déjà tous les attributs de l'écrivain : des chats, un bureau adoré avec des traces de tasse de thé à côté du clavier et une tendance prononcée à la rêverie dramatico-érotico-romantique. Dès que fiston et mari ont le dos tourné, inspirée par le soleil du Sud-Ouest, elle se met à écrire de la romance comme elle l'aime : authentique, enjouée et gentiment épicée.

Milady est un label des éditions Bragelonne

© Bragelonne 2016

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2709-7

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !